ŒUVRES

DE

FRERET.

TOME PREMIER.

Ce volume contient :

Éloge de FRÉRET, par Bougainville, suivi de la note de ses ouvrages.

Lettres à EUGÉNIE.

Don de Mr Blecus

OEUVRES
DE
FRÉRET.

TOME PREMIER.

. . . . C'est en privant le Clergé de ses biens immenses, conquis sur la crédulité des hommes : c'est en anéantissant sa puissance : c'est en le dépouillant de ses immunités, de ses privilèges chimériques et nuisibles : c'est en forçant ses membres à devenir au moins des citoyens paisibles, que les Princes parviendront, *peut-être quelque jour*, à soulager les peuples, à leur rendre le courage, à faire des sujets plus actifs, plus industrieux, *plus sensés*, &c. *Lettres à Eugénie.*

A PARIS,

Chez { JEAN SERVIÈRE,
JEAN-FRANÇOIS BASTIEN,

1792.

Shh 2387
BIBLIOTHECA

CSP

BL
2715
.F7
1792
v. 1

AVIS

SUR CETTE ÉDITION.

Nous sommes dispensés de nous étendre sur les ouvrages de Fréret, ils sont connus et ils ont tous été imprimés, dans les tems, avec les précautions d'usage alors : c'est assez dire combien les éditions étoient imparfaites.

Celle-ci est donc la premiere qui paroît complette et exacte ; dans aucune, jusqu'à présent, on n'avoit rassemblé les morceaux les plus connus, tels que l'*Examen des Miracles, la Religion Chrétienne analysée.* Ce dernier ouvrage ne contenoit que des notes : cette édition est augmentée de toutes les preuves nécessaires à appuyer ce que ce philosophe avance dans cette analyse.

Pour la rendre plus complette encore, nous avons mis en tête du premier volume, son éloge historique, lu à l'académie par M. Bougainville ; il servira d'introduction, et en même-tems de précis historique sur cet auteur. Nous l'avons terminé par la notice de ses ouvrages, contenus dans l'histoire et les mémoires de l'académie des inscriptions.

Nous avons fait inutilement toutes les perquisitions nécessaires pour nous procurer son discours sur l'origine des François, il faut qu'il n'ait pas été imprimé; mais pour enrichir cette édition, nous avons extrait des mémoires de l'académie, les observations *sur les oracles rendus par les ames des morts; sur les prédictions écrites qui portoient le nom de* Musée, *de* Bacis, *et la* Sibylle. — *Sur l'usage des sacrifices humains, chez les Gaulois.* — *Sur la nature et le dogme de la religion Gauloise.* — *Sur l'étymologie du nom de* Druïdes; ses réflexions *sur les prodiges rapportés par les anciens, &c.* morceaux qui ont le plus grand rapport avec ses ouvrages philosophiques. — Enfin, nous y avons ajouté de l'*origine du jeu des échecs*; dissertation remarquable par la singularité du sujet, et par la circonstance dans laquelle l'auteur en fit la lecture. Nous pouvons donc assurer que c'est véritablement la premiere édition exacte des ouvrages de ce philosophe.

A

NICOLAS FRÉRET.

Victime du despotisme

dès son début littéraire,

dont tous les ouvrages

tendent à détruire des préjugés

qui engendrent

La Superstition et le Fanatisme,

sources

de l'Ignorance et de la Barbarie

parmi les hommes.

Cette édition a été dédiée

par un Philantrope.

L'an 1792.

ÉLOGE

HISTORIQUE

DE NICOLAS FRÉRET,

Lu dans l'assemblée publique de l'académie, le 14 novembre 1749.

PAR M. DE BOUGAINVILLE.

NICOLAS FRÉRET, pensionnaire et secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres, associé-libre de celle de peinture, membre de celles de Bordeaux et de Cortone, naquit à Paris, le 15 février 1688, de Charles-Antoine Fréret, procureur au parlement, et d'Anne-Antoinette Améline. Dès sa plus tendre enfance il montra, pour la lecture, un goût presque incroyable ; elle fut le seul amusement de ses premieres années. Son caractere sérieux, ennemi du frivole, indifférent aux plaisirs, se développoit de jour en jour ; et l'on prévit sans peine, que l'étude seroit son unique passion. Il fit de rapides progrès sous les auspices de Rollin,

qui donna tous ses soins à cultiver le génie naissant d'un éleve si digne de lui. Le professeur de philosophie dont il prit ensuite les leçons, au collége du Plessis, s'apperçut bientôt, par ses réponses, et plus encore par ses fréquentes objections, qu'il avoit un disciple à qui Platon, Descartes et Mallebranche n'étoient pas inconnus. Incapable, en effet, de se contenter d'un examen superficiel, il approfondissoit tout, il puisoit dans toutes les sources, et dès-lors il aimoit les vérités, même indifférentes, avec une chaleur qui ne lui permettoit pas de ménager des opinions qu'il auroit cru fausses.

Les actes publics que Fréret soutint, eurent tout le succès que méritoit son application. Cependant, quelque charme que la métaphysique et les sciences exactes dussent avoir pour un esprit de cette trempe, elles ne l'avoient pas empêché de se livrer à d'autres objets, pendant les deux années que dura son cours. La philosophie occupoit toutes les heures consacrées à l'étude; mais les heures de loisir étoient pour l'histoire. A l'âge de seize ans il avoit lu, et même extrait, les principaux ouvrages de Scaliger, de Dodwel, d'Ussérius, du savant pere

Pétau, et des autres grands chronologistes. Il avoit commencé, pour son usage, un dictionnaire mythologique, qui se trouve encore parmi ses papiers.

Le goût des conférences littéraires étoit alors plus commun qu'il ne l'est aujourd'hui. L'établissement des académies avoit fait sentir les avantages du commerce entre les esprits; et, de toutes parts, on voyoit naître des sociétés particulieres qui les prenoient pour modeles. Il s'en forma, vers la fin de l'année 1707, une assez nombreuse, qui, s'étant d'abord proposé pour objet l'étude de l'écriture, embrassa dans la suite l'histoire universelle. Fréret y fut admis, et quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans, il y parut avec éclat. J'ai retrouvé, dans le nombre de ses manuscrits, neuf mémoires lus dans les séances de cette société. Ils roulent presque tous sur la religion grecque; l'auteur en examine quelques points, entr'autres les cultes de Bacchus, de Cérès, de Cybèle et d'Apollon. Ces ouvrages de sa jeunesse, quoique fort inférieurs à ceux qu'il a composés dans un âge plus mur, portent visiblement son empreinte. Ce sont les essais d'un génie prêt à prendre l'essor.

L'état de l'homme de lettres étoit le seul pour lequel il se sentit des attraits; mais sa famille avoit sur lui des vues différentes. Elle regardoit le barreau comme une profession aussi noble, plus utile, et dans laquelle ses talens pourroient se déployer avec un succès égal. Fréret crut devoir sacrifier son goût à la volonté d'un pere qu'il aimoit. Par obéissance il fit quelques pas dans cette carriere; il plaida deux causes, et plein d'estime pour la jurisprudence, il voulut l'aimer. Des commentaires de sa composition sur la coutume de Paris, sont une preuve incontestable de la sincérité de ses efforts; mais il luttoit en vain contre la nature. Lassé d'une constance infructueuse, il supplia sa famille de ne plus contraindre son inclination.

Cette démarche le rendit à lui-même. Il profita de sa liberté, pour se dévouer, sans réserve, à des travaux dont il ne s'étoit privé qu'à regret. Des désagrémeus continuels lui faisoient acheter chaque jour une tolérance qu'il avoit plutôt arrachée qu'obtenue; mais la contrariété donne de nouveaux charmes aux objets de nos passions. Quoique sensible, il la supportoit avec une

indifférence stoïque. Bientôt il n'eut d'autre société que ses livres. Son cabinet devint une retraite inaccessible, dans laquelle il passoit délicieusement ses jours à lire, à méditer, à composer. On ne l'en voyoit sortir que pour converser avec quelques gens de lettres, entr'autres avec le fameux comte de Boulainvilliers, dont il étoit ami, malgré la différence de l'âge; et qui, dès-lors, étonné de son érudition, pronostiqua qu'il seroit un des plus savans hommes de son siécle.

Un pareil horoscope ne paroîtra pas sans doute hasardé : le présent répondoit de l'avenir. On juge sans peine, quels devoient être les progrès d'un solitaire avide de connoissances, toujours maître de son loisir, jamais oisif, et qui trouvoit dans l'étude une source de plaisir inépuisable. En peu d'années il acheva la lecture réfléchie de presque tous les écrivains de l'antiquité, de tous les journaux littéraires sans exception, et d'un nombre prodigieux d'auteurs modernes dans tous les genres. Ce fut aussi dans le même tems, qu'il jeta les fondemens de son système chronologique; et lorsque les instances de ses amis l'arracherent à sa solitude, il

étoit décidé sur presque toutes les questions qu'il a discutées depuis.

L'abbé Sévin le fit connoître, vers la fin de l'année 1713, à l'abbé Bignon, qui, charmé de l'étendue de ses connoissances, et de la solidité de son jugement, le regarda comme un sujet que l'académie ne pouvoit trop se hâter d'acquérir. Fréret y fut reçu le 23 mars 1714, en qualité d'éleve; titre assez fait pour son âge, mais peu convenable à son érudition, et moins encore à son caractere. L'ouvrage par lequel il débuta, fut un discours sur l'*Origine des François*, qu'il lut dans la séance publique du 13 novembre suivant. Depuis long-tems il étudioit notre histoire, et si dans la suite il a paru sacrifier ce genre de recherches à d'autres objets, ce fut moins par légéreté que par les conseils d'une prudence peut-être excessive, mais dont l'excès sembloit autorisé par l'événement, qui suivit la lecture de ce discours. Je n'en rappellerai ni la cause ni les circonstances. Ce seroit un détail inutile à la mémoire de Fréret, qui fut assez justifié par la voix publique, et par un prompt élargissement.

Fréret, trop sûr de voir l'orage se dissiper

pour en concevoir de vives alarmes, tira de cette solitude forcée, le même parti que si elle eût été volontaire. Il fit des extraits, composa des vocabulaires de diverses langues, et relut la plupart des auteurs grecs et latins, pour soumettre, à sa propre censure, les premiers jugemens qu'il en avoit portés. Xénophon fut un de ceux auxquels il s'attacha le plus, et nous devons, à l'examen qu'il en fit alors, son excellent mémoire *sur la Cyropédie*.

Le réglement de 1716, qui supprima la classe des éleves, fit passer Fréret dans celle des associés. Cette même année, et les trois suivantes, sont les époques de plusieurs de ses dissertations, toutes également curieuses, mais dont la plus remarquable est celle qu'il composa *sur l'origine du jeu des Échecs*. Elle l'est par la singularité du sujet, et de la circonstance dans laquelle l'auteur en fit la lecture. Ce fut dans une assemblée tenue le 24 juillet 1719, en présence du roi, qui voulut, en présidant cette fois à nos exercices, nous donner un gage de sa protection, au commencement d'un regne dont la suite glorieuse devoit offrir de si nobles sujets aux travaux de l'académie.

Le maréchal de Noailles, dont l'estime est un éloge flatteur, donna, vers le même-tems à Fréret, une marque éclatante de confiance, en le priant de présider à l'éducation de ses enfans. Il se montra digne de ce choix par son zele, sans néanmoins que l'académie eût à réclamer les droits qu'elle avoit acquis sur ses talens. Les soins qu'il devoit à des éleves si capables d'y répondre, ne nuisirent point à ses travaux littéraires; mais les efforts qu'il fit pour concilier ces deux engagemens, dérangerent sa santé. Elle s'altéra de plus en plus, et le repos devint nécessaire pour la rétablir. Fréret alla chercher, dans une maison de l'Oratoire voisine de Paris, une tranquillité dont il avoit besoin. Après six mois de retraite, il revint dans la maison paternelle, au commencement de l'année 1723.

Depuis cette époque, sa vie n'offre aucun événement particulier. C'est celle d'un homme de lettres, qui partage son tems entre ses livres et quelques amis. Tel est le sort de la plupart de ceux qui se sont distingués par la beauté du génie, ou par la profondeur du savoir. Uniquement occupés de l'étude, et renfermés dans la sphere

étroite d'une société peu nombreuse, ils ont à peine été connus des hommes que leurs ouvrages éclairent. Tous les jours se ressemblent ; il en résulte un tout simple, uniforme et qui présente une ample matiere à l'éloquence d'un panégyriste, sans fournir le moindre détail au récit d'un historien. Cette uniformité, soutenue pendant un grand nombre d'années, mérite peut-être autant de fixer nos regards, que cette suite fastueuse de faits éblouissans, qui jettent tant de variété dans la vie d'un politique ou d'un guerrier. Le spectacle est moins brillant, mais il satisfait davantage des observateurs capables d'apprécier les objets. Au reste, l'éloge d'un savant, d'un philosophe, d'un grand écrivain, n'est proprement que l'histoire de son esprit. Des problemes résolus, des vérités découvertes, des écrits ingénieux et solides ; voilà les exploits et les monumens des héros de la littérature. C'est parler d'eux, que de faire connoître leurs ouvrages.

Ceux de Fréret ont tous la forme de dissertations. Il aimoit l'académie, comme un Spartiate aimoit Lacédémone ; toujours occupé d'elle, lors même qu'il a paru négliger ses intérêts, il n'a lu, médité, travaillé que

pour elle. Il lui consacra, dès qu'il y fut admis, cette plume féconde, qui pouvoit l'immortaliser par des écrits d'un autre genre; et renonçant dès-lors à tout esprit de propriété, il a toujours voulu que l'honneur de ses productions réjaillît sur le corps auquel il appartenoit : espece de désintéressement, qui seul autoriseroit l'étendue que nous donnons à son éloge. Mais ces morceaux divers, qui sont imprimés dans nos mémoires, quoique détachés en apparence, ont ensemble une véritable liaison. C'est un corps dont toutes les parties se tiennent, par un enchaînement qui se découvre aux yeux d'un lecteur attentif. Par-tout on voit le même esprit : ce sont par-tout les mêmes principes, les mêmes suppositions, les mêmes calculs, et l'analyse formeroit de leurs résultats un ouvrage systématique, et peut-être complet, sur l'histoire ancienne.

Elle fut le principal objet des recherches de Fréret. Mais la chronologie et la géographie sont les yeux de l'histoire; sans elles on s'égare bientôt dans les ténebres de l'antiquité. La connoissance générale des langues n'est pas moins nécessaire; elle offre un moyen de débrouiller l'origine des na-

tions, et d'autres points également obscurs. Enfin, l'histoire n'est pas un simple amas de faits rangés par ordre. Outre les révolutions, qui tant de fois ont changé la scene du monde, elle offre à nos yeux le spectacle intéressant et varié des mœurs, des religions, des systêmes philosophiques de tous les peuples de l'univers; celui de la naissance des arts et des progrès de l'esprit humain. Ce sont donc autant de branches de cette étude; branches dont chacune en porte d'autres à l'infini. Fréret les embrassa toutes, et s'attachant à chacune d'elles comme si elle eût été seule, il fut à-la-fois chronologiste, géographe, philosophe, mythologiste et grammairien. Nous allons l'envisager sous ces différens regards.

La chronologie ne plaît pas au premier coup-d'œil. Son abord rebute les esprits superficiels, qui ne jugent les objets que sur l'apparence. Elle a pour eux la sécheresse de l'algebre; et parce que la certitude n'en est pas la même, ils la regardent comme une science frivole sans agrément, et difficile sans utilité. Les détails dans lesquels l'entraîne souvent la discussion d'un point particulier, paroissent autoriser cette cen-

sure. Ils en reconnoîtroient l'injustice, s'ils daignoient observer que ces détails, peu curieux en eux-mêmes, font quelquefois partie d'un tout intéressant; que tous les corps sont des composés de corpuscules, et que dans la combinaison de ces atomes, brille un esprit philosophique d'autant plus juste, qu'elle semble plus arbitraire. Quel tableau, que celui des fastes de l'univers! une succession rapide y présente, à nos regards, les principaux événemens dont l'histoire ait conservé le souvenir. L'œil qui parcourt à-la-fois ces nombreuses suites de faits contemporains, en apperçoit mieux la liaison et la correspondance; mais si ce tableau nous instruit et nous plaît, les travaux dont il est le fruit ne sont pas méprisables. Ces discussions pénibles, ces immenses calculs, dont s'effraient ceux qui n'aiment qu'à cueillir les fleurs de la littérature, peuvent donc avoir des charmes pour certains esprits solides, patiens, capables d'efforts, et dont la vigueur redouble à la vue des difficultés. Tel étoit le génie de Fréret. Les épines dont la chronologie est hérissée, n'en déroberent point les avantages réels aux yeux de sa raison. Il perça cette écorce; et, frappé de

l'utilité d'une science essentielle à la perfection de l'histoire, il la crut digne d'occuper une partie de son loisir.

Les écrits des plus célebres chronologistes, du siecle dernier, avoient déjà répandu tant de lumiere sur les tems postérieurs à Cyrus, qu'il étoit difficile de rien ajouter à leurs découvertes; mais le jour ne s'étendoit point au-delà de cette époque. Une nuit obscure couvroit encore les tems plus anciens. La haute antiquité parut à Fréret un vaste champ presque inculte.

Ce n'est pas que ces savans n'eussent entrepris de le défricher; mais le défaut de leur méthode avoit rendu leurs efforts infructueux. La plupart, décidés d'avance pour une hypothese particuliere, semblent n'avoir songé qu'à l'établir, et leurs yeux prévenus, ne voyoient dans les anciens que ce qu'ils avoient intérêt d'y voir. De-là, tant de systêmes élevés avec art sur des fondemens peu solides; monumens curieux, mais presque inutiles, de l'érudition et du génie de leurs auteurs.

Il étoit néanmoins essentiel de fixer nos idées sur cette matiere. Quoique les premiers âges du monde paroissent intéresser moins

la curiosité que les siecles modernes, ce sont, à certains égards, des objets d'étude très-importans. La connoissance de l'origine des nations influe beaucoup sur celle du reste de leur histoire. On ne peut s'en former une idée juste, si les ténebres en dérobent une partie; si la chaîne des faits, au lieu d'être attachée fermement à quelque point fixe, flotte, par son extrêmité, dans un espace obscur et vague. De plus, quelques nations célebres, dans l'Orient, s'attribuoient une antiquité qu'on ne peut accorder avec le récit de l'écriture; et de nos jours, le pyrrhonisme historique d'une part, l'irréligion de l'autre, abusent également de ces chimériques prétentions. Ainsi, débrouiller l'origine des peuples, en dégageant leur histoire d'avec leurs fables, c'est à-la-fois jeter un nouveau jour sur les tems postérieurs, arracher à l'incrédulité des armes foibles, mais spécieuses, que lui prêtent ces fictions, et dissiper les nuages qu'elles répandent sur la certitude historique.

L'entreprise étoit grande, et digne d'un savant philosophe. Fréret s'y dévoua. Né dans un siécle où l'estime dûe aux grands

hommes ne se confond pas avec un servile respect pour leurs sentimens, et de lui-même capable de cette distinction, quand son siécle ne l'eût pas faite, il osa parcourir de nouveau des routes, où les pas des Scaligers, des Marshams et de tant d'autres, étoient encore imprimés. Plein de leur génie, en se proposant le même but, il suivit une méthode toute différente. Sans préjugé, sans projet formé d'avance, il recueillit, avec soin, les citations, les passages, les vestiges de traditions, en un mot, tous les fragmens des annales du monde, épars dans les auteurs anciens. Il les sépara des gloses ajoutées depuis, pesa ces différens témoignages, et les rapprochant ensuite les uns des autres, il eut le plaisir d'y remarquer un accord, dont il fut étonné lui-même.

Ce premier examen lui fit entrevoir que les traditions de tous les peuples étoient composées de deux parties, qu'on ne pouvoit trop distinguer. En remontant, on trouve toujours une époque au-delà de laquelle ces traditions ne renferment rien d'historique. Les habitans de la terre ne sont plus des hommes; ce sont des génies, des monstres, des géans. La nature suit des

loix d'un ordre différent; tous les événemens sont des prodiges. Dans l'histoire de certains peuples, en particulier dans celle des Grecs, ces fictions ne sont liées entre elles par aucune chronologie. Elles ont, au contraire, cette espéce de liaison chez les Chaldéens, chez les Égyptiens, chez les peuples de l'Inde Orientale; et de plus, elles forment une sorte de systême. C'est l'exposition allégorique des idées de leurs philosophes sur la naissance de l'univers, et sur les révolutions d'un monde qu'ils supposoient avoir précédé celui-ci. L'énorme durée qu'ils donnoient à ces tems fabuleux, semble presque toujours avoir été réglée sur quelque période astronomique multipliée par elle-même. En descendant de cette époque, les traditions deviennent historiques. Ce sont les seules qui méritent d'être discutées par un chronologiste, et comparées avec ce que Moyse nous apprend.

Fréret, dont j'expose ici les idées, s'attacha donc à séparer, dans l'histoire de chaque peuple, les traditious historiques d'avec celles du genre opposé. Cette distinction fut suivie d'un examen attentif de tous les passages, qui renfermoient les premieres. Il en conclut

conclut que ces passages, disposés dans leur ordre naturel, mettoient entre les événemens des siecles reculés, la suite et la liaison qui caractérisent l'histoire véritable, mais qu'aucun d'eux ne remontoit jusqu'au tems vers lequel la chronologie du manuscrit Samaritain et celle des Septante placent le repeuplement de la terre par la famille de Noé.

Personne n'a mis ces vérités dans un si grand jour que Fréret. Ce sont deux conséquences nécessaires des dissertations qu'il a composées sur l'histoire *des Assyriens de Ninive*, sur la chronologie *des Chaldéens*, *des Égyptiens*, *des peuples de l'Inde*, et *sur l'origine des premiers habitans de la Grèce* : morceaux importans, dont le premier est le seul qui jusqu'à présent ait vu le jour. Il en résulte que l'histoire d'Égypte, la plus ancienne de toutes, ne commence qu'à l'an 2900 avant Jésus-Christ. Elle est donc postérieure de plusieurs siecles à la dispersion des hommes, marquée dans les livres sacrés, comme l'époque et la cause de la formation des diverses sociétés.

Si l'objet et le résultat des recherches chronologiques de Fréret en font sentir l'impor-

tance, la méthode et les principes qu'il a constamment suivis dans ses discussions, donnent l'idée la plus avantageuse de son système. Pour connoître à fond cette méthode, il suffit de lire *ses réflexions sur l'étude des anciennes histoires, et sur le degré de certitude de leurs preuves.* Ce discours, imprimé dans le VIe volume de nos mémoires, est comme la préface de tout ce qu'il a fait sur la haute antiquité. La lecture de cet ouvrage, vraiment philosophique, et que Descartes eût composé, si Descartes avoit réfléchi sur ces sortes d'objets, doit inspirer une grande confiance pour les opinions d'un homme capable d'avoir des vues si justes. La chronologie ancienne est un labyrinthe, mais on le parcourt avec succès, lorsque l'érudition a reçu des mains de la critique, le fil qui doit y conduire ses pas.

Cependant, malgré tant de travaux entrepris pour la conciliation de l'histoire profane et du texte sacré, ce grand ouvrage n'étoit pas encore terminé. Il restoit un obstacle plus difficile à lever que tous ceux dont avoient triomphé les efforts de Fréret. Un empire contemporain des plus anciennes

monarchies, et tel aujourd'hui qu'il étoit du vivant de Sésostris, l'empire chinois opposoit au témoignage de l'écriture des annales, qui placent sa fondation au-delà du déluge universel. L'examen de ces annales étoit d'autant plus nécessaire, que les Chinois sont un peuple lettré, curieux de sa propre histoire, et qui paroissoit plus en état qu'aucun autre de la préserver de toute altération.

L'importance et la grandeur de la difficulté frapperent Fréret, mais il comprit en même-tems, que la solution de ce problême dépendoit d'une étude approfondie de l'histoire chinoise. Et comme à ses yeux tout devoit céder au plaisir d'augmenter le nombre et la certitude de ses connoissances, il avoit résolu de faire en 1714, le voyage de la Chine, uniquement pour étudier cette histoire dans les sources mêmes. Les liens qui l'attachoient à sa famille, empêcherent l'exécution de ce projet, dont il m'a plusieurs fois entretenu. Il y suppléa, du moins autant qu'il le pouvoit, par ses liaisons avec Arcadio Hoangh, chinois lettré, que de Lionne, évêque de Rosalie, avoit amené ici en 1712, et par ses correspondances avec les plus

habiles de nos missionnaires. Aux éclaircissemens qu'il tira de leurs réponses, surtout de celles du savant pere Gaubil, il joignit ses propres recherches, avec une ardeur digne de l'objet. Le succès passa ses espérances. A force de calculs et de combinaisons, il parvint à découvrir le véritable système de la chronologie chinoise; système fort différent de celui qu'on adopte à la Chine. Le résultat de ses études fut un traité curieux, dans lequel il démontre que l'histoire chinoise ne remonte point au-delà de l'an 2575 avant Jésus-Christ, et que dès-lors, elle quadre parfaitement avec le récit de Moyse. Les quatre premiers articles de ce traité, sont insérés dans le XVe. volume de nos mémoires, et les six autres sont imprimés dans le XVIIIe.

En s'occupant à détruire la chimérique antiquité de certains peuples, quelques chronologies semblent être tombés dans l'excès opposé, par la réduction trop forte qu'ils prétendent faire à la durée de ces monarchies. Fréret, dans la fixation des premieres époques, s'éloignoit également de ces deux extrêmités; et le juste milieu, sur ce point, comme sur tout autre, lui

paroissoit le seul parti raisonnable, lorsqu'il vit, avec surprise, Newton se déclarer hautement pour le calcul abrégé. Ce grand homme est auteur d'un nouveau système, qui diminue d'environ cinq cent ans la durée des tems historiques. Son hypothese roule sur deux points fondamentaux; sur une évaluation nouvelle des générations, et sur l'époque de Chiron, rapprochée par une méthode astronomique du siecle des Ptolémées. On sait qu'après avoir exposé, dans un ouvrage fort étendu, les preuves de ce système singulier, Newton en fit lui-même un abrégé pour la princesse de Galles; qu'une copie de cet abrégé tomba quelque tems après entre les mains de Fréret, qui le traduisit, et le fit imprimer avec des observations générales contre la chronologie qu'il renfermoit; que Newton repliqua par une lettre fort vive; qu'après sa mort, Halley se déclara son partisan; enfin, que le célebre Whiston, astronome anglois, et le P. Souciet l'attaquerent, le premier par un traité, sous le titre de réfutation; le second par cinq lettres, auxquelles a répondu de la Nauze. Tous ces faits sont connus, mais le véritable détail des principaux est encore ignoré. Je

je supprime ici, parce qu'il faut abréger; et je me contente d'ajouter que Fréret a composé, pour défendre ses premieres observations, un grand ouvrage, dont les trois parties forment un traité complet sur la chronologie ancienne; que ce morceau, fini dès l'an 1728, et destiné dès-lors à l'impression par l'auteur, n'a point encore vu le jour, et qu'il est d'une étendue assez considérable pour former un volume séparé, que j'espere être bientôt en état de publier, comme une suite de nos mémoires.

Cet ouvrage et le traité sur la chronologie chinoise, remplis l'un et l'autre de calculs effrayans, mais nécessaires, supposent dans Fréret une connoissance peu commune de l'astronomie ancienne et moderne. Elle ne brille pas moins dans la plupart de ses dissertations chronologiques, que je ne puis même indiquer ici, sur-tout dans celles qu'il a composées sur les *calendriers des Chaldéens, des Perses, des Romains*, et de quelques autres nations. Les différentes especes d'années parviennent toutes, par différens moyens, au même but; à celui de mesurer la durée du tems par les révolutions de la lune ou du soleil, ou par la

réunion de ces astres avec certaines étoiles fixes, dans des points déterminés de leur écliptique. Pour avoir une juste idée de ces diverses périodes, il faut être profondément versé dans cette astronomie usuelle, qui servoit à leur donner une forme stable et réguliere.

Les connoissances astronomiques influent beaucoup aussi sur une autre science, que Fréret n'a pas moins cultivée que la science des tems, sur la géographie. Il s'y livroit avec une ardeur inexprimable, et si nous n'avions des monumens de ses autres études, ce qui nous reste de ses travaux géographiques, feroit croire que ce genre de recherches a rempli tous les instans d'une vie longue et laborieuse.

Le détail en seroit infini. C'est en donner une idée superficielle, que de dire qu'il a tiré d'une multitude d'auteurs, soit anciens, soit du moyen âge, tout ce qu'ils contenoient de relatif à la géographie; qu'aux extraits de la plupart des voyageurs, des journaux d'un grand nombre de pilotes, de plusieurs Portulans, de tous les itinéraires connus, il a joint des recueils d'observations astronomiques, et des tables de presque toutes

les longitudes et latitudes fixées avec précision. Tout ce que de Fontenelle observe, dans l'éloge de Delisle, sur les difficultés de la géographie, sur la quantité, le choix et la combinaison des matériaux nécessaires pour la construction d'une carte, peut s'appliquer à Fréret. Le nombre prodigieux de cartes qu'il a composées justifiera cette application; il s'en est trouvé, parmi ses papiers, treize cent cinquante, toutes de sa main, dont une partie considérable m'a été remise. Ce sont les suites de morceaux concernant la Gaule, l'Italie, la Grèce et les îles de l'Archipel, l'Asie mineure, l'Arménie, la Perse et l'Afrique. Buache, gendre de Delisle, et premier géographe du roi, les a mis en ordre pour m'en faciliter l'examen, et la notice qu'il en a dressée donne une grande idée du mérite de la plupart. Tous ces morceaux peuvent se ranger sous trois classes.

On en trouve plusieurs qui paroissent au premier coup-d'œil se répéter. Ce sont des cartes différentes des mêmes pays, dressées sur les relations des différens auteurs. Elles peuvent servir à les entendre, mais il ne faut pas y chercher le système de Fréret.

D'autres renferment le détail et la discussion des points particuliers qui doivent, en se réunissant, former des cartes plus générales, dont la plupart ne sont pas encore exécutées.

Enfin la troisieme classe, beaucoup moins nombreuse que les deux autres, offre quelques-unes de ces cartes générales, qu'on doit considérer comme le résultat d'un nombre infini de recherches et de combinaisons.

Buache ne doute pas que ce recueil ne puisse être d'une grande utilité pour la géographie. En l'examinant avec soin, il a remarqué des vues nouvelles en très-grand nombre, des détails inconnus et curieux, plusieurs découvertes intéressantes. Dans les cartes du détroit des Dardanelles, on voit toutes les mesures anciennes assujéties aux observations des astronomes, et au plan géométrique du chevalier de Clérac. L'Asie mineure n'avoit pas encore été décrite exactement. Toutes les cartes défigurent cette contrée, dont la connoissance est importante pour l'histoire ancienne, et pour celle du moyen âge. Fréret a donné tous ses soins à réformer cette partie, et ses cartes, au nombre de cent cinquante, donnent un

détail absolument neuf. Elles suivent toutes les côtes de l'Asie mineure, depuis Trébisonde sur la mer noire, jusqu'à Seyde et Tripoli sur la Méditerranée. On pourroit en former une carte générale, où la configuration extérieure de cette vaste étendue s'offriroit avec des changemens assez considérables pour influer sur l'intérieur du pays.

Une autre remarque à faire sur les cartes de Fréret, c'est qu'on y trouve un nombre infini de routes tracées, avec la représentation sensible des montagnes, des défilés, des passages qui s'y rencontrent. Il s'étoit appliqué sur-tout à connoître la structure, et, pour ainsi dire, l'organisation du globe terreste. La géographie, telle qu'il l'a toujours étudiée, ne tenoit pas moins à la physique qu'à l'astronomie. On pourra s'en convaincre en lisant sa description de la Grèce, qui fait un des articles du traité sur l'origine des Grecs, et son mémoire *sur la prétendue élévation du sol de l'Égypte, par les débordemens du Nil.*

Les cartes que je viens d'annoncer ne sont pas les seuls ouvrages géographiques de Fréret. Il a composé plusieurs écrits en ce genre,

mais le plus curieux est encore manuscrit. Il a pour titre : *Observations générales sur la Géographie ancienne.* C'est un traité qui renferme, en trois articles, tout ce qu'on peut dire d'essentiel sur cette matiere importante. Dans le premier, l'auteur examine la forme des cartes construites par les anciens, et fixe l'époque des premieres. Dans le second, il fait l'histoire de leurs connoissances géographiques, depuis Homère jusqu'au tems de Plutarque et de Ptolémée. Le troisieme est une comparaison de leur géographie astronomique avec la nôtre. Ce parallèle fait voir que les anciens savoient déterminer les longitudes et les latitudes avec plus de précision qu'on ne le croît communément.

Cette justesse des anciens dans leurs calculs, avoit fait concevoir à Fréret une haute idée de leur mérite philosophique, et c'est principalement sous ce point de vue qu'il les estimoit. Convaincu que cette différence, qu'on a prétendu mettre entre les hommes, tombe plutôt sur les siecles que sur les esprits; que les anciens et les modernes sont égaux; que pour apprécier leurs talens, on doit moins considérer le progrès qu'ils ont fait,

que le point d'où ils sont partis ; il avoit pour principe, que le nombre de nos idées est trop borné, pour ne pas s'être épuisé de bonne heure, et que, par conséquent, il est aujourd'hui peu d'opinions nouvelles, peu de découvertes qui méritent ce nom pris à la rigueur. La réflexion seule l'avoit conduit à ce raisonnement ; et si ce fut d'abord un préjugé de sa part, ce préjugé ne peut être que celui d'un philosophe ; mais ses études l'y confirmerent bientôt. La preuve de ce sentiment si raisonnable, se trouvoit dans tous les ouvrages des anciens. Il s'étoit attaché, dans ses lectures, à recueillir tout ce qui nous reste de leurs opinions philosophiques, à rapprocher les débris de leurs hypothèses, à les examiner avec attention. Aussi, personne n'a-t-il mieux connu la philosophie ancienne ; elle avoit peu de mysteres, dont ses yeux n'eussent percé la profondeur. Presque tous les systêmes de métaphysique ou de physique, imaginés par les différentes sectes, étoient nettement arrangés dans son esprit ; et la facilité, la précision, la méthode avec laquelle il les développoit, annonçoient un homme supérieur à sa matiere, et qui l'a souvent envi-

sagée sous toutes ses faces. Les vues neuves et lumineuses qu'il laissoit échapper dans ses entretiens, firent desirer plus d'une fois qu'il voulût travailler à l'histoire de la philosophie. Ses amis l'exhortoient à l'entreprendre, mais d'autres travaux l'en empêcherent, et nous avons de lui peu de morceaux philosophiques. Cependant, le mémoire qu'il a composé sur la philosophie ancienne, sous le titre d'*Observations générales*, est un monument de ses connoissances en ce genre. D'ailleurs, elles sont éparses dans la plupart de ses dissertations. Il avoit sur-tout étudié les hypothèses des anciens, sur la formation de l'univers, parce qu'il les regardoit comme la source de tous les systêmes philosophiques adoptés dans les tems postérieurs. Nous trouvons, dans ses ouvrages, l'exposition des principales de ces cosmogonies, de celles des Phéniciens, des Chaldéens, des Egyptiens, et des peuples de l'Inde.

Si les systêmes philosophiques des hommes offrent à la raison un spectacle utile et curieux, celui que présentent les diverses religions ne l'est pas moins. Quelqu'humiliante que soit, pour l'amour-propre, la

vue des égaremens de nos semblables, c'est peut-être la plus instructive portion de l'histoire de l'esprit humain. Plus le paganisme paroît absurde, plus on doit examiner avec soin comment des idées si grossieres se sont accréditées parmi des êtres raisonnables. Remonter à la source de l'idolâtrie, en considérer les progrès, en parcourir toutes les branches chez les différens peuples, découvrir la naissance de tant de cultes divers, et, si je l'ose dire, le berceau des dieux, suivre leurs établissemens chez des nations étrangeres, leurs conquêtes, leurs usurpations réciproques; distinguer ce qui fit d'abord l'essence de leur culte, et ce qui, dans la suite, y fut ajouté par une multitude superstitieuse; reconnoître une même divinité sous les différens noms qu'elle portoit en Égypte, en Phénicie, dans la Grèce; percer le voile des mystères, expliquer les fables, et ne pas confondre celles qui renfermoient ou des idées physiques, ou de simples allégories, avec celles dont le fond est historique; en un mot, porter le jour dans cet amas obscur de traditions et de mensonges, c'est étudier la mythologie en philosophe, et comme a fait Fréret.

Elle fut un des principaux objets de ses réflexions. Tous ses ouvrages semblent l'annoncer à l'envi. Dans son mémoire *sur l'année Persanne*, il expose les dogmes des partisans de Zoroastre. Dans celui *sur les antiquités de Babylone*, il explique la théogonie chaldéenne. Ailleurs, on trouve un précis de celle des Indiens. Son traité *de l'origine des Grecs*, est rempli d'un détail curieux sur la religion de ce peuple. Dans celui contre la chronologie de Newton, les lecteurs le verront combattre l'hypothèse d'Évhémère, et développer le système religieux des Égyptiens, dont la connoissance influe sur celle de ce paganisme moins grossier, que les nouveaux Platoniciens voulurent opposer aux progrès de la religion chrétienne. Je ne parle ni de son mémoire *sur le culte de Bacchus*, ni de celui qu'il a composé *sur la religion des Gaulois et des Germains*. Tous ces morceaux, en montrant l'érudition de Fréret, contribueront à prouver qu'il n'est point de genres de recherches auquel on ne puisse appliquer avec succès l'esprit philosophique.

Il n'en a pas fait un usage moins fréquent, ni moins heureux dans l'étude des langues;

étude dont il sentoit l'importance, et qui l'a mis plusieurs fois en état de résoudre des questions difficiles. Les réflexions et les remarques qui se trouvent presque toujours jointes à plus de trente-deux vocabulaires différens qu'il avoit tirés de plusieurs écrivains, ou composés lui-même, montreroient seules à quel point il possédoit les principes de la grammaire générale. Cette confusion, que le mêlange des peuples a mise entre leurs langues, ne l'empêchoit pas d'en démêler l'origine et le fond. La plupart ne se sont enrichies que par un alliage qui les défigure, et le nombre des termes adoptifs étouffe presque celui des racines et de leurs dérivés. Pour les ramener à leur simplicité primitive, il faut les décomposer par de savantes analyses, et le seul moyen d'y réussir, c'est de les renfermer sous certaines classes, de les diviser, comme les botanistes divisent les plantes, en différens genres, subdivisés chacun en plusieurs espèces, qui, convenant toutes dans les caracteres essentiels, ajoutent des variétés spécifiques à ces caracteres communs. Tel étoit le procédé de Fréret. Il rapportoit tous les idiomes connus à quelques langues meres, et s'attachant à l'essence de

ces

ces langues primitives, il observoit dans chacune d'elles ce génie grammatical qui lui est propre, et qui, commun à tous ses dialectes, leur donne, en quelque sorte, un air de famille qui les décèle, malgré la différence des traits.

Une méthode si simple le faisoit marcher d'un pas sûr dans les routes incertaines de l'étymologie. Cet art ingénieux, mais téméraire, hardi, prodigue de conjectures, et si souvent accusé de prendre de légeres probabilités pour des démonstrations, étoit soumis, par Fréret, aux loix d'une critique éclairée. Libre sans licence, circonspect sans timidité, difficile sur le choix des preuves, il n'hasardoit qu'avec retenue, et ne donnoit ses découvertes que pour des vraisemblances.

La science de Fréret ne se bornoit pas aux règles fondamentales des langues. S'il s'étoit contenté d'apprendre la grammaire et les racines de presque toutes celles du Nord et de l'Orient, quelques autres avoit été l'objet particulier de ses études. Il possédoit les langues savantes, l'Anglois, l'Italien, et sur-tout l'Espagnol, auquel il s'étoit singulierement appliqué. Ses entretiens avec

Arcadio Hoangh lui frayerent dès 1713 la connoissance du Chinois. Il y fit de grands progrès, et l'on ne peut douter qu'il n'en eût pénétré tous les mysteres, s'il avoit pû s'y livrer sans réserve. La simple inspection de quelques pages d'un dictionnaire chinois, le conduisit à l'importante découverte du système général de l'écriture chinoise. Il comprit qu'on doit l'envisager comme une langue véritable, absolument indépendante de l'autre, et qui ne parle qu'aux yeux; que ses caracteres sont les signes immédiats des idées; que leur nombre prodigieux se réduit à deux cents quatorze caracteres radicaux, et que tous les autres ne se forment que par différentes combinaisons de ces élémens. Cette théorie, jusqu'alors inconnue en Europe, parut, pour la premiere fois, dans une dissertation qu'il lut au mois de novembre 1718, *sur les principes généraux de l'art d'écrire, et particuliérement sur ceux de l'écriture chinoise.* En lisant ce discours, imprimé dans le VIe volume de nos mémoires, ainsi que ses réflexions sur la langue des chinois, et sur celle des grecs, on sera pleinement convaincu qu'il a joint dans l'étude des langues le savoir d'un gram-

mairien habile aux vues d'un métaphysicien profond.

Peut-être aura-t-on peine à croire que le même homme ait pû réunir à-la-fois tant de genres de connoissances, et les porter au plus haut degré. Cependant les divers points de vue sous lesquels je viens de présenter Fréret, ne donnent pas, à beaucoup près, une idée complette de son mérite littéraire. Dans ce qui me reste à dire, on trouveroit encore de quoi former plusieurs savans. Tous ceux qu'une liaison plus intime a mis à portée de l'approfondir, savent qu'il a fait une étude particuliere de la tactique des anciens; qu'il s'occupoit avec plaisir de l'histoire naturelle, et du détail des arts; qu'il avoit assez de géométrie pour devenir physicien; qu'il auroit pû comparer entre elles les mœurs et les loix de toutes les nations; qu'il étoit très-versé dans l'histoire et dans la littérature moderne; enfin, qu'il connoissoit tous les romans et les théâtres de presque tous les peuples, comme si ses lectures n'avoient jamais eu d'autre objet. Tous les ouvrages dramatiques, anciens, modernes, françois, italiens, anglois, es-

pagnols, étoient présens à sa mémoire. Il faisoit, sur-le-champ, l'analyse d'une piece de Lopès de Véga, comme il auroit fait celle d'une tragédie de Corneille, et l'on étoit surpris de s'entendre raconter les anecdotes littéraires et politiques du tems, par un homme que les Grecs, les Romains, les Celtes, les Chinois, les Péruviens, auroient pris pour leur compatriote et leur contemporain.

Des connoissances si variées formoient, dans son esprit, un tout systématique, dont les parties les plus éloignées avoient une correspondance qui les mettoit à portée de se servir mutuellement. Parce qu'il avoit étudié la grammaire, il savoit mieux la géographie que s'il n'eut été que géographe, et l'on doit en dire autant des autres sciences qu'il a cultivées. Dans un de ses mémoires imprimés, il propose de regarder un phénomene céleste, arrivé du tems d'Ogygès, comme une ancienne apparition de la fameuse comete de 1680. Qu'on examine les motifs sur lesquels est appuyée cette ingénieuse conjecture, on verra, sans avoir besoin d'autres preuves, avec quel art il

faisoit contribuer plusieurs sciences à l'éclaircissement d'une question qui sembloit n'être du ressort que d'une seule.

On prétend, et sans doute avec raison, qu'il s'est trompé sur quelques points particuliers; que le nombre des objets qu'il embrassoit, a nui plus d'une fois à son exactitude; qu'à force de s'étendre, soit dans ses écrits, soit dans les dissertations qu'il faisoit souvent de vive voix, il perdoit le fil de la matiere. Mais malgré ces écarts, on sera toujours forcé de reconnoître qu'il avoit l'esprit d'analyse; qu'écrivain méthodique, et profond dissertateur, il possédoit l'art de discuter une question, de la développer avec clarté, d'en élaguer les branches; et que, s'il a quelquefois négligé de mettre un certain ordre dans ses idées, il l'a fait avec succès quand il l'a voulu. Les erreurs dans lesquelles il a pû tomber sur quelques détails peu importans, n'empêcheront pas qu'on ne puisse avancer, qu'il sut réunir au même degré des qualités presque incompatibles, la profondeur et la variété, la précision et l'étendue des connoissances.

En effet, personne n'a plus mérité que lui, de savoir beaucoup, et de savoir bien.

Il avoit reçu de la nature tous les talens nécessaires, et pour seconder la nature, il faisoit plus qu'un autre n'eût fait pour en dompter la résistance. A beaucoup d'esprit, il a joint un travail infatigable et continuel; aux avantages de la plus heureuse mémoire, ceux d'une méthode, qui seule y pourroit suppléer, et dont l'exemple de Leibnitz et le sien montrent l'utilité. Il faisoit des extraits raisonnés de tout ce qu'il lisoit, en les arrangeant selon l'ordre des matieres, et la nature des objets. C'étoit, entre ses mains, un amas immense de matériaux de toute espece; et de-là vient cette facilité, qu'il avoit de composer d'un jour à l'autre, et même sur-le-champ, de longues dissertations. Tous ces extraits m'ont été remis; ils forment un recueil prodigieux, qui pourra servir à convaincre les incrédules, s'il en est quelqu'un, de l'exactitude presque superstitieuse qu'il portoit dans ses recherches.

On peut juger, par-tout ce qui précède, que Fréret a peu connu les plaisirs. Il étoit presque toujours seul, et ne sortoit que pour aller à l'académie, ou dans des assemblées de gens de lettres, où la conversation rouloit toujours sur des matieres sérieuses. Dès sa

jeunesse il avoit pris l'habitude de ne mettre, pour le travail, aucune différence entre la nuit et le jour; il dormoit peu, et pour se défendre contre l'affaissement, qui suit une application trop longue, il prenoit du café quatre ou cinq fois en vingt-quatre heures.

Une pareille conduite eut le double effet qu'elle devoit produire. En peu de tems il acquit un savoir peu commun, et perdit la santé; son tempérament succomba, malgré sa force, à ce genre d'excès, aussi dangereux qu'il est rare. Il devint sujet à toutes les infirmités qu'entraîne l'altération du sang; le lait, auquel il se réduisit pendant un grand nombre d'années, le soutint, et l'eût peut-être rétabli; mais pour rendre le régime efficace, il auroit fallu l'étendre sur le travail, et c'est à quoi Fréret n'eut jamais la force de consentir. Son esprit toujours actif, toujours sérieux, ne pouvoit se résoudre à faire trève pour un instant, avec l'étude ou la méditation.

Les genres d'étude auxquels Fréret s'est livré par préférence, ont un mérite réel, mais revêtu de dehors sauvages. Son caractere leur sembloit assorti. Né sérieux, il avoit contracté, dans la solitude du cabinet,

une rudesse extérieure, qui pouvoit rebuter d'abord. Quoique sensible à la contradiction, il n'avoit pas sur lui-même assez d'empire pour l'épargner aux autres. Il est vrai que quoique les hostilités parussent toujours commencer de sa part, il étoit le plus souvent sur la défensive, lors même qu'il sembloit attaquer. Comme il avoit réfléchi sur tout, il avoit un parti pris sur tout, et c'étoit moins pour combattre les idées d'autrui, que pour défendre les siennes, qu'il discutoit des opinions hasardées en sa présence. Il ne se fioit pas assez à la supériorité de son mérite, et le croyoit trop dépendant du sort d'une hypothese particuliere. L'intérêt qu'il y prenoit, presque toujours vif, pour l'importance apparente de la question, venoit aussi quelquefois de ce qu'il en appercevoit la liaison avec des parties essentielles de son système. Un homme d'esprit a dit de lui, *qu'il avoit toujours raison, quand il parloit le premier.* C'est assez faire entendre que la dispute l'emportoit souvent trop loin. Mais ne savons-nous pas que l'amour de nos opinions est une des branches les plus délicates de l'amour-propre? Au reste, s'il soutenoit les siennes, c'étoit moins par opi-

niâtreté que par conviction. Il avoit, pour le vrai, un zele intolérant, mais sincere. Toujours armé pour la querelle, il s'en croyoit l'avocat et le champion ; rôle difficile à soutenir, et qui souvent expose à déplaire; mais cette façon de déplaire n'est pas à la portée du commun des hommes; elles suppose trop de connoissances et de jugement. Ce goût de Fréret, pour la dispute, cet air sombre, cet éloignement des plaisirs le faisoient passer pour un philosophe, à prendre ce terme dans le sens impropre que lui donne le langage de la société.

Ce philosophe avoit néanmoins des amis, et méritoit d'en avoir. Cet extérieur stoïque cachoit une ame sensible, généreuse, et désintéressée. Fils tendre et respectueux, homme et citoyen, juste estimateur du mérite, vertueux par principe, quoique sans effort, ami sûr, bienfaisant, fidele; il chérissoit les occasions de rendre service, au point d'avoir de la reconnoissance pour ceux qu'il obligeoit. Il étoit tout ce que tant d'autres affectent de paroître. Les trésors de son érudition s'ouvroient à quiconque le consultoit. Charmé de contribuer aux progrès des gens de lettres, il leur communiquoit

avec plaisir ses propres idées, sans réserver le moindre hommage sur ce qu'il avoit une fois donné. Ces sortes de secours n'étoient pas les seuls qu'il leur prodiguât. Sa mort a fait perdre un bienfaiteur à plus d'une famille, qui trouvoit en lui des ressources aussi promptes que secretes.

Cette mort, qui prive la republique des lettres d'un de ses plus illustres citoyens, arriva le 8 mars dernier, après une maladie longue et douloureuse, dont Fréret ne connut jamais le danger. Il venoit d'entrer dans la soixante-deuxieme année de son âge. Si c'est vivre que de penser, personne n'a vécu plus long-tems que lui.

NOTICE
DES OUVRAGES
DE NICOLAS FRÉRET,

Contenus dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

Recherches sur le Dieu Endovellicus, et sur quelques autres Antiquités Ibériques, *Hist.*, vol. III.

Analyse de son Mémoire sur la Poésie des Chinois. *Ib.*

Réflexions sur les prodiges rapportés par les Anciens. *Mém.* vol. IV.

Observations sur la Cyropédie de Xénophon, *Ibid.*, *et Mém.*, tome VII.

Dissertations sur l'origine du Jeu des Echecs, *Mém.*, tome V.

Pour prouver que Crissa et Cirrha n'étoit qu'une même ville, *Hist.*, vol. V.

Sur la Langue Chinoise, *Ibid.*

Sur l'Ecriture de la même nation, *Mém.*, vol. VI.

Recherches sur la Chronologie de l'Histoire de Lydie, *Mém.*, vol. V.

Essai sur l'Histoire et la Chronologie de Ninive, *Ibid.*

Reflexions sur l'étude des anciennes Histoires, et sur le degré de certitude de leurs preuves. *Mém.*, vol. VI.

Sur la bataille donnée à Thymbrée, entre les armées de Cyrus et de Crœsus, *Ibid.*

Remarques sur les fondemens historiques de la fable de Bellérophon, et sur la manière de l'expliquer, et sur le temps auquel ce héros a vécu, *Hist.*, vol. VII.

Recherches sur l'ancienneté et sur l'origine de l'Art de l'Equitation dans la Grèce, *Hist.* vol. VII.

Remarques sur l'opinion de M. Colonne, au sujet des embrâsemens du Vésuve, *Hist.*, vol. IX.

Sur un ancien Phénomène céleste, observé du temps d'Ogygès, *Mém.*, vol. X.

Dissertation sur les Antiquités et la certitude de la Chronologie Chinoise, *Ibid.*

Analyse de ses Mémoires sur la durée des Générations dans les Familles Royales, *Hist.*, vol. XIV.

Sur les colonnes itinéraires de la France, où les distances sont marquées par le mot *Leugae*, *Ibid.*

Sur la comparaison des mesures des Itinéraires Romains, avec celles qui ont été prises par MM. Cassini, dans une partie de la France, *Ibid.*

Notice de la Table Itinéraire, publié par Velser, sous le nom de *Table de Peutinger*, *Ibid.*

Extrait de ses Dissertations sur les traditions religieuses et philosophiques des Indiens, ponr servir de préliminaire à l'examen de leur Chronologie, *Hist.*, vol. XVIII.

Réunion et Analyse de ses vues générales sur l'origine et le mélange des anciennes Nations, et sur la manière d'en étudier l'Histoire, *Ibid.*

Recherches fur l'origine et l'ancienne Histoire des différens peuples de l'Italie, *Ibid.*

Remarques sur la date de la bataille de Marathon, et sur celle de Platée, *Ibid.*

Observations sur quelques points du Technique de la chronologie grecque, considérée en général, *Ibid.*

Dissertations sur la forme de l'année, employée par

les Bithyniniens sous la domination Romaine, *Ibid.*

Sur l'usage des Sacrifices humains, établi chez différentes Nations, et particulièrement chez les Gaulois, *Ibid.*

Sur la nature et les dogmes les plus connus de la Religion Gauloise, *Ibid.*

Sur l'éthymologie du nom de Druïdes, *Ibid.*

Sur la situation du pays des Hyperboréens, *Ibid.*

Sur le peu d'accord des observations faites jusqu'à présent sur la latitude d'Athènes. *Ibid.*

Sur l'inscription de Brumt, communiquée à l'Académie, par Schœpflin, *Ibid.*

Sur l'origine et l'ancienne Histoire des Habitans de la Grèce, *Mém.*, vol. XXI.

Sur la nature du Culte rendu dans la Grèce aux Héros, et sur celui d'Esculape en particulier, *Hist.*, vol. XXI.

Sur la date de la prise d'Athènes, par L. Cornelius Sylla, *Ibid.*

Sur l'expédition de Trajan dans les Indes, supposée par Eutrope et par Sextus Rufus, *Ibid.*

Mémoires sur la généalogie de Pythagore et sur l'usage que l'on en a tiré pour déterminer l'époque de la prise de Troyes, *Mém.*, vol. XIV.

Sur le temps auquel le philosophe Pythagore, fondateur de la Secte Italique, peut avoir vécu, *Ibid.*

Dissertation contenant des éclaircissemens sur son Mémoire lu au mois de Novembre 1733, touchant l'antiquité et la chronologie Chinoise, *Mém.*, vol. XV.

Observations sur les années employées à Babylone, avant et après la conquête de cette ville par Alexandre, *Hist.*, vol. XVI.

Sur l'ancienne année Persanne, sur l'intercallation qui lui est propre, et sur l'usage qu'on en peut faire, pour confirmer ou pour déterminer quelques dates de l'Histoire des Perses, *Ibid.*

Sur les Fêtes religieuses de l'année Persanne, et en particulier sur celle de Méthra, tant chez les Persans que chez les Romains, *Ibid.*

Sur l'ère des Grecs en Syrie, nommés plus ordinairement *Ere des Seleucides*, *Ibid.*

Sur l'opinion par laquelle on prétend que Jules César, lors de la réformation de l'année romaine, n'a fait autre chose qu'adapter à cette année la forme de celle qui étoit employée depuis deux cent quatre-vingt ans, dans l'usage civil par les Grecs d'Alexandrie, *Ibid.*

Sur l'accroissement ou élévation du sol de l'Egypte par le débordement du Nil, *Ibid.*

Sur l'étude de la Philosophie ancienne, *Mém.*, vol. XVIII.

Suite du Traité touchant la certitude et l'antiquité de la chronologie Chinoise, *Ibid.*

Dissertations sur l'année vague Cappadocienne et sur l'origine et les antiquités des royaumes de Cappadoce et de Pont, *Mém.*, vol. XIX.

Sur l'année Arménienne, servant de suite aux observations sur l'année vague des Perses, *Ibid.*

Sur le nom de Mérovingiens donné à la première race de nos Rois, *Mém.*, vol. XX.

Sur l'Histoire des Amazones, *Mém.*, vol. XXI.

Sur l'époque d'une ancienne inscription grecque, apporté de Tripoli d'Afrique en Provence, *Ibid.*

Sur l'année et sur le temps précis de la mort d'Hérode-le-Grand, roi de Judée, *Ibid.*

Refléxions snr la nature de la religion des Grecs, *Hist.*, vol. XXIII.

Précis d'un Mémoire pour servir à l'Histoire des Cyclopes, *Ibid.*

Précis du Mémoire sur la chronologie de l'Ecriture, *Ibid.*

Observations sur les Déluges d'Ogygès et de Deucalion, *Mém.*, vol. XXIII.

Observations sur les Oracles rendus par les ames des morts, *Ibid.*

Observations sur les recueils de Prédictions écrites, qui portoient le nom de *Bacis*, de *Musée*, et de la *Sybille*, *Ibid.*

Recherches sur le culte de Bacchus parmi les Grecs, *Ibid.*

Observations sur la religion des Gaulois et des Germains, *Mém.*, vol. XXIV.

Essai sur les mesures longues des anciens, *Ibid.*

Observations sur les rapports des Mesures grecques et des Mesures romaines, *Ibid.*

Observations sur plusieurs époques de la chronique de Paros, *Mém.*, vol. XXVI.

Eclaircissemens sur la nature des années employées par l'auteur de la chronique de Paros, *Ibid.*

Remarques snr le Canon astronomique qui se trouve dans les manuscrits de Théon d'Alexandrie, et dans lequel la suite des Rois de Babylone, &c. et celle des Empereurs romains sont marquées par les années Egyptiennes de l'ère de Nabonassar, *Mém.*, vol. XXVII.

Eloges historiques du Baron DE LA BASTIE, *Hist.*, vol. XVI. — Du père BANDURI, *Ibid.* — Du Cardinal de FLEURY, *Ibid.* — De l'Abbé BIGNON, *Ibid.* — De CHAMBORS, *Ibid.* — De l'abbé de ROTHELIN, *Hist.*, vol. XVIII. — De l'Abbé GEDOYN, *Ibid.* — Du Marquis de CAUMONT, *Ibid.* — De FOURMONT l'aîné, *Ibid.* — De l'Abbé FOURMONT, *Ibid.* — De l'Abbé MONTGAULT, *Ibid.* — De l'Abbé SOUCHAY, *Ibid.* — De BURETTE, *Hist.*, vol. XXI. — De VALOIS, *Ibid.* — De DANCHET, *Ibid.* — De MANDAJORS, *Ibid.*

LETTRES

A

EUGÉNIE.

LETTRE I.

Des sources de la crédulité. Motifs pour examiner sa religion.

JE ne puis, Madame, vous exprimer les sentimens douloureux que la lecture de votre lettre vient de produire en moi. Sans un devoir rigoureux qui me retient où je suis, vous me verriez voler à votre secours. Est-il donc vrai qu'*Eugénie* soit malheureuse ! Les chagrins, les scrupules, les inquiétudes sont-ils donc faits pour elle ! Au sein de l'opulence et des grandeurs ; assurée de la tendresse et de l'estime d'un époux qui vous adore ; jouissante à la cour de l'avantage si rare d'être chérie de tout le monde ; entourée d'amis qui rendent des hommages sinceres à vos talens, à vos lumieres, à vos goûts, comment se peut-il faire que vous éprouviez de la tristesse et des peines ? Votre ame vertueuse et pure

ne peut, sans doute, connoître ni honte ni remords. Toujours fort au-dessus des foiblesses de votre sexe, de quoi pourriez-vous rougir ? Agréablement occupée de vos devoirs, délassée par des lectures utiles et des conversations enjouées ; à portée de diversifier des plaisirs honnêtes, comment les craintes, les dégoûts, les soucis viennent-ils assaillir un cœur à qui tout devroit procurer le contentement et la paix ? Hélas ! si votre lettre ne le confirmoit que trop, au trouble qui vous agite, j'aurois sans peine reconnu l'ouvrage de la superstition. Elle seule est en possession de troubler des ames honnêtes, sans calmer les passions des ames corrompues ; elle suffit pour anéantir à jamais le repos des cœurs dont elle s'est une fois emparé.

Oui, Madame, depuis long-tems je connois les funestes effets des préjugés religieux ; j'en fus jadis moi-même troublé ; j'ai tremblé comme vous sous le joug de la religion ; et si un examen réfléchi ne m'en eût pleinement détrompé, au lieu d'être en état aujourd'hui de vous consoler et de vous rassurer contre vous-même, vous me verriez encore partager vos inquiétudes et

peut-être alimenter dans votre âme les idées lugubres dont je vous vois tourmentée. Graces à la raison et à la philosophie, le calme est depuis long-tems rentré dans mon esprit; j'en ai banni les terreurs qui l'agitoient autrefois. Quel bonheur pour moi, si la paix dont je jouis me mettoit à portée de rompre le charme qui vous retient encore dans les fers du préjugé!

Cependant, sans vos ordres exprès, je n'aurois jamais osé vous découvrir une façon de penser trop éloignée de la vôtre, ni combattre des opinions funestes auxquelles on vous persuade que votre bonheur est attaché : j'aurois continué à renfermer en moi-même des sentimens odieux à la plupart des hommes accoutumés à ne rien voir que par les yeux de juges visiblement intéressés à les tromper. Mais un devoir sacré m'oblige aujourd'hui de parler. *Eugénie* inquiete et troublée veut bien m'ouvrir son cœur; elle a besoin de secours, elle veut fixer ses idées sur un objet qui intéresse son repos et sa félicité; je lui dois la vérité; ce seroit un crime que de garder plus long-tems le silence : quand mon attachement pour elle ne m'im-

poseroit pas la nécessité de répondre à sa confiance, l'amour de la vérité m'obligeroit à faire des efforts pour dissiper les chimeres qui la rendent malheureuse.

Je vais donc, Madame, vous parler avec franchise. Peut-être qu'au premier coup-d'œil mes idées vous paroîtront étranges; mais, en les examinant de plus près, elles cesseront de vous choquer. La raison, la bonne-foi, la vérité auront toujours des droits sur un esprit tel que le vôtre; j'en appelle donc de votre imagination alarmée à votre jugement plus tranquille; j'en appelle de l'habitude et du préjugé à la réflexion et à la raison. La nature vous a fait une ame douce et sensible; elle y a joint une imagination très-vive, et cette dose de mélancolie qui dispose à la rêverie. C'est de ces dispositions mêmes que je vois découler les maux qui vous affligent aujourd'hui. Votre bonté, votre candeur, votre sincérité vous éloignent de soupçonner dans les autres de la fraude ou de la malignité. La douceur de votre caractere vous empêche de contredire des notions qui vous paroîtroient révoltantes si vous daigniez les examiner; vous aimez

mieux vous en rapporter au jugement des autres et souscrire à leurs idées, que de consulter votre raison et vos propres lumieres. La vivacité de votre imagination fait que vous saisissez avec empressement les peintures fortes qu'on vous présente ; des hommes, intéressés à vous troubler, abusent de votre sensibilité pour vous alarmer ; ils vous font frissonner aux mots terribles de *mort*, de *jugement*, d'*enfer*, de *supplices*, d'*éternité* ; ils vous font pâlir au seul nom d'un *juge* inflexible dont rien ne peut changer les arrêts ; vous croyez voir autour de vous ces démons qu'on a fait les ministres de ses vengeances sur ses foibles créatures; ainsi votre cœur se remplit de frayeur ; vous craignez à chaque instant d'offenser, sans le savoir, un Dieu capricieux, toujours menaçant et toujours courroucé : conséquente dans vos principes, tous les momens d'une vie qui ne devroient être marqués que par le contentement et la paix, se trouveront bientôt empoisonnés par des inquiétudes, des scrupules, des terreurs paniques dont une ame aussi pure que la vôtre devroit à jamais être exempte. L'agitation où ces fatales idées vous jettent suspend

en vous l'usage de vos facultés ; votre raison est entraînée par une imagination qui s'égare ; vous tombez dans la perplexité, dans l'abattement, dans la défiance de vous-même, et vous devenez ainsi la dupe de ces hommes qui, en parlant à l'imagination et en étourdissant la raison, sont parvenus depuis long-tems à subjuguer l'univers, et à persuader à des êtres raisonnables que la raison leur est inutile ou dangereuse.

Tel est, Madame, le langage constant des apôtres de la superstition, dont le projet fut et sera toujours d'anéantir la raison humaine, afin de pouvoir exercer impunément leur pouvoir sur les hommes ; par-tout les perfides ministres de la religion ont été les ennemis déclarés ou cachés de la raison, parce qu'ils trouverent toujours la raison opposée à leurs vues ; par-tout ils la décrierent, parce qu'ils eurent lieu de craindre qu'elle ne détruisît leur empire en découvrant leurs complots et la futilité de leurs fables ; par-tout ils se sont efforcés d'élever sur ses ruines l'empire du fanatisme et de l'imagination. Pour y parvenir plus sûrement, ils ont sans cesse effrayé les mortels par des peintures hideuses, ils les

ont étonnés et séduits par des merveilles et des mysteres, ils les ont embarrassés par des énigmes et des incertitudes, ils les ont surchargés de pratiques et de cérémonies, ils leur ont rempli l'esprit de craintes et de scrupules, ils ont fixé leurs yeux sur un avenir qui, bien loin de les rendre plus vertueux et plus heureux ici-bas, n'a fait que les détourner de la voie du vrai bonheur, et le détruire à jamais jusqu'au fond de leurs cœurs.

Tels sont les artifices que les ministres de la religion mettent par-tout en usage pour asservir la terre et la tenir sous le joug. Le genre humain en tout pays est devenu la proie des prêtres ; ils ont donné le nom de *religion* aux systêmes qu'ils avoient imaginés pour subjuguer les hommes, dont ils avoient séduit l'imagination, dont ils avoient troublé l'esprit, et dont ils avoient tâché d'anéantir la raison.

C'est sur-tout dans l'enfance que l'esprit humain est disposé à prendre les impressions que l'on veut lui donner. Aussi nos prêtres se sont-ils prudemment emparé de la jeunesse, pour lui inspirer des idées qu'ils ne pourroient jamais donner à des hommes

faits. C'est dans l'âge le plus tendre qu'ils apprivoisent les esprits avec des fables étranges, des notions bizarres et décousues, des chimeres ridicules qui, peu à peu, deviennent pour eux des objets qu'ils respectent et qu'ils craignent pendant le reste de leur vie.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir les indignes moyens dont la *politique sacerdotale* se sert pour étouffer dans les hommes leur raison naissante. On ne leur enseigne dans leur enfance que des contes ridicules, impertinens, contradictoires, criminels, qu'on leur dit de respecter. On les familiarise peu à peu avec des mysteres inconcevables qu'on leur annonce comme des vérités sacrées ; on les accoutume à se réaliser des phantômes devant lesquels on les habitue à trembler. En un mot, on prend les mesures les plus justes pour en faire des aveugles qui ne consulteront plus leur raison, et des lâches qui frissonneront toutes les fois qu'ils se rappelleront les idées dont leurs prêtres les ont empoisonnés dans un âge où ils ne pouvoient se garantir de leurs pieges.

Rappellez-vous, Madame, à vous-même

les soins funestes qu'on a pris dans le couvent où vous fûtes élevée, pour semer dans votre cœur les germes des inquiétudes qui vous affligent aujourd'hui. C'est-là qu'on a commencé à vous parler des fables, des prodiges, des mysteres, des doctrines que vous révérez actuellement, tandis que, si l'on vous annonçoit aujourd'hui ces choses pour la premiere fois, elles vous paroîtroient ridicules et peu dignes de votre attention. Je vous ai souvent vu rire de la simplicité avec laquelle vous croyiez autrefois les contes de sorciers et de revenans que vous faisoient, dans votre enfance, les religieuses chargées de vous instruire. Entrée dans le monde, où depuis long-tems l'on ne croit plus ces chimeres, vous vous en êtes peu à peu détrompée, et vous rougissez à présent de votre crédulité passée. Pourquoi n'auriez-vous pas le courage de rire de même d'une infinité d'autres chimeres tout aussi peu fondées, qui ne vous tourmentent encore, ou que vous ne jugez plus respectables, que parce que vous n'avez point osé les examiner des mêmes yeux, ou parce que vous les voyez respectées par un public qui ne les a nullement approfondies?

Si éclairée, si raisonnable sur toutes les autres choses, pourquoi Eugénie renonceroit-elle à ses lumieres et à son jugement dès qu'il s'agit de la religion? Cependant, à ce mot redoutable, son ame se trouble, sa force l'abandonne, sa pénétration ordinaire est en défaut, son imagination s'égare, elle ne voit plus qu'à travers un nuage, elle s'inquiete et s'afflige; en garde contre sa raison, elle n'ose l'appeler à son secours; elle se persuade que le parti le plus sûr est de se laisser entraîner aux opinions d'une multitude qui n'a rien examiné, et qui se laissa toujours conduire par des guides aveugles ou trompeurs.

Pour rétablir la paix dans votre ame, cessez, Madame, de vous mépriser vous-même; prenez une juste confiance dans vos propres lumieres, ne rougissez point de vous trouver atteinte d'une épidémie générale et involontaire, à laquelle il n'a point dépendu de vous d'échapper. Le bon abbé de S. Pierre avoit raison de dire que *la dévotion est la petite vérole de l'ame*; j'ajouterai qu'il est bien rare de n'en point rester marqué pour toute sa vie. En effet, nous voyons assez souvent les personnes

les plus éclairées persister à jamais dans les préjugés de leur enfance. On s'y est pris de si bonne heure pour les inculquer, on prend continuellement tant de précautions pour les rendre durables, que si quelque chose a droit de nous surprendre, c'est de voir que quelqu'un ait la force de s'en dégager. Les génies les plus sublimes sont souvent les jouets de la superstition ; la chaleur de leur imagination ne sert quelquefois qu'à les égarer davantage et à les attacher plus fortement à des opinions qui les feroient rougir, s'il leur étoit permis de consulter leur raison. Pascal voyoit sans cesse les enfers ouverts sous ses pieds ; Malebranche étoit crédule ; Hobbes avoit peur des phantômes et des démons (*) ; l'immortel Newton a commenté l'apocalypse. En un mot, tout nous prouve que rien n'est plus difficile que de se défaire des notions dont nous avons été imbus dans notre enfance. Les personnes les plus sensées et qui raisonnent le mieux sur toute autre matiere, retombent dans l'enfance dès qu'il s'agit de la religion.

(*) Voyez à ce sujet Bayle, Dictionnaire critique art. Hobbes Rem. N.

Ainsi, Madame, vous n'avez point à rougir d'une foiblesse qui vous est commune avec presque tout le monde, et dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts. Ranimez donc votre courage; osez examiner avec plus de sang-froid les phantômes qui vous alarment. Dans une chose qui intéresse votre repos, consultez cette raison éclairée qui vous met autant au-dessus du vulgaire, qu'elle met l'espece humaine au-dessus des autres animaux. Loin de vous défier de vos propres lumieres, tournez votre juste défiance contre des hommes bien moins honnêtes et bien moins éclairés que vous, qui, pour nous vaincre, ne s'adressent qu'à votre imagination sensible, qui ont la cruauté de troubler la sérénité de votre ame, qui, sous prétexte de vous attacher uniquement au ciel, prétendent vous faire briser les liens les plus doux; enfin, qui s'efforcent de vous interdire l'usage de cette raison bienfaisante, dont la lumiere vous guide si sûrement dans toute votre conduite.

Laissez les inquiétudes et les remords à ces femmes corrompues qui ont des reproches à se faire ou des crimes à expier.

Laissez la superstition à ces femmelettes ignorantes, dont l'esprit rétréci est incapable de réfléchir. Abandonnez les pratiques futiles et minutieuses d'une dévotion incommode à ces femmes et désœuvrées et chagrines à qui, dès que le regne passager de leurs appas est fini, il ne reste plus de ressources pour remplir le vuide de leurs journées, et qui cherchent, par la médisance et la tracasserie, à se consoler de la perte des plaisirs dont elles se trouvent privées. Résistez à ce penchant qui semble vous porter à la méditation, à la retraite, à la mélancolie. La dévotion n'est faite que pour des ames oisives ; la vôtre est faite pour agir. Vous vous devez à un époux dont vous faites le bonheur, à des enfans qui dans peu auront besoin de vos leçons pour se former le cœur et l'esprit ; vous vous devez à des amis qui vous honorent et qui chériront votre commerce aimable dans l'âge même où vos charmes se trouveroient flétris ; vous vous devez à la société ; elle a besoin de vos exemples, elle trouve en vous des vertus qui sont malheureusement bien plus rares dans les personnes

de votre rang que la dévotion. Enfin, vous vous devez le bonheur à vous-même ; malgré les promesses de la religion, vous ne le trouverez jamais dans ces agitations où je vois que ses idées noires vous jettent ; vous ne rencontrerez en elle que de tristes chimeres, des phantômes effrayans, des embarras sans fin, des incertitudes accablantes, des énigmes inexplicables, des rêveries sinistres qui ne sont propres qu'à troubler votre repos, vous priver vous-même du bonheur et vous rendre incapable de vous occuper de celui des autres. Il est bien difficile de faire des heureux quand on ne jouit pas soi-même du bonheur et de la paix.

Pour peu que vous portiez vos regards autour de vous, vous trouverez des preuves de ce que j'avance. Les personnes les plus religieuses sont rarement les plus aimables et les plus sociables ; la dévotion, même la plus sincere, en soumettant ceux qui l'embrassent à des pratiques gênantes, en occupant leur imagination d'objets lugubres et affligeans, en échauffant leur zele, n'est guere propre à donner aux dévots cette

égalité d'humeur, cette douceur de caractere indulgente, cette aménité qui font le charme de la société. Mille exemples vous prouvent que les dévotes les plus occupées de plaire à Dieu ne sont pas les femmes qui réussissent le mieux à plaire à tous ceux qui les entourent : si quelques-unes font exception à cette regle, c'est qu'elles n'ont point toute la ferveur et le zele que la religion semble exiger d'elles. La dévotion est ou une passion triste et sombre, ou une passion emportée ; la religion ne souffre point que le cœur se partage ; tout ce qu'un bon chrétien donne aux créatures, est dérobé au Créateur ; une ame bien dévote doit craindre de s'attacher aux objets de la terre ; elle perdroit de vue son Dieu jaloux qui veut qu'on s'occupe uniquement de lui, qui fait à ses créatures un devoir de lui sacrifier leurs penchans les plus doux et les plus innocens, qui veut qu'elles se rendent malheureuses ici-bas dans l'idée de lui plaire. D'après de tels principes, nous voyons communément les dévots s'acquitter assez fidelement du devoir de se tourmenter eux-mêmes et de troubler le repos des autres ; ils croient bien mériter du Sou-

verain du ciel en se rendant parfaitement inutiles ou même incommodes aux habitans de la terre.

Je ne suppose point, Madame, que la dévotion produise en vous des effets nuisibles aux autres ; je crains plutôt qu'elle ne nuise à vous-même ; la bonté de votre cœur, la douceur de votre caractere, la bienfaisance qui se montre dans toute votre conduite, doivent faire présumer que jamais la religion ne vous portera à des excès dangereux. Néanmoins la dévotion fait souvent d'étranges métamorphoses. Inquiete, agitée, malheureuse au-dedans de vous-même, il est à craindre que votre tempérament ne change, que votre humeur ne s'aigrisse, et que les idées fâcheuses que vous aurez long-tems couvées au-dedans de vous-même, n'influent tôt ou tard sur ceux qui vous approchent. L'expérience ne nous prouve-t-elle pas tous les jours que la religion opere des changemens de cette espece ? Ce que l'on nomme des *conversions*, ce que les dévots regardent comme des coups de la grace, ne sont très-souvent que des renversemens fâcheux par lesquels on substitue des vices réels et des dispositions

tions très-fâcheuses à des qualités aimables et utiles. Par un effet fâcheux de ces prétendus miracles de la grace, nous voyons souvent succéder la tristesse à l'enjouement, l'humeur sombre et chagrine à la gaieté, l'ennui à la dissipation ; la médisance, l'intolérance et le zele à l'indulgence et à la douceur ; que dis-je ? la cruauté même à l'humanité. En un mot, la superstition est un levain dangereux, propre à corrompre les cœurs les plus honnêtes.

Ne voyez-vous pas en effet les excès auxquels le fanatisme et le zele portent les personnes d'ailleurs les plus sages et les mieux intentionnées ? Des princes, des magistrats, des juges deviennent inhumains et sans pitié, dès qu'il s'agit des intérêts de la religion. Elle transforme souvent les hommes les plus doux, les plus indulgens, les plus équitables sur toute autre matiere, en bêtes féroces ; les ames les plus sensibles et les plus compatissantes se croient en conscience obligées de s'endurcir, de se faire violence, d'étouffer la nature pour se montrer cruelles à ceux qu'on leur défere comme des ennemis de leur façon de penser. Reconnoissez-vous, par exemple, Madame,

la douceur de notre nation et de notre gouvernement dans les persécutions dont on a usé si souvent en France à l'égard des protestans? Trouvez-vous bien de la raison, de l'équité, de l'humanité dans ces vexations, ces emprisonnemens, ces exils que l'on a fait subir de nos jours aux jansénistes? Ceux-ci, si jamais ils devenoient assez forts pour persécuter à leur tour, ne traiteroient pas, sans doute, leurs adversaires d'une façon plus équitable et plus modérée. Ne voyez-vous point tous les jours des personnes qui se piquent de sentimens, exprimer sans pudeur la joie qu'elles auroient de voir exterminer des hommes à qui elles ne croient devoir ni bienveillance ni indulgence, uniquement parce qu'ils méprisent des préjugés que le vulgaire regarde comme sacrés, ou qu'une fausse politique croit utiles à l'état? La superstition a tellement étouffé tout sentiment d'humanité dans quelques personnes, très-honnêtes d'ailleurs, qu'elles ne rougiroient pas de lui sacrifier les hommes les plus éclairés de la nation, qui ne sont pas communément les plus crédules ou les plus soumis au joug du sacerdoce.

En un mot, la dévotion n'est propre qu'à

remplir le cœur d'un fiel amer qui doit troubler l'harmonie de la société. En matiere de religion, chacun se croit obligé de montrer plus ou moins d'ardeur et de zele. Ne vous ai-je pas vu souvent incertaine vous-même, si vous deviez gémir ou rire de la démence de quelques dévotes ridiculement échauffées de cette vanité religieuse qui constitue l'esprit de parti ? Vous les voyez s'intéresser à des querelles théologiques, auxquelles, sans y rien concevoir, elles se croyoient obligées de prendre part. Je vous ai trouvée cent fois étourdie de leurs clameurs, indignée de leur aigreur, scandalisée de leurs cabales, et remplie de mépris pour leur ignorance entêtée. Cependant rien de plus naturel que ces travers : l'ignorance fut toujours la mere de la dévotion. Être dévot ne signifiera jamais qu'avoir une confiance imbécille dans ses prêtres ; c'est recevoir d'eux ses impulsions, c'est ne penser et n'agir que d'après eux ; c'est adopter aveuglément leurs passions et leurs préjugés ; c'est remplir fidélement les pratiques que leur caprice impose.

Eugénie n'est point faite pour suivre de tels guides ; ils finiroient par l'égarer, par

allumer son imagination, par envenimer son caractere. Pour s'emparer plus sûrement de son esprit, ils la rendroient farouche, intolérante, incommode; en un mot, à l'aide du pouvoir magique de la superstition et de ses notions surnaturelles, ils réussiroient, peut-être, à transformer en vices les heureuses dispositions que la nature lui a données. Croyez-moi, Madame, vous n'auriez rien à gagner à cette métamorphose. Demeurez ce que vous êtes; tirez-vous au plutôt de cet état d'incertitude et de langueur, de cette alternative d'abattement et de trouble où je vous vois flotter. Ne prenez que votre raison et votre vertu pour guides, et j'ose vous répondre que vous aurez bientôt brisé les entraves dont vous commencez à sentir les funestes effets.

Osez donc, je le répete, osez examiner par vous-même cette religion, qui bien loin de vous procurer le bien-être qu'elle vous promet, ne sera pour vous qu'une source intarissable d'inquiétudes et d'alarmes, et vous priveroit tôt ou tard de ces rares qualités qui vous rendent si chere à la société. Votre intérêt exige que vous rendiez la paix à votre ame; il vous fait un devoir de

conserver soigneusement cette douceur, cette indulgence, cet enjouement qui vous font adorer de tous ceux qui vous approchent. Vous vous devez le bonheur à vous-même ; vous le devez à ceux qui vous entourent. Ne vous abandonnez donc point à vos tristes rêveries ; recueillez toutes les forces de votre jugement pour combattre des chimeres que votre imagination se réalise ; elles disparoîtront aussi-tôt que vous les aurez considérées avec votre sagacité ordinaire.

Ne me dites point, Madame, que votre esprit est trop foible pour sonder les profondeurs de la théologie. Ne me dites point, d'après nos prêtres, que les vérités de la religion sont des mysteres qu'il faut adopter sans les comprendre, qu'il faut adorer en silence. En parlant sur ce ton, ne voyez-vous pas que l'on proscrit et condamne cette religion à laquelle on prétend vous soumettre ? Ce qui est surnaturel n'est point fait pour les hommes, ce qui est au-dessus de leur portée ne doit point les occuper. Adorer ce que l'on ne peut connoître, c'est ne rien adorer ; croire ce que l'on ne peut concevoir, c'est ne rien croire du tout ; admettre sans examen ce qu'on nous

dit d'admettre, c'est être lâchement crédule. Dire que la religion est au-dessus de la raison, c'est reconnoître qu'elle n'est point faite pour des êtres raisonnables : c'est avouer que ceux qui l'enseignent aux autres, ne sont pas plus à portée que nous d'en sonder les profondeurs ; c'est convenir que nos docteurs n'entendent rien aux merveilles dont ils nous entretiennent tous les jours.

Si les vérités de la religion étoient, comme on l'assure, nécessaires à tous les hommes, elles devroient être intelligibles et claires pour tous les hommes. Si les dogmes que cette religion enseigne étoient aussi importans qu'on nous le fait entendre, ils devroient non-seulement être à la portée des docteurs qui les prêchent, mais encore de tous ceux qui écoutent leurs leçons. N'est-il pas bien étrange que ceux dont la profession est de s'instruire eux-mêmes dans la religion pour l'enseigner aux autres, reconnoissent que ses dogmes sont au-dessus de leur propre entendement, et cependant s'obstinent à inculquer au peuple ce qu'ils avouent ne point comprendre eux-mêmes ! Aurions-nous bien de la confiance

dans un médecin qui, après être convenu qu'il n'entend rien à son art, nous vanteroit néanmoins l'excellence de ses remedes ? C'est pourtant ce que font tous les jours nos charlatans spirituels. Par une étrange fatalité les personnes les plus sensées consentent à être les dupes de ces empyriques qui sont perpétuellement forcés d'avouer leur profonde ignorance !

Mais, si les mysteres de la religion sont incompréhensibles pour ceux mêmes qui l'enseignent ; si parmi ceux qui la professent, il n'est personne qui sache précisément ni ce qu'il croit, ni qui se soit rendu compte des motifs de sa croyance et de sa conduite, il n'en est pas de même des difficultés que l'on peut opposer à cette religion. Celles-ci sont simples, à la portée de tout le monde, capables de convaincre tout homme qui, renonçant aux préjugés de l'enfance, daignera consulter le bon-sens que la nature a donné à tous les êtres de l'espece humaine.

Depuis un grand nombre de siecles des théologiens subtils ont été sans relâche occupés à repousser les traits des incrédules, ou à réparer les brêches faites à l'édifice

ruineux de la religion par des adversaires qui combattirent sous les drapeaux de la raison : il s'est de tout tems trouvé des gens qui ont senti la futilité des titres sur lesquels les prêtres se sont arrogé le droit d'asservir les esprits et de dépouiller les nations ; nonobstant tous les efforts des fourbes qui ont pris la défense de la religion, dont seuls ils retiroient du profit, ces grands hommes n'ont pu jusqu'ici parvenir à mettre leur système divin à couvert des attaques de l'incrédulité ; ils ont sans cesse répondu aux objections qu'on leur faisoit, jamais ils n'ont su ni les lever ni les anéantir. Aidés presque toujours de l'autorité publique, ce ne fut que par des injures, des déclamations, des supplices et des persécutions qu'ils répondirent aux plaintes de la raison. C'est ainsi qu'ils sont restés les maîtres du champ de bataille que leurs adversaires ne purent jamais leur disputer ouvertement. Malgré les désavantages d'un combat si inégal, quoique les défenseurs de la religion fussent armés de toutes pieces et pussent se montrer à découvert, tandis que leurs adversaires n'avoient pour armes que la raison, et ne pouvoient ni s'exposer ni se servir de toutes

leurs forces, ceux-ci n'ont pas laissé de faire des blessures profondes à la superstition. Cependant, si l'on en croit ses partisans, la bonté de leur cause met leur système à l'abri de tous les coups qu'on peut lui porter, et l'on a mille fois répondu d'une façon victorieuse aux objections que l'on ne cesse de renouveler contr'eux. Malgré cette grande sécurité, nous les voyons très-alarmés toutes les fois qu'un nouveau combattant se présente : celui-ci peut se servir avec succès des objections les plus communes et les plus rebattues, vu qu'il est évident que jusqu'ici l'on n'a pu ni les détruire ni leur opposer des réponses satisfaisantes. Pour vous convaincre, Madame, de ce que j'avance ici, vous n'avez qu'à comparer les difficultés les plus simples, les plus ordinaires que le bon-sens oppose à la religion, avec les prétendues solutions qu'on en donne, et vous reconnoîtrez que les difficultés, sensibles pour des enfans mêmes, n'ont jamais pu être levées par les docteurs les plus exercés; vous ne trouverez dans leurs réponses que des distinctions subtiles, des subterfuges métaphysiques, un verbiage inintelligible qui ne peut être le

langage de la vérité, et qui ne prouve que l'embarras, l'impuissance et la mauvaise foi de ceux qui sont intéressés par état à soutenir une cause désespérée. En un mot, les difficultés que l'on fait contre la religion, sont claires et à la portée de tout le monde, tandis que les réponses qu'on leur donne sont obscures, embrouillées, peu satisfaisantes pour les personnes les plus au fait de ce jargon, si tant est que ceux qui font ces réponses, entendent eux-mêmes ce qu'ils disent.

Si vous consultez nos docteurs, ils ne manqueront pas de faire valoir l'antiquité de leur doctrine, qui s'est toujours soutenue malgré les attaques continuelles des *hérétiques*, des *mécréans*, des *impies* et malgré les persécutions des *payens*; vous aurez, Madame, trop de lumieres pour ne point vous appercevoir que l'ancienneté d'une opinion ne prouve rien en sa faveur. Si l'antiquité étoit une preuve de la vérité, le christianisme seroit forcé de céder au judaïsme, et celui-ci par la même raison céderoit à la religion des Egyptiens ou des Caldéens, c'est-à-dire, à l'idolâtrie qui étoit fort antérieure à Moyse. L'on a cru

pendant des milliers d'années que le soleil tournoit autour de la terre qui demeuroit immobile, il n'en est pas moins vrai que le soleil est fixe et que la terre tourne autour de lui. D'ailleurs il est évident que le christianisme n'est point aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois ; les attaques continuelles que cette religion a essuyées de la part des *hérétiques*, prouvent que jamais il n'a pu y avoir d'harmonie entre les partisans d'un système divin qui pêchoit dans ses principes ; au moins quelques parties de ce système céleste ont déplu à ceux mêmes qui l'admettoient pour tout le reste. Si des *incrédules* ont souvent inutilement attaqué la religion, c'est que les meilleures raisons deviennent inutiles contre l'aveuglement de la superstition appuyée de l'autorité publique, ou contre le torrent de l'opinion et de l'habitude qui entraînent les hommes. A l'égard des persécutions que l'église a éprouvées de la part des *païens*, ce seroit bien peu connoître les effets du fanatisme et de l'entêtement religieux, que de ne pas sentir que la tyrannie n'est jamais propre qu'à l'exciter et à l'étendre de plus en plus.

Vous n'êtes pas non plus faite pour être

la dupe des noms et des autorités. On vous accablera par les témoignages multipliés de beaucoup de savans illustres, qui non-seulement ont admis la religion chrétienne, mais encore qui ont été ses défenseurs les plus zélés. On vous parlera de saints *docteurs*, de grands *philosophes*, de puissans *raisonneurs*, de *peres de l'église*, de savans *interpretes* qui ont successivement étayé le système religieux. Je ne leur contesterai point ici leurs lumieres, qui néanmoins se trouvent très-souvent en défaut, je me contenterai de vous répéter que souvent les plus grands génies sont aussi peu clairvoyans que le peuple lui-même en matiere de religion; qu'ils n'ont point examiné les opinions qu'ils enseignoient, soit parce qu'ils les ont regardées comme sacrées, soit parce qu'ils n'ont jamais remonté jusqu'aux principes, qu'ils auroient trouvés ruineux, s'ils les eussent considérés sans prévention; soit enfin parce qu'ils se sont vus intéressés à défendre une cause à laquelle leur propre sort étoit lié. Ainsi leur témoignage est récusable, et leur autorité ne peut être d'un grands poids.

A l'égard des *interpretes* et des *commen-*

tateurs, qui depuis tant de siecles ont travaillé si péniblement à éclaircir les loix divines, à expliquer les livres sacrés des chrétiens, à fixer les dogmes de la foi, leurs travaux mêmes doivent nous rendre suspecte la religion qui se fonde sur ces livres et qui prêche ces dogmes ; ils nous prouvent que des ouvrages émanés de l'Etre suprême sont obscurs, inintelligibles, et ont besoin de secours humains pour être entendus de ceux à qui la Divinité vouloit découvrir ses volontés. Les loix d'un Dieu sage doivent être simples et claires, il n'y a que des loix défectueuses qui aient besoin d'être interprêtées.

Ce n'est donc point, Madame, à ces interpretes que vous pouvez vous en rapporter ; c'est vous-même, c'est votre raison que vous devez consulter. Il s'agit de votre bonheur, il s'agit de votre repos ; ces objets sont trop sérieux pour laisser à d'autres qu'à vous le droit d'en décider. Si la religion est aussi importante qu'on l'assure, elle mérite, sans doute, la plus grande attention ; si cette religion doit influer sur le bonheur des hommes et dans ce monde et dans l'autre, il n'est aucune affaire qui nous intéresse

aussi vivement et qui demande par conséquent un examen plus mûr. Est-il donc rien de plus étrange que la conduite que tiennent la plupart des hommes ? Intimement convaincu de la nécessité de la religion et de son importance, jamais ils ne se donnent la peine de l'approfondir ; ils la suivent par routine et par habitude ; ils ne se rendent jamais raison de ses dogmes ; ils la révèrent, ils s'y soumettent, ils gémissent sous son poids sans se demander pourquoi ; enfin, ils s'en rapportent à d'autres pour l'examiner, et ceux, au jugement desquels ils se fient aveuglément, sont précisément les personnes dont le jugement devroit leur être le plus suspect : ce sont des prêtres qui sont en possession de juger exclusivement et sans appel d'un système évidemment inventé pour l'utilité des prêtres. Mais que nous disent ces prêtres ! Visiblement intéressés à maintenir les opinions reçues, ils nous les montrent comme *nécessaires* au bien public, comme *utiles* et *consolantes* pour chacun de nous, comme intimément *liées* à la morale, comme *indispensables* à la société, en un mot, comme de la *derniere importance*. Après nous avoir

ainsi prévenus, ils nous défendent aussi-tôt d'examiner ces choses si importantes à connoître. Que penser de cette conduite? C'est à vous de conclure que l'on veut vous tromper; que l'on ne craint l'examen que parce que la religion ne sauroit le soutenir, et que l'on redoute une raison qui pourroit dévoiler les plus funestes projets du sacerdoce contre le genre humain.

Ainsi, Madame, je ne puis trop le répéter, examinez par vous-même, faites usage de vos propres lumieres; cherchez la vérité dans la sincérité de votre cœur, faites taire le préjugé, roidissez-vous contre l'habitude, défiez-vous de l'imagination; alors, de bonne-foi avec vous-même, vous peserez d'une main sûre les opinions de la religion; de quelque source qu'il parte, vous n'acquiescerez qu'à ce qui sera convaincant pour votre esprit, satisfaisant pour votre cœur, conforme à la saine morale, approuvé par la vertu; vous rejeterez avec mépris ce qui choquera votre raison, vous repousserez avec horreur ces notions criminelles et nuisibles à la morale que la religion s'efforce de faire passer pour des vertus surnaturelles et divines.

Que dis-je ? aimable et sage Eugénie ? examinez avec rigueur les idées que par votre ordre je compte vous présenter ; que votre confiance en moi, que votre prévention pour mes foibles lumieres ne vous aveugle pas sur mes opinions ; je les soumets à votre jugement ; discutez, combattez, ne vous rendez jamais que quand vous croirez reconnoître la vérité. Mes sentimens ne sont ni des oracles divins, ni des opinions théologiques dont il n'est point permis d'appeler : si j'ai dit vrai, adoptez mes idées, si je me suis trompé, indiquez-moi mes erreurs, et je suis prêt à les reconnoître et à souscrire à ma propre condamnation. Il me sera bien doux d'apprendre de vous, Madame, des vérités que jusqu'ici j'ai cherchées vainement dans les écrits de nos docteurs. Si j'ai dans ce moment quelqu'avantage sur vous, il n'est dû qu'à la tranquillité dont je jouis et dont vous êtes malheureusement privée quant à présent. Les peines d'esprit, les inquiétudes, les accès de dévotion dont votre ame est troublée, vous empêchent pour le moment de voir les choses de sang-froid et de faire usage de vos propres lumieres ; mais je ne

doute

doute pas que bientôt votre ame raffermie par la raison contre de vaines chimeres, ne reprenne sa vigueur naturelle et la supériorité qui lui appartient. En attendant ce moment que je prévois et que je desire, je m'estimerai très-heureux, si mes réflexions contribuent à vous rendre cette tranquillité d'esprit si nécessaire pour juger sainement des choses, et sans laquelle il n'est point de bonheur.

Je m'apperçois bien tard de la longueur de ma lettre; j'espere, Madame, que vous me la pardonnerez ainsi que ma franchise; l'une et l'autre vous prouveront du moins l'intérêt vif que je prends à votre situation pénible, le desir sincere que j'ai de la faire cesser, la forte passion que j'ai de vous voir rendue à votre sérénité accoutumée. Il ne falloit pas moins que des motifs si pressans pour me déterminer à rompre le silence; il falloit vos ordres positifs pour me forcer à vous entretenir d'objets qui, une fois bien examinés, ne méritent guere d'occuper un bon esprit. Je m'étois fait une loi de ne jamais m'expliquer sur la religion; l'expérience m'a souvent appris que la plus inutile des entreprises est de vouloir détromper

des esprits prévenus ; j'étois bien éloigné de croire que jamais je dusse écrire sur ces matieres ; vous seule, Madame, étiez faite pour vaincre mon indolence et me forcer à changer de résolution. Eugénie affligée, tourmentée de scrupules, prête à se plonger dans une dévotion incommode pour les autres sans la rendre plus heureuse elle-même, m'honore de sa confiance, elle me demande des conseils, elle exige que je parle ; allons, me suis-je dit, écrivons pour Eugénie, tâchons de lui rendre le repos qu'elle a perdu ; travaillons avec ardeur pour celle au bonheur de laquelle celui de tant d'autres est lié.

Tels sont, Madame, les motifs qui vont me mettre pour quelque tems la plume à la main. En attendant que vous soyez détrompée, j'ose au moins me flatter que vous ne me regarderez point des mêmes yeux dont les prêtres et les dévots voudroient qu'on vît tous ceux qui ont la témérité de contredire leurs idées. A les en croire, tout homme qui se déclare contre la religion, est un mauvais citoyen ; c'est un frénétique armé pour justifier ses passions, un perturbateur du repos public, un ennemi

de ses concitoyens que l'on ne sauroit punir avec trop de rigueur. Ma conduite vous est connue ; la confiance dont vous m'honorez suffit à mon apologie ; c'est pour vous seule que j'écris ; c'est pour dissiper les nuages qui troublent votre ame que je vous communique des réflexions que, sans des raisons si pressantes, j'aurois pour toujours renfermées en moi-même. Si le hasard les faisoit tomber entre les mains d'autres que vous à qui elles fussent de quelque utilité, je m'applaudirois d'avoir contribué à faire des heureux en ramenant des esprits égarés à la raison, en faisant connoître la vérité, en démasquant des impostures qui font tant d'infortunés sur la terre.

En un mot, je soumets mes raisons à vos lumieres, je me confie pleinement à votre discrétion, et j'ose présumer que mes idées, après vous avoir rassurée contre les vaines terreurs auxquelles je vous vois actuellement livrée, vous convaincront pleinement que cette religion que l'on montre aux hommes comme la chose la plus importante, la plus vraie, la plus intéressante, la plus utile, n'est qu'un tissu d'absurdités, n'est propre qu'à confondre les idées et à troubler

les esprits, et ne peut être avantageuse qu'à ceux qui s'en servent pour dominer le genre humain. En un mot, j'aurai tort si je ne vous prouve de la façon la plus claire que la religion est fausse, inutile, dangereuse, et que la morale est seule digne d'occuper leurs esprits et d'échauffer leurs ames.

J'entrerai en matiere dans ma premiere lettre ; je remonterai aux principes, et je me flatte de vous prouver dans le cours de cette correspondance que ces objets, que la théologie s'efforce d'embrouiller et d'entourer de nuages pour les rendre plus respectables et plus sacrés, sont non-seulement susceptibles d'être entendus par vous, mais même peuvent être mis à la portée de quiconque jouira du bon-sens le plus ordinaire. Si ma franchise vous paroît trop brusque, prenez-vous-en à vous-même, Madame ; il a fallu vous parler clairement ; j'ai cru devoir opposer un remede violent et prompt à la maladie dont je vous voyois attaquée. Au reste, j'ose espérer qu'avant peu vous me saurez quelque gré de vous avoir montré la vérité dans tout son jour ; vous me pardonnerez d'avoir dissipé les phantômes incommodes qui infestoient votre esprit ; mes

efforts pour vous rendre le calme vous prouveront du moins l'intérêt que je prends à votre bonheur, mon zele pour vous servir, et le respect avec lequel je suis, &c.

LETTRE II.

Des idées que la religion nous donne de la Divinité.

TOUTE religion est un système d'opinions et de conduite fondé sur les notions vraies ou fausses que nous prenons de la Divinité. Pour juger de la vérité de tout système, il faut examiner ses principes, voir s'ils sont d'accord les uns avec les autres, s'assurer si toutes ses parties se prêtent des secours mutuels. Une religion, pour être *vraie*, doit nous donner des idées *vraies* de Dieu; c'est par notre raison seule qu'il nous est possible de juger si celles que la théologie nous donne de cet être et de ses attributs sont véritables; la vérité n'est pour les hommes que la conformité avec la raison; ainsi c'est cette même raison que l'on voudroit proscrire, qui peut seule en dernier ressort nous faire juger des vérités que la religion nous

propose. Le vrai Dieu ne peut être que le Dieu le plus conforme à notre raison : le vrai culte ne peut être que celui que la raison approuve.

La religion n'est importante que par les avantages qu'elle procure aux hommes ; la meilleure des religions seroit celle qui feroit jouir ceux qui la professent des biens les plus réels, les plus étendus et les plus durables ; une religion fausse ne peut faire éprouver à ceux qui la pratiquent que des biens faux, chimériques et passagers ; c'est à la raison à juger si les avantages qu'elle procure sont réels ou imaginaires ; ainsi c'est à la raison qu'il appartient de décider si une religion, un culte, un système de conduite sont avantageux ou nuisibles au genre humain.

C'est d'après ces principes incontestables que je vais examiner la religion des chrétiens. Je commencerai par analyser les idées qu'elle nous donne de la Divinité, qu'elle se vante de nous faire connoître d'une façon plus parfaite que toutes les autres religions du monde ; j'examinerai si ces idées s'accordent les unes avec les autres ; si les dogmes que cette religion enseigne

sont vraiment conformes à ces idées fondamentales et peuvent se concilier avec elles; si la conduite qu'elle prescrit répond aux notions qu'elle nous donne de la Divinité. Enfin, je terminerai cet examen par celui des avantages que la religion chrétienne procure au genre humain; avantages qui, selon ses partisans, surpassent infiniment tous ceux qui résultent de toutes les autres religions de la terre.

La religion chrétienne admet, pour base de sa croyance, un Dieu unique; elle nous le définit un pur esprit, une Intelligence éternelle, indépendante, immuable, qui peut tout, qui sait tout, qui prévoit tout, qui remplit tout de son immensité, qui a créé de rien le monde ainsi que tout ce qu'il renferme, qui le conserve et le gouverne d'après les loix de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, de ses perfections infinies que l'on voit éclater dans toutes ses œuvres.

Telles sont les idées que le christianisme nous donne de la Divinité. Voyons maintenant si elles s'accorderont avec les autres notions que nous présente ce système religieux qui prétend avoir été révélé par

Dieu lui-même, c'est-à-dire, tenir de lui seul des vérités qu'il a cachées au reste du genre humain, pour qui son essence est demeurée voilée. Ainsi la religion chrétienne est fondée sur une révélation particuliere. A qui cette révélation a-t-elle été faite? C'est d'abord à Abraham, et ensuite à sa postérité. Le Dieu de l'univers, le pere de tous les hommes, n'a voulu se faire connoître qu'aux descendans d'un Caldéen, qui pendant des milliers d'années ont été les possesseurs exclusifs de la connoissance du vrai Dieu. Par un effet de sa bonté spéciale, le peuple Juif a été long-tems le seul qui ait joui d'une connoissance également nécessaire à tous les hommes. Il n'y eut que ce peuple qui sut à quoi s'en tenir sur l'Être suprême; toutes les autres nations erroient dans les ténebres ou n'avoient que des idées informes, ridicules, criminelles, du Souverain de la nature.

Ainsi, dès le premier pas, nous voyons que le christianisme anéantit la bonté et la justice de son Dieu. Une révélation particuliere annonce un Dieu partial, qui favorise quelques-uns de ses enfans au préjudice de tous les autres, qui ne consulte que

son caprice et non le mérite réel, qui, incapable de faire le bonheur de tous les hommes, ne montre sa tendresse qu'à quelques individus qui n'ont pas plus que d'autres des titres pour lui plaire. Que diriez-vous d'un pere qui, placé à la tête d'une famille nombreuse, n'auroit des yeux que pour un seul de ses enfans, ne se montreroit jamais qu'à lui, et qui sauroit mauvais gré aux autres de n'avoir point connu ses traits, tandis qu'il n'auroit jamais consenti à les laisser approcher de sa personne ? N'accuseriez-vous pas un tel pere de caprice, de cruauté, de déraison et de folie, s'il faisoit éprouver sa colere à ceux de ses enfans qu'il auroit lui-même exclus de sa présence ? Ne le taxeriez-vous pas d'une injustice dont il n'y a que les êtres les plus insensés de notre espece qui puissent se rendre capables, s'il les punissoit pour n'avoir point exécuté des ordres qu'il n'auroit point voulu leur donner ?

Concluez donc avec moi, Madame, que toute révélation particuliere suppose non un Dieu bon, impartial, équitable, mais un tyran injuste et bizarre qui, s'il montre de la bonté et des préférences à quelques-

unes de ses créatures, est au moins très-cruel pour toutes les autres. Cela posé, la révélation ne prouve point la bonté, mais le caprice et la partialité du Dieu que la religion nous a dit être rempli de sagesse, de bienveillance et d'équité, et qu'elle nous représente comme le pere commun de tous les habitans de la terre. Si l'intérêt et l'amour-propre de ceux qu'il favorise leur fait admirer les vues profondes d'un Dieu, parce qu'il les comble de bienfaits au préjudice de leurs semblables, il doit paroître bien injuste à tous ceux qui sont les victimes de sa partialité. Il n'y a que l'orgueil qui ait pu faire croire à quelques hommes qu'ils étoient, à l'exclusion de tous les autres, les enfans chéris de la Providence : aveuglés par leur vanité, ils n'ont point senti que c'étoit démentir sa bonté universelle et infinie que de supposer qu'elle pouvoit aimer de préférence quelques hommes ou quelques nations ; ils doivent être égaux à ses yeux, s'il est vrai qu'ils soient également les ouvrages de ses mains.

C'est néanmoins sur des révélations particulieres que se fondent toutes les religions du monde. De même que chaque homme

a la vanité de se croire l'être le plus important de l'univers, chaque nation s'est persuadée qu'à l'exclusion de toutes les autres, elle devoit jouir de la tendresse du Souverain de la nature. Si les Indiens s'imaginent que c'est pour eux seuls que Brama a parlé, les Juifs et les Chrétiens se persuadent que ce n'est que pour eux que le monde fut créé, et que c'est à eux seuls que Dieu s'est révélé.

Mais supposons pour un instant que ce Dieu se soit réellement manifesté. Comment un pur Esprit a-t-il pu se rendre sensible? Quelle forme a-t-il pu prendre? De quels organes matériels a-t-il pu se servir pour parler? Comment l'Être infini a-t-il pu se communiquer à des êtres finis? On me répondra que, pour s'accommoder à la foiblesse de ses créatures, il s'est servi du ministere de quelques hommes choisis pour annoncer ses volontés à tous les autres; qu'il les a remplis de son esprit, qu'il a parlé par leur bouche. Mais comment concevoir qu'un Être infini puisse s'unir avec la nature finie de l'homme? Comment m'assurer si celui qui se dit inspiré par la Divinité ne débite pas ses propres rêveries ou

ses impostures pour des oracles du ciel ? Quels moyens de reconnoître s'il est bien vrai que ce soit Dieu qui parle par sa voix? On me réplique sur-le-champ que Dieu, pour donner du poids aux paroles de ceux qu'il a choisis pour être ses interpretes, leur a communiqué une portion de sa toute-puissance, et qu'ils ont opéré des miracles qui prouvent leur mission divine.

Sur quoi je demande ce que c'est qu'un miracle? On m'apprend que c'est une opération contraire aux loix de la nature fixées par Dieu lui-même ; à cela je réponds que, d'après les idées que j'ai de la sagesse Divine, il me paroît impossible que Dieu qui est immuable puisse jamais rien changer aux loix sages qu'il a lui-même établies : d'où je conclus que les miracles sont impossibles, vu qu'ils sont incompatibles avec les idées que j'ai de la sagesse et de l'immutabilité du Dieu de l'univers. D'ailleurs ces miracles seroient inutiles à ce Dieu ; s'il est tout-puissant, ne peut-il pas modifier à son gré les esprits de ses créatures? Pour les convaincre et les persuader, il n'a qu'à vouloir qu'elles soient convaincues et persuadées : il n'a qu'à leur dire des choses

claires, sensibles, démontrées, et elles se rendront à l'évidence ; il n'aura besoin pour cela ni de miracles, ni d'interpretes : la vérité suffit seule pour entraîner les hommes.

En supposant néanmoins l'utilité et la possibilité de ces miracles, comment puis-je m'assurer si l'opération merveilleuse que je vois faire à l'interprete de la Divinité est conforme ou contraire aux loix de la nature? Suis-je donc au fait de toutes ces loix? Celui qui me parle au nom de Dieu ne pourroit-il pas exécuter par des voies très-naturelles, mais qui me sont inconnues, des œuvres qui me paroissent tout-à-fait extraordinaires? Comment m'assurer s'il ne me trompe pas? L'ignorance où je suis de ses secrets et des ressources de son art ne m'expose-t-elle pas à être la dupe d'un imposteur habile, qui aura pu se servir du nom de Dieu pour m'inspirer du respect et me faire illusion? Ainsi ses prétendus miracles doivent m'être suspects, quand même j'en serois le témoin. Que sera-ce si ces miracles se sont opérés des milliers d'années avant moi! On me dira qu'ils sont attestés par une multitude de témoins ; mais si je ne puis m'en rapporter à

moi-même, quand il s'agit d'un miracle, comment pourrai-je m'en rapporter à d'autres qui pouvoient être ou plus ignorans ou plus stupides que moi, ou qui peut-être se trouvoient intéressés à confirmer par leurs témoignages des faits destitués de réalité?

D'un autre côté, si j'admets ces miracles, que peuvent-ils me prouver? Me feront-ils croire que Dieu s'est servi de sa toute-puissance pour me convaincre de choses qui sont directement contraires aux idées que je dois me former de son essence, de sa nature, de ses qualités divines? Si je suis persuadé que Dieu est immuable, un miracle ne me fera pas croire qu'il soit sujet à changer. Si je suis convaincu que ce Dieu est juste et bon, un miracle ne me fera jamais penser qu'il puisse être injuste et méchant. Si je suis pénétré de l'idée de sa sagesse, tous les miracles du monde ne me persuaderont point que ce Dieu puisse parler ou agir en insensé. Dira-t-on que la Divinité consente à faire des miracles qui la détruisent elle-même, ou qui sont propres à anéantir dans l'esprit des hommes les idées qu'ils doivent avoir de ses perfections infinies?

C'est pourtant ce qui arriveroit si Dieu

faisoit ou donnoit le pouvoir de faire des miracles en faveur d'une révélation particuliere ; il dérangeroit alors le cours de la nature pour apprendre à l'univers qu'il est capricieux, partial, injuste et cruel ; il useroit de sa toute-puissance à dessein de faire voir qu'il manque de bonté pour le plus grand nombre de ses créatures ; il feroit une vaine parade de son pouvoir pour masquer l'impuissance où il est de convaincre les hommes par un seul acte de sa volonté ; enfin il troubleroit les loix éternelles et immuables de la nature pour montrer qu'il peut changer lui-même, et pour annoncer au genre humain des nouveautés importantes dont, malgré sa bonté, il l'avoit longtems privé.

Ainsi, sous quelque point de vue que l'on envisage la révélation, de quelques miracles qu'on la suppose appuyée, elle sera toujours contraire aux idées que l'on nous donne de la Divinité ; elle nous fera voir qu'elle est injuste, qu'elle agit d'une façon arbitraire, qu'elle ne consulte que son caprice dans ses faveurs, qu'elle peut changer de conduite, qu'elle n'a pu tout d'un coup infuser à tous les hommes les connoissances qui leur étoient

nécessaires, ni les porter à la perfection dont ils étoient susceptibles. D'où vous voyez, Madame, que la supposition d'une révélation ne pourra jamais s'accorder ni avec la bonté infinie, ni avec la justice infinie, ni avec la toute-puissance infinie, ni avec l'immutabilité du Souverain de l'univers.

L'on ne manquera pas de vous dire que le Créateur de toutes choses, que le Monarque indépendant de la nature est le maître de ses graces ; qu'il ne doit rien à ses créatures ; qu'il peut en disposer comme bon lui semble sans injustice et sans qu'elles soient en droit de s'en plaindre ; que l'homme est incapable de sonder les profondeurs de ses décrets ; que sa justice n'est point la justice des hommes. Mais toutes ces réponses que nos théologiens ont sans cesse à la bouche, ne servent qu'à détruire de plus en plus les idées avantageuses qu'ils nous donnent de la Divinité. Et effet, il en résulte que Dieu se conduiroit d'après les maximes d'un souverain fantasque, qui, content de faire du bien à quelques favoris, se croiroit en droit de négliger le reste de ses sujets, et de les laisser gémir dans la plus affreuse misere. Vous conviendrez, Madame, que ce n'est

point

point sur un tel modele que l'on peut former un Dieu puissant, équitable, bienfaisant, que sa toute-puissance doit mettre en état de procurer le bonheur à tous ses sujets, sans jamais craindre d'épuiser les trésors de sa bonté.

Si l'on nous dit que la justice divine ne ressemble point à la justice des hommes, je répondrai qu'en ce cas nous ne sommes point autorisés à qualifier Dieu de *juste*, vu que par la justice il nous est impossible de concevoir autre chose qu'une qualité semblable à celle que nous nommons *justice* dans les êtres de notre espece. Si la justice divine n'a nulle ressemblance avec la justice humaine, si cette justice au contraire ressemble à ce que nous appellons *injustice*, alors toutes nos idées se confondent et nous ne savons plus ni ce que nous entendons ni ce que nous disons quand nous assurons que Dieu est *juste*. Selon nos idées humaines (qui sont pourtant les seules que les hommes puissent avoir), la justice exclura toujours le caprice et la partialité, et jamais nous ne pourrons nous empêcher de regarder comme inique et vicieux un souverain qui, voulant et pouvant s'occuper du bonheur de tous ses

sujets, laisseroit le plus grand nombre d'entr'eux dans le malheur et réserveroit ses bienfaits pour ceux que sa fantaisie préfere à tous les autres.

A l'égard de ce qu'on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures, ce principe atroce est destructeur de toute idée de justice et de bonté, et tend visiblement à sapper les fondemens de toute religion. Un Dieu bon et juste doit le bonheur à tous les êtres à qui il donne l'existence ; il cesseroit d'être bon et juste s'il ne les produisoit que pour les rendre malheureux ; il seroit dépourvu de sagesse et de raison s'il ne leur donnoit le jour que pour être les victimes de ses caprices. Que penseroit-on d'un homme qui ne feroit des enfans que pour avoir le plaisir de leur crever les yeux et de les tourmenter à son aise ?

D'un autre côté toute religion n'est fondée que sur les engagemens réciproques que l'on suppose entre Dieu et ses créatures. Si Dieu ne doit rien à celles ci, s'il n'est point tenu de remplir ses engagemens avec elles lorsqu'elles remplissent les leurs, à quoi sert la religion ? Quels motifs les hommes auront-ils pour rendre à la Divinité leurs

hommages et leur culte ? Auroit-on beaucoup d'empressement à aimer ou servir un maître qui se croiroit dispensé de tout devoir envers ceux qui s'engagent à son service en vue du salaire qu'il leur auroit promis ?

Il est aisé de voir que les idées destructives de la justice divine que l'on nous donne, ne sont fondées que sur un préjugé fatal qui persuade au commun des hommes qu'un grand pouvoir doit nécessairement dispenser celui qui le possede des loix de l'équité ; que la force peut donner le droit de mal faire, et que personne ne peut demander compte de ses actions à un homme assez puissant pour suivre tous ses caprices. Ces notions sont visiblement empruntées de la conduite des tyrans qui ; dès qu'ils ont un pouvoir illimité, ne connoissent plus d'autres regles que leurs propres fantaisies, et s'imaginent que la justice n'est point faite pour eux.

C'est sur cet affreux modèle que nos théologiens ont formé le Dieu qu'ils assurent pourtant être juste ; tandis que si la conduite qu'on lui attribue étoit vraie, nous serions forcés de le regarder comme le plus injuste

des tyrans, comme le plus partial des peres; comme le prince le plus fantasque, en un mot, comme l'être le plus à craindre et le moins digne d'amour que notre esprit puisse se former. On nous dit que le Dieu qui a créé tous les hommes n'a voulu se faire connoître qu'à un très-petit nombre d'entr'eux; que tandis que ce petit nombre jouit exclusivement de ses bontés, tous les autres sont les objets de sa colere, et qu'il ne les a créés que pour les laisser dans l'aveuglement, afin de les en punir de la façon la plus cruelle. Nous voyons ces traits funestes de la Divinité percer dans toute l'économie de la religion chrétienne; nous la trouvons dans les livres que l'on prétend inspirés; nous la trouvons dans les dogmes de la prédestination et de la grace. En un mot, tout, dans la religion, nous annonce un Dieu despotique, que l'on s'efforce vainement de nous représenter comme juste, tandis que tout ce qu'on nous dit de lui ne prouve que ses injustices, ses caprices tyranniques, ses bizarreries souvent cruelles, sa partialité funeste au plus grand nombre des humains. Lorsque nous nous récrions sur sa conduite désordonnée aux yeux de tout homme rai-

sonnable, on croit nous fermer la bouche en disant que ce Dieu est tout-puissant, qu'il est le maître de ses graces, qu'il ne doit rien à personne ; que nous sommes des vers de terre qui n'avons point le droit de critiquer ses actions : on finit par nous intimider par la pénitence des châtimens affreux et iniques qu'il réserve pour ceux qui oseront murmurer.

Il est facile de sentir la foiblesse de ces raisons. La puissance, je le repete, ne peut jamais conférer le droit de violer l'équité ; un souverain, quelque puissant qu'il soit, n'en est pas moins blâmable quand il ne suit que son caprice pour récompenser ou punir ; on pourra bien le craindre, le flatter, lui rendre des hommages serviles, mais jamais on ne pourra l'aimer sincérement, le servir avec tendresse, le regarder comme un modele de justice et de bonté ; ceux qui ressentent ses bienfaits le trouvent équitable et bon ; ceux qui éprouvent ses caprices et ses duretés ne pourront s'empêcher de détester au fond du cœur ses affreuses iniquités. Si l'on nous dit que nous sommes des vers de terre relativement à Dieu, ou que nous sommes dans ses mains comme un vase entre

celles d'un potier, je dirai que dans ce cas il ne peut y avoir ni rapports ni devoirs moraux entre la créature et son créateur; j'en conclurai que la religion est inutile, vu que le ver de terre ne doit rien à l'homme qui l'écrase, et que le vase ne peut rien devoir au potier qui l'a formé; et qu'en supposant que l'homme n'est qu'un ver ou un vase d'argille aux yeux de la Divinité, il ne seroit point capable ni de la servir, ni de la glorifier, ni de l'honorer, ni de l'offenser. Cependant on nous répete sans cesse que l'homme peut mériter ou démériter de son Dieu, qu'il doit l'aimer, le servir, lui rendre un culte et des hommages. L'on nous assure encore que c'est l'homme seul que la Divinité eut toujours en vue dans ses travaux; que c'est pour lui qu'il a créé l'univers, que c'est en sa faveur qu'il a souvent dérangé l'ordre de la nature; que c'est afin d'être honoré, chéri, glorifié par l'homme, que ce Dieu s'est révélé. Enfin, suivant les principes de la religion des chrétiens, Dieu ne cesse pas un instant de s'occuper de l'homme, de ce ver de terre, de ce vase d'argille qu'il a formé; bien plus, cet homme est assez puissant pour

influer sur l'honneur, sur la félicité, sur la gloire de son Dieu ; il dépend de lui de le contenter ou de l'irriter, de mériter sa faveur ou sa haine, de lui donner du plaisir ou de l'offenser, de l'appaiser ou de l'irriter.

Sentez-vous bien, Madame, les contradictions frappantes de tous ces principes qui servent néanmoins de fondement à toute religion ? En effet, il n'en est point qui ne soit établie sur l'influence réciproque de Dieu sur l'homme, et de l'homme sur son Dieu ; notre espece que l'on déprime tant, et que l'on anéantit, pour ainsi dire, toutes les fois qu'il s'agit de laver la Divinité du reproche d'être injuste ou partiale ; ces créatures chétives à qui l'on prétend que Dieu ne doit rien, dont on assure que Dieu n'a nul besoin pour sa félicité : la race humaine qui n'est rien à ses yeux se trouve tout d'un coup jouer le plus grand rôle dans la nature ; elle devient nécessaire à la gloire de son Créateur, elle est l'objet unique de tous ses soins, elle a le pouvoir de le réjouir ou de l'affliger, elle peut mériter sa faveur ou provoquer sa colere. D'après ces notions contradictoires, le Dieu de l'univers, la source de toute félicité,

n'est-il pas réellement le plus malheureux des êtres ? Nous le voyons perpétuellement exposé aux insultes des hommes qui l'offensent par leurs pensées, par leurs paroles, par leurs actions, par leurs omissions ; qui le troublent et l'irritent par les caprices de leurs volontés, par leurs passions, par leurs desirs, par leur ignorance même. Si nous admettons les principes du christianisme, qui supposent que la plus grande portion du genre humain excite la fureur de l'Éternel, et que très-peu d'hommes vivent d'une façon conforme à ses vues, n'en résultera t-il pas nécessairement que dans la foule immense des êtres que Dieu a créés pour sa gloire, il n'y en a que très-peu qui le glorifient et qui lui plaisent, tandis que tout le reste n'est occupé qu'à le chagriner, qu'à exciter son courroux, qu'à troubler sa félicité, qu'à déranger l'ordre qu'il aime, qu'à frustrer ses desseins, qu'à le forcer de changer ses dispositions immuables ?

Vous êtes, sans doute, surprise de ces contradictions que l'on rencontre dès le premier pas de l'examen de la religion ; j'ose vous prédire que votre embarras ne fera

qu'augmenter à mesure que vous irez en avant. Si vous examinez de sang-froid les idées que nous présente la révélation commune aux Juifs et aux Chrétiens, et contenue dans les livres que l'on nomme *sacrés*, vous trouverez que la Divinité qui parle est toujours en contradiction avec elle-même ; qu'elle se détruit de ses propres mains, qu'elle est perpétuellement occupée à défaire ce qu'elle a fait, à réparer son propre ouvrage auquel elle ne peut d'abord donner le degré de perfection qu'elle voudroit y trouver. Dieu n'est jamais content de ses œuvres et ne peut, malgré sa toute-puissance, amener le genre humain au point qu'il desire. Les livres qui contiennent la révélation sur laquelle le christianisme se fonde, vous montreront par-tout un Dieu bon qui commet des méchancetés, un Dieu tout-puissant dont les projets échouent sans cesse ; un Dieu immuable qui change perpétuellement de conduite et de maximes ; un Dieu prévoyant qui se trouve à chaque instant pris au dépourvu ; un Dieu sage dont les mesures ne réussissent jamais ; un Dieu grand qui ne s'occupe que de minuties puériles ; un Dieu qui se suffit à lui-même

et qui pourtant est jaloux ; un Dieu fort qui est soupçonneux, vindicatif et cruel ; un Dieu juste qui commet ou prescrit les iniquités les plus atroces ; en un mot, un Dieu parfait qui nous montre des imperfections et des vices propres à faire rougir les plus méchans des hommes.

Voilà, Madame, le Dieu que la religion vous ordonne d'adorer *en esprit et en vérité*. Je réserve pour une autre lettre l'analyse des livres saints que l'on vous fait regarder comme des oracles du ciel ; je m'apperçois que pour une premiere fois j'ai peut-être trop long-tems disserté, et je ne doute pas que dès à présent vous n'ayez déjà senti qu'un systême fondé sur une base aussi peu solide que l'est celle d'un Dieu que l'on éleve d'une main pour le ruiner de l'autre, ne peut avoir rien de certain et ne peut être regardé que comme un long tissu d'erreurs et de contradictions.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Examen des Écritures saintes, de l'économie de la religion chrétienne, et des preuves sur lesquelles le christianisme se fonde.

VOUS avez vu, Madame, dans ma lettre précédente les idées incompatibles et contradictoires que la religion nous donne de la Divinité. Vous avez dû vous appercevoir que la révélation qu'on nous montre comme un effet de sa bonté et de sa tendresse pour le genre humain, n'est réellement qu'une preuve d'injustice et de partialité, dont un Dieu infiniment juste et bon devroit être incapable ; examinons maintenant si les idées que nous offrent les livres où sont renfermés ses oracles divins, seront plus raisonnables, plus conséquentes, plus conformes aux perfections divines ; voyons si les faits que la Bible nous rapporte, si les regles qu'elle nous prescrit au nom de Dieu lui-même, sont vraiment dignes de ce Dieu, et portent les caracteres d'une sagesse, d'une bonté, d'une puissance et d'une justice infinies.

Ces livres inspirés remontent à l'origine du monde. Moyse, le confident, l'interprete, l'historien de la Divinité, nous rend, pour ainsi dire, les témoins de la formation de l'univers ; il nous apprend que l'Éternel, ennuyé de son inaction, en sortit un beau jour pour créer le monde qui manquoit à sa gloire ; pour cet effet il tire la matiere du néant ; un pur esprit produit une substance qui n'a nul rapport avec lui ; quoique ce Dieu remplisse tout de son immensité, il trouve encore le moyen d'y placer l'univers et tous les corps matériels qu'il renferme. Ce sont du moins les idées que nos théologiens veulent qu'on se forme de la création, si tant est qu'il soit possible de s'en faire des idées nettes, et de concevoir comment un pur esprit peut produire de la matiere. Mais cette discussion nous jetteroit dans des recherches métaphysiques que je dois vous épargner. Il suffira de vous dire que vous pouvez vous consoler de n'y rien comprendre, vu que les penseurs les plus profonds qui vous parleront de la création ou de l'éduction du monde du sein du néant, n'en ont point des idées plus précises que celles que vous pouvez vous en former vous-même ;

pour peu, Madame, que vous vous donniez la peine de méditer, vous trouverez presque toujours que nos théologiens, au lieu d'expliquer les choses, n'ont fait qu'inventer des mots propres à les rendre moins claires et à confondre toutes les idées naturelles.

Je ne vous ennuyerai pas non plus par le détail fastidieux des bévues dont est remplie la narration de Moyse que l'on veut nous annoncer comme dictée par la Divinité ; si on la lit avec un peu d'attention, l'on y trouve à chaque pas des erreurs de physique et d'astronomie impardonnables dans un auteur inspiré, et que l'on trouveroit ridicules dans un homme qui auroit le plus légérement étudié ou contemplé la nature. Vous y trouvez, par exemple, la lumiere créée avant le soleil, tandis que cet astre est visiblement la source de la lumiere pour notre globe. Vous y trouvez le soir et le matin établis avant la formation de ce même soleil dont la présence seule produit le jour, dont l'absence fait la nuit, et qui par ses différens aspects constituent le soir et le matin. Vous y trouvez que la lune est prise pour un corps lumineux par lui-même et semblable au soleil, tandis que cette pla-

nete est un corps opaque qni emprunte sa lumiere du soleil. Ces fautes si grossieres suffisent pour vous faire voir que la Divinité qui s'est révélée à Moyse, ne savoit pas à quoi s'en tenir sur la nature qu'elle avoit tirée du néant, et que vous êtes plus instruite là-dessus que ne l'étoit autrefois le Créateur du monde lui-même.

Je n'ignore pas que nos théologiens ont une réponse toute prête à ces difficultés qui semblent attaquer la science divine, et mettre ses connoissances fort au-dessous de celles des Galilée, des Descartes, des Newton et même des jeunes gens qui ont à peine étudié les premiers élémens de la physique : ils nous diront que Dieu pour se rendre intelligible aux Juifs sauvages et grossiers, s'est conformé à leurs idées informes, et au langage faux et peu correct du vulgaire. Cette solution, qui paroît triomphante à nos docteurs, et qu'ils emploient si souvent, quand il s'agit de justifier la Bible d'ignorance et des expressions vulgaires dont elle se sert, ne peut point nous en imposer. Nous leur répliquerons qu'un Dieu qui sait tout, et qui peut tout, auroit pu rectifier d'un seul mot les idées fausses du

peuple qu'il vouloit éclairer, et le mettre à portée de connoître la nature des choses plus parfaitement que n'ont fait les hommes les plus habiles qui sont venus depuis. Si l'on prétend que la révélation n'est point faite pour rendre les hommes savans, mais pour les rendre pieux, je dirai que la révélation n'est point faite pour établir des idées fausses ; qu'il seroit indigne de Dieu d'emprunter le langage du mensonge ou de l'ignorance ; que la science de la nature, loin de nuire à la piété, n'est, de l'aveu du théologien, que plus propre à montrer la grandeur de Dieu ; que la religion seroit inébranlable si elle étoit conforme à la vraie science ; que l'on n'auroit point d'objections à faire contre le récit de Moyse et contre la physique de l'écriture sainte, si l'on n'y trouvoit rien qui ne fût continuellement confirmé par l'expérience, l'astronomie et les démonstrations de la géométrie. Soutenir le contraire, et dire que Dieu se plaît à confondre la science des hommes et à la rendre inutile, c'est prétendre qu'il se plaît à nous rendre ignorans, à nous donner le change, et qu'il condamne les progrès de l'esprit humain dont nous devons pourtant

le supposer l'auteur. Prétendre que Dieu a été obligé de se conformer dans l'écriture au langage des hommes, c'est prétendre qu'il n'a pas voulu communiquer plus de lumieres à ceux qu'il vouloit éclairer, ou qu'il n'a pas pu les rendre susceptibles de comprendre le langage de la vérité. C'est une observation qu'il ne faut point perdre de vue dans l'examen des livres révélés, dans lesquels nous trouverons à chaque page que Dieu s'exprime d'une façon indigne de lui. Un Dieu tout-puissant, au lieu de se dégrader, au lieu de s'abaisser à parler le langage des ignorans, ne pouvoit-il pas les illuminer au point d'entendre un langage plus vrai, plus noble, plus conforme aux idées que l'on nous donne de la Divinité? Un maître habile met peu à peu ses disciples à portée d'entendre ce qu'il veut leur enseigner; un Dieu doit être en état de leur infuser sur-le-champ toute la science qu'il a résolu de leur donner.

Quoi qu'il en soit, suivant la Génese, Dieu après avoir créé le monde produit l'homme du limon de la terre; cependant on nous assure qu'il l'a fait *à son image*. Mais quelle est l'image de Dieu? Comment l'homme

l'homme qui est matériel, au moins en partie, peut-il représenter un pur esprit qui exclut toute matiere ? Comment son ame si imparfaite peut-elle avoir été formée sur le modele d'une ame parfaite telle que nous devons supposer celle du Créateur de l'univers ? Quelle ressemblance, quelles proportions, quels rapports peut-il y avoir entre une ame finie et revêtue d'un corps, et le Créateur qui est un esprit infini ? Voilà, sans doute, de grandes difficultés qui jusqu'ici ont paru impossibles à résoudre et qui vraisemblablement exerceront long-tems tous ceux qui s'efforceront d'entendre le sens incompréhensible du livre par lequel Dieu voulut nous instruire.

Mais pourquoi Dieu fît-il l'homme ? c'est qu'il voulut peupler l'univers d'êtres intelligens qui lui rendissent des hommages, qui fussent les témoins de ses merveilles, qui le glorifiassent, qui pussent méditer et contempler ses œuvres, et mériter ses faveurs par leur soumission à ses loix. Voilà donc l'homme devenu nécessaire à la grandeur de son Dieu, qui, sans cela, vivroit sans gloire, qui ne recevroit point d'hommage, qui seroit le triste souverain d'un empire sans

sujets, condition dont sa vanité ne pourroit point s'accommoder. Il est, je pense, inutile de vous faire remarquer combien ces idées sont peu conformes à celles que l'on nous donne d'un être qui se suffit à lui-même, et qui, sans le secours de personne, est souverainement heureux. Tous les traits sous lesquels la Bible nous présente la Divinité, sont toujours empruntés de l'homme ou d'un monarque orgueilleux, et nous trouverons par-tout qu'au lieu d'avoir fait l'homme à son image, c'est toujours l'homme qui a fait son Dieu à la sienne, qui lui a donné sa façon de penser, ses propres vertus, et encore plus, ses propres vices.

Mais enfin, cet homme que la Divinité vient de créer pour sa gloire, remplira-t-il fidélement les vues de son auteur? Ce sujet qu'il vient d'acquérir lui sera-t-il obéissant, rendra-t-il hommage à sa puissance, exécutera-t-il ses volontés? Il ne fait rien de tout cela; à peine est-il créé que, rebelle aux ordres de son souverain, il mange d'un fruit défendu que Dieu avoit placé sur son chemin pour qu'il en fût tenté; par-là il attire la colere divine sur lui-même et sur toute sa postérité; il anéantit ainsi tout d'un coup

les grands projets du Tout-Puissant, qui, n'ayant fait l'homme que pour sa gloire, est aussi-tôt si choqué de sa conduite qu'il auroit dû prévoir, qu'il se trouve forcé de changer de sentimens à son égard, de devenir son ennemi, de le condamner avec toute sa race qui n'a point encore pu pécher, à des infirmités sans nombre, à des calamités cruelles, à la mort, que dis-je ! à des supplices que la mort elle-même ne doit pas terminer. Ainsi, le Dieu qui vouloit être glorifié ne l'est point, il ne semble avoir créé l'homme que pour en être offensé afin de le punir.

Dans ce récit fondé sur la Bible, reconnoissez-vous, Madame, un Dieu tout-puissant dont les ordres sont toujours accomplis, et dont tous les projets sont nécessairement exécutés ? Dans un Dieu qui tente ou qui permet qu'on soit tenté, voyez-vous un être bienfaisant et sincere ? Dans un Dieu qui punit celui qu'il a fait ou laissé tenter, appercevez-vous de l'équité ? Dans un Dieu qui étend sa vengeance sur ceux même qui n'ont point encore péché, remarquez-vous quelqu'ombre de justice ? Dans un Dieu qui s'irrite de ce qui a dû nécessaire-

ment arriver, pouvez-vous supposer de la prévoyance ? Dans des supplices rigoureux destinés à venger ce Dieu de ses foibles créatures en ce monde et dans l'autre, pouvez-vous appercevoir la moindre lueur de bonté ?

C'est pourtant sur cette histoire ou plutôt sur cette fable que se fonde tout l'édifice de la religion chrétienne. Si le premier homme n'eût point désobéi, le genre humain n'eût point été l'objet de la colere divine, et n'eût point eu besoin d'un Rédempteur ; si le Dieu qui sait tout, qui prévoit tout, qui peut tout, eût empêché ou prévu la faute d'Adam, il n'eût point été nécessaire que ce Dieu fît mourir son propre fils innocent pour s'appaiser lui-même. Les hommes pour lesquels il avoit créé l'univers, eussent été toujours heureux, ils n'auroient jamais encouru la disgrace de la Divinité qui exigeoit leurs hommages. En un mot, sans une pomme imprudemment mangée par Adam et son épouse, le genre humain n'eût point éprouvé de miseres, l'homme eût joui sans interruption du bonheur éternel que Dieu lui avoit destiné, et les vues de la Providence sur les créatures n'eussent point été frustrées.

Il seroit inutile de faire des réflexions sur des notions si bizarres, si contraires à la sagesse, à la puissance, à la justice de la Divinité; c'est assez de rapprocher les objets que la Bible nous présente pour en sentir les inconséquences, les absurdités, les contradictions. Nous y voyons sans cesse un Dieu sage qui se conduit en insensé, qui défait son propre ouvrage pour ensuite le réparer, qui se répent de ce qu'il a fait, qui agit comme s'il n'avoit rien prévu, qui est forcé de permettre ce que sa toute-puissance ne sauroit empêcher. Dans les écritures révélées par ce Dieu, il ne paroît occupé qu'à se noircir lui-même, à se dégrader, à s'avilir aux yeux des hommes qu'il vouloit exciter à lui rendre un culte et des hommages, à renverser ou confondre l'esprit de ceux qu'il avoit dessein d'éclairer.

Ce qui vient d'être dit, devroit déjà suffire pour détromper d'un livre qui semble plutôt détruire la Divinité, que renfermer des oracles dictés ou révélés par elle-même; tout ce qui peut découler de principes si déraisonnables et si faux ne peut être visiblement qu'un amas d'absurdités. Cependant parcourons encore les principaux objets que

cet ouvrage divin nous montre à chaque instant. Passons donc au *déluge :* les livres saints nous apprennent qu'en dépit des volontés du Tout-Puissant le genre humain entier, déjà puni par des infirmités, des accidens, par la mort, continue à se livrer à la corruption la plus étrange ; Dieu s'irrite contre lui, il se repent d'avoir fait l'homme, dont sans doute il n'avoit point prévu la corruption, et plutôt que de changer les mauvaises dispositions de son cœur qu'il tient entre ses mains, il opere le plus grand, le plus impossible des miracles, pour noyer à-la-fois tous les habitans de la terre, à l'exception pourtant de quelques favoris qu'il destine à peupler le monde renouvellé d'une race choisie qui se rendra plus agréable à Dieu. Le Tout-Puissant réussit-il dans ce nouveau projet ? Non, sans doute ; la race choisie sauvée des eaux du déluge, sur les débris de la terre détruite, recommence à offenser le Souverain de la nature, s'abandonne à de nouveaux crimes, se livre à l'idolâtrie, et oubliant les effets si récens de la vengeance céleste, ne fait que la provoquer par ses forfaits. Afin d'y remédier, Dieu choisit pour son favori l'idolâtre Abra-

ham ; il se découvre à lui, il lui ordonne de renoncer au culte de ses peres et d'embrasser une religion nouvelle ; pour gage de son alliance avec lui, le Souverain de la nature lui prescrit une cérémonie douloureuse, ridicule, bizarre, à laquelle un Dieu sensé veut attacher ses faveurs. En conséquence, la postérité de cet homme choisi doit jouir à jamais de toutes sortes d'avantages ; elle sera pour toujours l'objet de la tendresse partiale du Tout-Puissant ; elle sera plus heureuse que toutes les autres nations que le ciel va désormais dédaigner pour ne s'occuper que d'elle.

Ces promesses si solemnelles n'empêchent point la race d'Abraham de devenir l'esclave d'une nation proscrite et détestée par l'Éternel : ses chers amis éprouvent les traitemens les plus durs de la part des Égyptiens : mais Dieu qui n'avoit pu les garantir du malheur où ils avoient tombés, leur suscite un libérateur ou un chef qui opere les miracles les plus éclatans afin de les en tirer. A la voix de Moyse, toute la nature est renversée, Dieu qui se sert de lui pour déclarer ses volontés, Dieu qui peut créer le monde et le replonger dans le néant, ne

peut pourtant parvenir à fléchir Pharaon ; l'entêtement de ce prince fait dix fois échouer la toute-puissance divine dont Moyse est le dépositaire. Après avoir tenté vainement de toucher un monarque que Dieu se plaît à endurcir, Dieu est obligé de sauver son peuple par les voies les plus communes ; il lui dit de s'enfuir, après lui avoir préalablement conseillé de voler les Égyptiens ; ceux-ci poursuivent les voleurs fugitifs, mais Dieu qui protege ces voleurs, ordonne à la mer d'engloutir des misérables qui ont la témérité de courir après leur bien.

La Divinité va, sans doute, avoir lieu d'être bien contente du peuple qu'elle vient de délivrer par un si grand nombre de miracles. Hélas ! ni Moyse ni le Tout-Puissant ne peuvent venir à bout de son entêtement pour les faux dieux du pays où ce peuple a été si malheureux ; il les préfere au Dieu qui vient de le sauver : toutes les merveilles que l'Éternel opere chaque jour en faveur d'Israël, ne peuvent vaincre son opiniâtreté plus merveilleuse et plus inconcevable que les miracles les plus grands. Ces merveilles que l'on nous cite aujourd'hui comme des preuves convaincantes de la mission divine

de Moyse, de l'aveu de ce même Moyse qui nous les a transmises lui-même, furent incapables de convaincre le peuple qui en fut témoin, et ne purent au moins jamais produire les bons effets que Dieu s'étoit proposé en les opérant.

L'incrédulité, l'obstination, la corruption constante du peuple Juif sont, Madame, les preuves les plus convaincantes de la fausseté des miracles de Moyse et de tous ceux de ses successeurs à qui l'Écriture sainte attribue comme à lui un pouvoir surnaturel. Si l'on prétend malgré cela que ces miracles sont constatés, au moins sera-t-on forcé de convenir, d'après la Bible même, qu'ils ont été très-inutiles, que la toute-puissance Divine a constamment échoué dans tous ses desseins, qu'elle n'a jamais pu faire des Hébreux un peuple soumis à ses desirs.

Nous voyons pourtant Dieu s'obstiner continuellement à rendre ce peuple digne de lui; il ne le perd point un seul instant de vue; il lui immole des nations entieres, il lui permet la rapine, la violence, la trahison, le meurtre, l'usurpation; en un mot, il lui permet tout ce qui peut le conduire à ses fins; il lui envoie en tout tems des chefs,

des prophetes, des hommes merveilleux qui s'efforcent en vain de le ramener à son devoir. Toute l'histoire de l'ancien testament ne nous montre que les vains efforts de Dieu pour vaincre la dureté de son peuple ; il emploie pour cela les bienfaits, les miracles, la rigueur ; tantôt il lui livre les nations qu'il lui ordonne de haïr, de piller et d'exterminer ; tantôt il permet à ces mêmes nations d'exercer sur ses favoris les plus grandes cruautés ; il les livre aux mains de leurs ennemis, qui sont pourtant les ennemis de Dieu lui-même ; des idolâtres deviennent les maîtres des Juifs, ils leur font éprouver les insultes, les mépris, les rigueurs les plus inouies, ils les forcent quelquefois à sacrifier aux idoles et à violer la loi de leur Dieu. La race d'Abraham devient la proie des impies ; les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains lui font successivement éprouver les traitemens les plus cruels et les outrages les plus sanglans ; Dieu souffre que son temple soit pollué pour punir les Juifs.

Enfin, pour terminer les peines de son peuple chéri, le pur Esprit qui a créé l'univers envoie son propre fils. Il l'avoit, dit-on,

fait annoncer d'avance par ses prophetes, quoique d'une façon très-propre à empêcher qu'on ne pût le reconnoître lorsqu'il devoit arriver. Ce fils de Dieu se fait homme par bonté pour les Juifs qu'il venoit d'éclairer, délivrer et rendre les plus heureux des mortels. Revêtu de la toute-puissance divine, il opere les miracles les plus étonnans qui cependant ne convainquent point les Juifs; il peut tout, excepté de les persuader; et malgré tous ses miracles, au lieu de les convertir et de les délivrer, il est lui-même forcé de subir un supplice infamant et de perdre la vie comme un vil malfaiteur. Dieu est condamné à la mort par ceux même qu'il venoit sauver. L'Éternel endurcit et aveugle ceux à qui il envoyoit son propre fils; il n'a point prévu que ce fils seroit rejeté; que dis-je! il a pris des mesures pour qu'on ne le connût pas et pour que son peuple chéri ne pût tirer aucun fruit de la venue du Messie; en un mot, la Divinité semble s'être donné les plus grands soins pour que ses projets si favorables aux Juifs pussent être anéantis et fussent rendus infructueux.

Quand on se récrie sur une conduite si étrange et si peu digne de la Divinité, on

nous dit qu'il falloit que tout se passât de la sorte, pour accomplir des prophéties qui avoient annoncé que le Messie seroit méconnu, rejeté et conduit à la mort. Mais pourquoi le Dieu qui sait tout et qui prévoyoit le sort de son cher fils, forma-t-il le projet de l'envoyer aux Juifs, à qui il devoit savoir que sa mission seroit inutile? N'étoit-il pas plus simple de ne le point faire annoncer et de ne le point envoyer? N'eût-il pas été plus conforme à la toute-puissance Divine de s'épargner tant de miracles, tant de prophéties, tant de travaux en pure perte, tant de colere et tant de souffrances à son propre fils, en rendant tout d'un coup l'espece humaine telle qu'on la vouloit?

On nous dira qu'il falloit une victime à la Divinité; que pour réparer la faute du premier homme, il ne falloit pas moins que la mort d'un autre Dieu; que le seul Dieu de l'univers ne pouvoit être appaisé que par le sang de Dieu son fils. Je répondrai d'abord que Dieu n'avoit qu'à ne pas permettre que le premier homme fît une faute; que par-là il se seroit épargné bien des chagrins et des peines, et qu'il auroit sauvé la vie

à son cher fils. Je répondrai que l'homme n'a pu offenser Dieu que parce que Dieu l'a permis ou voulu ; sans examiner comment il est possible que Dieu ait un fils, qui, étant Dieu comme lui, puisse être sujet à la mort, je répondrai qu'il est impossible de voir une faute si grave dans le péché de la pomme, et que l'on ne peut guere trouver de proportion entre l'injure faite à la Divinité par une pomme mangée et la mort de son fils.

Je sais bien qu'on me dira que tout cela sont des mysteres ; mais je répliquerai à mon tour que les mysteres sont des mots imposans, imaginés par des hommes qui ne savent plus se tirer du labyrinthe où leurs faux raisonnemens et leurs principes insensés les ont une fois engagés.

Quoi qu'il en soit, l'on assure que le Messie ou le libérateur des Juifs avoit été clairement prédit et désigné par les prophéties contenues dans l'ancien testament. Dans ce cas je demanderai, pourquoi les Juifs ont-ils méconnu cet homme merveilleux, ce Dieu que Dieu leur envoyoit? On me répondra que l'aveuglement des Juifs a été lui-même prédit, et que divers inspirés

avoient annoncé la mort du fils de Dieu. Sur quoi je répliquerai qu'un Dieu sensé n'eût point dû l'envoyer ; qu'un Dieu tout-puissant eût pu choisir des moyens plus efficaces et plus sûrs pour ramener son peuple dans la voie qu'il vouloit lui tracer ; s'il ne vouloit pas convertir et délivrer les Juifs, il étoit très-inutile de leur envoyer son fils et d'exposer celui-ci à une mort assurée et prévue.

On ne manquera pas de me répondre que la patience divine fut à la fin lassée des excès du peuple Juif ; que le Dieu immuable qui avoit juré une alliance éternelle avec la race d'Abraham, voulut enfin rompre le traité qu'il avoit pourtant assuré devoir durer toujours. On prétendra que ce Dieu avoit résolu de rejeter la nation Hébraïque pour adopter les Gentils, haïs et méprisés par lui durant près de quatre mille ans. Je répondrai que ces discours sont peu conformes aux idées que l'on doit avoir d'un Dieu qui ne change point, dont la miséricorde est infinie, dont la bonté est inépuisable. Je dirai que dans ce cas le Messie annoncé par les prophetes Juifs étoit destiné aux Juifs, devoit être leur libérateur et non le destructeur de leur

nation, de leur culte, de leur religion. S'il est possible de démêler quelque chose dans les oracles obscurs, équivoques, énigmatiques, symboliques des prophetes de Judée que nous trouvons dans la Bible; s'il y a moyen de deviner les logogryphes indéchiffrables que l'on a décorés du nom pompeux de prophéties, nous y verrons toujours que les inspirés, quand ils sont de belle humeur, promettent aux Juifs un réparateur des torts, un restaurateur du royaume de Juda, et non un destructeur de la religion de Moyse. Si c'est pour les Gentils que le Messie devoit venir, il n'est plus le Messie promis aux Juifs et annoncé par leurs prophetes. Si Jésus est le Messie des Juifs, il n'a pu être le destructeur de leur nation. Si l'on me dit que Jésus a dit lui-même qu'il est venu pour accomplir et non pour abolir la loi de Moyse, je demanderai pourquoi les chrétiens ne suivent plus la loi des Juifs?

Ainsi, de quelque façon qu'on l'envisage, Jésus-Christ ne peut être celui qu'ont prédit les prophetes, puisqu'il est évident qu'il n'est venu que pour anéantir la religion des Hébreux, qui, quoiqu'instituée par Dieu

lui-même, étoit pourtant devenue désagréable à ses yeux. Si ce Dieu inconstant, fatigué du culte des Juifs, se fût enfin repenti de son injustice pour les Gentils, c'étoit à eux qu'il eût dû envoyer son fils; il eût au moins par-là épargné à ses anciens amis un affreux déicide, qu'il les força de commettre, faute de pouvoir connoître le Dieu qui leur étoit envoyé. Au reste, il étoit bien pardonnable aux Juifs de ne point voir le Messie qu'ils attendoient dans un artisan de Galilée, qui n'avoit aucun des caracteres annoncés par les prophetes, et du vivant duquel ses concitoyens ne furent ni heureux ni délivrés.

Il faisoit, dit-on, des miracles; il guérissoit des malades, il redressoit les boiteux, il rendoit la vue aux aveugles, il ressuscitoit des morts; enfin il s'est ressuscité lui-même. A la bonne-heure; mais il a visiblement échoué dans le seul miracle pour lequel il étoit descendu sur la terre; il n'a jamais pu ni persuader ni convertir les Juifs qui ont vu les merveilles qu'il opéroit chaque jour; malgré ces merveilles ils l'ont fait mettre ignominieusement en croix; il n'a pu, malgré son pouvoir tout divin, se soustraire

traire au trépas ; il a voulu mourir pour que les Juifs fussent coupables, pour avoir le plaisir de ressusciter le troisieme jour, afin de confondre ainsi l'ingratitude et l'opiniâtreté de ses concitoyens. Qu'en est-il résulté ? Ses concitoyens se sont-ils rendus à ce grand miracle et l'ont-ils enfin reconnu ? Nullement ; ils ne l'ont point vu ; le fils de Dieu secrétement ressuscité ne s'est montré qu'à ses adhérens ; eux seuls soutiennent avoir conversé avec lui ; eux seuls nous ont transmis sa vie et ses miracles, et l'on veut qu'un témoignage si suspect nous convainque de la divinité de sa mission au bout de dix-huit siecles, tandis que les Juifs ses contemporains n'ont point été convaincus.

On nous répond à cela que plusieurs Juifs se sont convertis à Jésus-Christ ; qu'après sa mort ils en ont converti beaucoup d'autres ; que les témoins de la vie et des miracles du fils de Dieu ont scellé leur témoignage de leur propre sang ; que l'on ne meurt point pour attester des mensonges ; que par un effet visible de la puissance Divine une grande partie de la terre est devenue chrétienne, et persiste jusqu'à ce jour dans cette religion divine.

Dans tout cela je ne vois point de miracle ; je n'y vois que des choses très conformes à la marche ordinaire de l'esprit humain. Un imposteur adroit, un charlatan habile, peut aisément trouver quelques adhérens dans une populace grossiere, ignorante, superstitieuse ; ces adhérens, entraînés par ses conseils ou séduits par ses promesses, consentent à quitter une vie pénible et laborieuse pour suivre un homme qui leur fait entendre qu'il les fera *pêcheurs d'hommes*, c'est-à-dire, qu'il les fera subsister par les ressources de son art aux dépens de la multitude toujours crédule. Le charlatan, à l'aide de ses remedes, peut opérer des cures qui semblent merveilleuses à des spectateurs ignorans ; ces imbécilles, sur-le-champ, voient en lui un homme surnaturel et divin ; il adopte lui-même cette idée, et confirme ses dévots dans la haute opinion qu'ils ont conçue de lui ; il se sent intéressé à l'entretenir dans ses sectateurs, dont il trouve le secret d'allumer l'enthousiasme. Pour cet effet notre empyrique se fait prédicateur ; il parle par énigmes, par sentences obscures, en paraboles, à une multitude qui admire toujours ce qu'elle ne

comprend pas. Pour se rendre plus agréable au peuple, il déclame devant des misérables et des sots contre les riches, les grands, les savans, et sur-tout contre les prêtres, qui furent de tout tems avares, impérieux, peu charitables et onéreux au peuple. Si les discours sont reçus avec empressement par le vulgaire, toujours chagrin, envieux et jaloux, ils déplaisent à tous ceux qui se voient les objets des invectives et des satyres du prédicateur populaire. En conséquence ils lui en veulent, ils lui tendent des pieges, ils cherchent à le surprendre en faute afin de le démasquer une bonne fois et de se venger de lui. Celui-ci, à force d'imposture, leur prête enfin le flanc; à force de miracles ou de prestiges, il se décele à la fin; pour lors on le saisit, on le punit, et il ne lui reste pour adhérens que quelques idiots que rien ne peut détromper; que des partisans accoutumés par lui à mener une vie fainéante; que des frippons adroits qui veulent continuer à en imposer au public par des prestiges semblables à ceux de leur ancien maître, par des harangues obscures, décousues, embrouillées et fanatiques, par des déclamations contre les magistrats et les

prêtres ; ceux-ci, qui ont le pouvoir en main, finissent par les persécuter, par les emprisonner, les fouetter, les châtier, les supplicier. Des vagabonds, accoutumés à la misere, soutiennent toutes ces traverses avec une fermeté que l'on rencontre assez souvent dans beaucoup de malfaiteurs ; dans quelques-uns le courage se trouve fortifié par la chaleur du fanatisme. Cette fermeté surprend, émeut, attendrit, irrite les spectateurs contre ceux qui tourmentent des hommes que leur constance fait regarder comme des innocens qui pourroient avoir raison et pour qui la pitié d'ailleurs intéresse. C'est ainsi que l'enthousiasme se propage, et que la persécution augmente toujours le nombre des partisans de ceux que l'on voit persécuter.

Je vous laisse, Madame, le soin d'appliquer l'histoire de notre charlatan et de ses adhérens au fondateur, aux apôtres et aux martyrs de la religion chrétienne. Avec quelqu'art qu'ait été faite la vie de Jésus-Christ, que nous ne tenons que de ses apôtres ou de leurs disciples, elle fournit suffisamment de quoi fonder nos conjectures. Je vous observe seulement que la nation des

Juifs étoit renommée par sa crédulité ; que les compagnons de Jésus furent choisis dans la lie du peuple ; que Jésus montra toujours de la préférence à la populace dont il voulut, sans doute, se faire un rempart contre les prêtres ; et qu'enfin Jésus Christ fut arrêté à la suite du plus éclatant de ses miracles, et nous le voyons mis à mort immédiatement après la résurrection du Lazare qui, d'après le récit même de l'évangile, porte les caracteres les plus évidens de la fraude pour tous ceux qui voudront l'examiner sans préjugé.

Je crois, Madame, que ce que je viens de vous dire suffit pour vous faire sentir l'opinion que vous devez prendre du fondateur du christianisme et de ses premiers sectateurs ; ceux-ci ont été ou des dupes ou des fanatiques qui se sont laissés séduire par des prestiges et des discours conformes à leurs desirs, ou par des imposteurs adroits qui ont su mettre à profit les fourberies de leur ancien maître, qu'ils ont fait habilement revivre, afin d'établir une religion qui les a fait subsister eux-mêmes aux dépens des peuples, et qui maintient encore aujourd'hui dans l'abondance ceux que nous payons

richement pour nous transmettre de pere en fils les fables, les visions et les merveilles dont la Judée fut le berceau. La propagation de la foi chrétienne et la constance des martyrs n'ont rien de surprenant ; le peuple court après tous ceux qui lui font voir des merveilles, il reçoit sans raisonner tout ce qu'il leur plaît de débiter, il transmet à ses enfans les contes qu'il a entendu rapporter, et peu à peu ses opinions entraînent les souverains, les grands et même les savans.

Quant aux martyrs, leur constance n'a rien de surnaturel. Les premiers chrétiens, ainsi que tous les novateurs, furent traités par les Juifs et les païens en perturbateurs du repos public. Déjà suffisamment enivrés du fanatisme que leur religion inspiroit, persuadés que Dieu se tenoit prêt à les couronner et à les recevoir dans ses demeures éternelles ; en un mot, voyant les cieux ouverts et convaincus d'ailleurs que le monde alloit finir, il n'est pas surprenant qu'ils eussent le courage de braver les supplices, de les endurer avec constance et de mépriser la mort. A ces motifs, fondés sur leurs opinions religieuses, il s'en joignit encore bien d'autres qui sont toujours de nature à

opérer fortement sur l'esprit des hommes. Ceux qui, comme chrétiens, se trouvoient emprisonnés et maltraités pour la foi, étoient visités, consolés, encouragés, honorés, comblés de biens par leurs freres, qui leur prodiguoient leurs soins et leurs secours pendant leur détention, et qui leur rendoient une espece de culte après leur mort. Ceux au contraire qui montroient de la foiblesse étoient honnis, méprisés, détestés, et quand ils marquoient du repentir on les forçoit de subir une pénitence rigoureuse qui duroit aussi long-tems que leur vie. Ainsi les motifs les plus puissans se réunissoient pour inspirer du courage aux martyrs, et ce courage n'a rien de plus surnaturel que celui qui nous détermine tous les jours à braver les dangers les plus évidens par la crainte de se déshonorer aux yeux de nos concitoyens ; une lâcheté nous exposeroit à l'infamie pour le reste de nos jours. Il n'y a rien de miraculeux dans la constance d'un homme à qui, d'un côté, l'on montre le bonheur éternel et les plus grands honneurs, et qui, de l'autre, se voit menacé de la haine, du mépris et de regrets durables.

Vous voyez donc, Madame, que rien

n'est plus facile que de renverser les preuves par lesquelles les docteurs chrétiens établissent la révélation qu'ils trouvent si bien appuyée. Les miracles, les martyrs, les prophéties ne prouvent rien. Toutes les merveilles rapportées dans l'ancien et le nouveau testament, si elles étoient véritables, ne prouveroient pas la toute-puissance divine, mais au contraire l'impuissance dans laquelle la Divinité se seroit continuellement trouvée de convaincre les hommes des vérités qu'elle vouloit leur annoncer. D'un autre côté, en supposant que ces miracles eussent produit tout l'effet que Dieu pouvoit en attendre, nous ne pouvons plus les croire que sur la tradition et les récits des autres, qui sont souvent suspects, fautifs, exagérés. Les miracles de Moyse ne nous sont attestés que par Moyse ou par des écrivains hébreux, intéressés à les faire croire au peuple qu'ils vouloient gouverner. Les miracles de Jésus ne nous sont attestés que par ses disciples qui cherchoient à se faire des adhérens en racontant à un peuple crédule des prodiges dont ils prétendoient avoir été les témoins, ou que peut-être quelques-uns d'entr'eux croyoient avoir vu réelle-

ment. Tous ceux qui trompent les hommes ne sont pas toujours des fourbes, souvent ils sont trompés par des dupes de bonne-foi. D'ailleurs je crois vous avoir suffisamment prouvé que les miracles répugnent à l'essence d'un Dieu qui est immuable, ainsi qu'à sa sagesse qui ne lui permettroit point de rien changer aux loix sages qu'il a lui-même établies. Enfin, les miracles sont inutiles puisque ceux que l'écriture nous raconte n'ont pas produit les effets que Dieu s'étoit proposé.

La preuve de la religion chrétienne tirée des prophéties, n'est pas mieux fondée. Quiconque examinera sans prévention ces prétendus oracles divins n'y trouvera jamais qu'un jargon ambigu, inintelligible, absurde, décousu, entiérement indigne d'un Dieu qui auroit le dessein de montrer sa prescience et d'instruire son peuple de l'avenir. Il n'existe pas, dans toute l'Ecriture sainte, une seule prophétie assez précise pour être littéralement appliquée à Jésus-Christ. Pour vous convaincre de cette vérité, demandez aux plus savans de nos docteurs quelles sont ces prophéties formelles dans lesquelles ils ont le bonheur de décou-

vrir le Messie ; vous verrez que ce n'est qu'à l'aide d'explications forcées, de figures, de paraboles, de sens mystiques qu'ils viendront à bout d'y trouver quelque chose de sensé et de les appliquer au Dieu fait homme qu'ils nous font adorer. Il sembleroit que la Divinité n'a fait des prédictions que pour qu'on ne pût y rien comprendre. Dans ces oracles équivoques dont il est impossible de pénétrer le sens, nous ne trouvons que le langage de l'ivresse, du fanatisme et du délire. Lorsqu'on croit y entrevoir quelque chose d'intelligible, il est aisé de s'appercevoir que les prophetes ont voulu parler d'événemens arrivés de leur tems, ou de personnages qui les avoient précédés. C'est ainsi que nos docteurs appliquent gratuitement au Christ des prophéties ou plutôt des relations faites après coup sur David, sur Salomon, sur Cyrus, &c. L'on croit voir annoncer ce châtiment du peuple Juif dans des récits où il n'est évidemment question que de la captivité de Babylone ; dans cet événement bien antérieur à Jésus-Christ, on s'imagine trouver la prédiction de la dispersion des Juifs, que l'on suppose une punition visible de leur déicide, et que

l'on voudroit faire passer aujourd'hui pour une preuve indubitable de la vérité du christianisme.

Il n'est donc point étonnant que les Juifs anciens et modernes n'aient point vu dans les prophetes ce que nos docteurs nous y montrent, ou s'imaginent y voir eux-mêmes. Jésus lui-même n'a pas été plus heureux que ses prédécesseurs dans ses prédictions. Dans l'évangile il annonce à ses disciples, de la façon la plus formelle, la destruction du monde et le jugement dernier, comme des événemens très-prochains et qui devoient arriver avant que la génération qui subsistoit alors fût passée. Cependant le monde dure encore et ne paroît nullement en danger de finir. Il est vrai que nos docteurs prétendent que dans la prédiction de Jésus-Christ il s'agit de la ruine de Jérusalem par Vespasien et Titus; mais il n'y a que des personnes qui n'ont point lu l'évangile qui puissent prendre le change là-dessus ou se payer de cette défaite. Au reste, en l'adoptant, il faudra du moins convenir que le fils de Dieu lui-même n'a point su prophétiser plus clairement que ses obscurs prédécesseurs.

En effet, à chaque page des livres sacrés que l'on assure inspirés par Dieu même, ce Dieu ne semble se révéler que pour mieux se cacher; il ne parle que pour n'être point entendu; il n'annonce des oracles que pour qu'on ne puisse ni les comprendre ni les appliquer; il ne fait des miracles que pour faire des incrédules; il ne se manifeste aux hommes que pour étourdir leur jugement et dérouter la raison qu'il leur avoit donnée. La Bible nous représente sans cesse Dieu comme un séducteur, un tentateur, un tyran soupçonneux, qui ne sait à quoi s'en tenir sur le compte de ses sujets, qui s'amuse à tendre des pieges à ses créatures, qui les éprouve pour avoir le plaisir de les punir d'avoir succombé à ses tentations; ce Dieu n'est occupé qu'à édifier pour détruire, à démolir pour rebâtir; semblable à un enfant qui se dégoûte de ses jouets, il défait sans cesse ce qu'il a fait, il brise ce qui étoit l'objet de ses desirs. Nulle prévoyance, nulle constance, nulle harmonie dans sa conduite; nulle liaison, nulle clarté dans ses discours; s'il agit, tantôt il approuve ce qu'il a fait, tantôt il s'en repent; il s'irrite et se fâche de ce qu'il a permis de

faire; il souffre, malgré sa puissance infinie, que l'homme l'offense ; il consent que Satan sa créature dérange tous ses projets. En un mot, les livres révélés des chrétiens et des Juifs ne semblent imaginés que pour rendre incertaines ou même pour anéantir les qualités que l'on attribue à la Divinité et que l'on assure constituer son essence. Toute l'Écriture sainte, le système entier de la religion chrétienne ne paroissent fondés que sur l'impuissance où Dieu s'est trouvé de rendre le genre humain aussi sage, aussi bon, aussi heureux qu'il le voudroit. La mort de son fils innocent, immolé à sa vengeance, est devenue inutile pour la partie la plus nombreuse des habitans de la terre ; presque tout le genre humain, malgré les efforts continuels de la Divinité, continue à l'offenser, à frustrer ses projets, résiste à ses volontés et persévere dans sa méchanceté.

C'est sur des notions si fatales, si contradictoires, si indignes d'un Dieu juste, d'un Dieu sage, d'un Dieu bon, d'un Dieu raisonnable, d'un Dieu indépendant, immuable et tout-puissant que se fonde la religion chrétienne, que l'on assure établie pour toujours par un Dieu qui s'est pourtant

déjà dégoûté de la religion des Juifs, avec lesquels il avoit fait et juré une alliance éternelle.

C'est au tems à prouver si ce Dieu sera plus constant et plus fidele à remplir ses engagemens avec les chrétiens, qu'il ne l'a été à remplir ceux qu'il avoit pris avec Abraham et sa postérité. J'avoue, Madame, que sa conduite passée me donne de l'inquiétude sur celle qu'il pourra tenir par la suite. S'il a pu reconnoître lui-même, par la bouche d'Ezéchiel, que les loix qu'il avoit données aux Juifs *n'étoient pas bonnes*, il pourroit bien quelque jour trouver des défauts dans celles qu'il a données aux chrétiens. Nos prêtres semblent eux-mêmes partager mes soupçons, et craindre que Dieu ne s'ennuie de la protection qu'il a si longtems accordée à son église. Les inquiétudes qu'ils montrent, les efforts qu'ils font pour empêcher le monde de s'éclairer, les persécutions qu'ils suscitent à tous ceux qui les contredisent, semblent prouver qu'ils se défient des promesses de Jésus-Christ, et qu'ils ne sont pas intimément convaincus de l'éternelle durée d'une religion qui ne leur paroît divine que parce qu'elle leur

donne le droit de commander en dieux à leurs concitoyens. Il seroit, sans doute, bien fâcheux que leur empire fût détruit; cependant il est à craindre que si les souverains de la terre et les peuples se lassoient une fois de leur joug, le Souverain du ciel n'en fût bientôt dégoûté.

Quoi qu'il en soit, j'ose me flatter, Madame, que la lecture de cette lettre vous détrompera pleinement d'une vénération aveugle pour des livres que l'on appelle *divins*, tandis qu'ils ne paroissent faits que pour dégrader et détruire le Dieu que l'on en suppose l'auteur. Dans ma premiere, je compte vous faire voir que les dogmes établis par ces mêmes livres ou inventés depuis pour justifier les idées qu'ils nous donnent de Dieu, ne sont pas moins contraires aux notions de cet Être infiniment parfait. Un système qui part de faux principes ne peut jamais devenir qu'un amas de fausetés.

Je suis, &c.

LETTRE IV.

Des dogmes fondamentaux de la religion chrétienne.

Vous savez, Madame, que nos docteurs prétendent que ces livres révélés, que j'ai sommairement examinés dans ma lettre précédente, ne renferment pas un mot qui ne soit inspiré par l'esprit de Dieu ; ce que je vous en ai dit doit vous prouver qu'en partant de cette supposition, la Divinité a fait l'ouvrage le plus informe, le plus contradictoire, le plus inintelligible qui ait jamais existé ; en un mot, un ouvrage dont tout homme sensé rougiroit d'être l'auteur. Si quelque prophétie se trouve vérifiée pour les chrétiens, ce ne peut être que celle d'Isaïe, qui dit : *En écoutant vous entendrez et vous ne comprendrez point.* Mais dans ce cas nous répondrons qu'il étoit assez inutile de parler pour n'être point compris ; se révéler pour ne rien apprendre, ce n'est point se révéler.

Ne soyons donc point surpris si les chrétiens, nonobstant la révélation dont ils assurent avoir été favorisés, n'ont aucunes idées précises ni sur la Divinité, ni sur ses volontés,

volontés, ni sur la façon d'entendre ses oracles. Le livre dans lequel ils vont puiser n'est propre qu'à confondre les notions les plus simples, qu'à jeter dans les plus grandes incertitudes, qu'à faire naître d'éternelles disputes. Si ce fut là le projet de la Divinité, elle y a sans doute parfaitement réussi. Les docteurs du christianisme ne furent jamais d'accord sur la façon d'entendre les vérités que Dieu s'étoit donné la peine de révéler lui-même ; tous les efforts qu'ils ont employés jusqu'ici n'ont encore pu parvenir à rien éclaircir, et les dogmes qu'ils ont successivement inventés ne pourront jamais justifier aux yeux d'un homme de bon-sens la conduite de l'Être infiniment parfait.

Aussi plusieurs d'entr'eux sentant les inconvéniens qui pouvoient résulter de la lecture des livres saints, les ont soigneusement ôtés des mains du vulgaire et des simples ; ils ont compris qu'une pareille lecture n'étoit propre qu'à scandaliser, et qu'il ne falloit que le bon-sens pour y découvrir une foule d'absurdités. Ainsi les oracles de Dieu même ne sont point faits pour ceux à qui Dieu a prétendu les adresser ; il faut être initié dans les mysteres du

sacerdoce pour avoir droit de puiser dans l'Écriture sainte les lumieres que la Divinité destine à tous ses enfans chéris. Mais les théologiens eux-mêmes parviennent-ils à écarter les difficultés que les livres sacrés présentent à chaque page ? A force de méditer les mysteres qui y sont contenus, nous donnent-ils des idées plus nettes sur les voies de la Divinité ? Non, sans doute ; ils expliquent des mysteres par d'autres mysteres ; ils entassent de nouvelles obscurités sur les obscurités primitives ; rarement peuvent-ils s'accorder entr'eux, et lors même que par hasard leurs opinions se réunissent, nous n'en sommes pas plus éclaircis, et notre raison se trouve toujours également confondue.

S'ils sont d'accord sur quelque point, c'est pour nous dire que la raison humaine, dont on suppose Dieu l'auteur, a pu se dépraver ; n'est-ce pas taxer Dieu d'impuissance, d'injustice, de malignité ? Pourquoi ce Dieu, en créant un être raisonnable, ne lui a-t-il pas donné une raison que rien ne pût corrompre ? On nous répond que la raison de l'homme dut être nécessairement bornée ; que la perfection ne peut être l'apa-

nage d'une créature ; que les voies de Dieu ne sont point les voies de l'homme. Mais dans ce cas pourquoi la Divinité s'offense-t-elle des imperfections nécessaires qui se trouvent dans ses créatures ? Comment un Dieu juste peut-il exiger que notre esprit admette ce que notre esprit n'est point fait pour comprendre ? Ce qui est au-dessus de notre raison peut-il être fait pour nous dont la raison est bornée ? Si Dieu est infini, comment une créature finie peut-elle en raisonner ? Si les mysteres et les desseins cachés de la Divinité ne sont point de nature à être compris par l'homme, à quoi bon l'en occuper sans cesse ? Si Dieu eût voulu que nous nous occupassions de ses voies, n'auroit-il pas dû nous donner une raison proportionnée aux choses qu'il vouloit que nous sussions ?

Vous voyez donc, Madame, qu'en déprimant notre raison, en la supposant corrompue, nos prêtres anéantissent eux-mêmes la nécessité de la religion, qui ne peut être utile ou importante pour nous qu'autant que nous la pourrions comprendre. Ils font plus, en supposant notre raison dépravée, ils accusent Dieu d'injustice pour exi-

Universitas BIBLIOTHECA

ger que cette raison conçoive ce qu'elle ne peut concevoir. Ils l'accusent d'impuissance pour n'avoir pas rendu cette raison plus parfaite ; en un mot, en dégradant l'homme, ils dégradent Dieu et le dépouillent des attributs qui sont de son essence. Appelleriez-vous bon et juste un pere qui, voulant que ses enfans marchassent par une route obscure et remplie de dangers, ne leur donneroit pour se conduire qu'une lumiere trop foible pour trouver leur chemin et pour éviter les dangers continuels dont ils seroient entourés ? Trouveriez-vous que ce pere auroit bien pourvu à leur sûreté, en leur donnant par écrit des instructions inintelligibles, et qu'ils ne pourroient point déchiffrer à la foible lueur du flambeau qu'il leur auroit donné ?

On ne manquera pas de nous dire que la corruption de la raison et la foiblesse de l'esprit humain sont des suites du péché : mais pourquoi l'homme a-t-il péché ? Comment un Dieu bon a-t-il permis que cet enfant chéri pour lequel il avoit créé l'univers, et dont il exigeoit les hommages, l'offensât lui-même, et par-là éteignît ou affoiblît le flambeau qu'il lui avoit donné ? D'un autre

côté, la raison d'Adam devoit être sans doute bien plus parfaite avant son péché ; dans ce cas comment sa raison ne l'a-t-elle pas empêché de succomber et de pécher ? La raison d'Adam étoit-elle corrompue, même avant d'avoir encouru la colere de son Dieu ? Etoit-elle dépravée avant d'avoir rien fait qui pût la dépraver ?

Pour justifier la conduite bizarre de la Providence, pour l'empêcher de passer pour l'auteur du péché, pour lui sauver le ridicule d'être la cause ou le complice des offenses qu'on lui fait à elle-même, les théologiens ont imaginé un *être* subordonné à la puissance Divine ; c'est lui qu'ils ont fait l'auteur de tout le mal qui se commet dans l'univers. Dans l'impossibilité de concilier les désordres continuels dont le monde est le théatre, avec les volontés d'un Dieu rempli de bonté, créateur et conservateur des choses, qui aime l'ordre, qui ne cherche que le bonheur de ses créatures ; ils ont imaginé un génie destructeur, rempli de méchanceté, qui s'acharnoit à rendre les hommes malheureux et à faire échouer les vues bienfaisantes de l'Eternel. C'est cet *être* malfaisant et pervers que l'on a nommé

Satan, le *Diable*, l'*esprit malin ;* nous lui voyons jouer un grand rôle dans toutes les religions du monde, dont les fondateurs se sont trouvés dans l'impuissance de faire partir d'une même source et le bien et le mal. A l'aide de cet *être* imaginaire, on a cru résoudre toutes les difficultés ; on n'a point vu qu'une pareille invention anéantissoit évidemment la toute-puissance Divine, que ce système étoit rempli de contradictions palpables, et que si c'est le Diable qui fait pécher, ce seroit, en toute justice, lui seul qui devroit en porter la peine.

Si Dieu est l'auteur de tout, c'est lui qui a créé le Diable ; si ce Diable est méchant, s'il fait échouer les projets de la Divinité, c'est que la Divinité permet ou veut que ses projets échouent, ou n'a point assez de force pour empêcher le Diable d'exercer son pouvoir. Si Dieu ne vouloit pas que le Diable existât, le Diable n'existeroit point ; Dieu pourroit l'anéantir d'un seul mot, ou du moins Dieu pourroit changer en lui ses dispositions si fâcheuses pour nous et si contraires aux projets d'une providence bienfaisante : dès que le Diable agit et subsiste, nous sommes forcés d'en conclure que la

Divinité trouve bon qu'il agisse comme il fait et dérange perpétuellement ses desseins.

Ainsi, Madame, l'invention du Diable ne remédie à rien ; elle ne sert au contraire qu'à embrouiller les choses. En mettant sur son compte tout le mal qui se commet dans le monde, on n'en disculpe nullement la Divinité ; toute la puissance qu'on lui suppose est prise sur celle de l'Eternel ; et vous savez très-bien que, d'après les notions de la religion chrétienne, le Diable a bien plus d'adhérens que Dieu lui-même ; continuellement il lui débauche ses serviteurs et il parvient à les révolter contre lui ; sans cesse, en dépit de Dieu, il les entraîne dans la perdition ; contre un seul homme qui lui demeure fidele et qui trouve grace devant ses yeux, vous n'ignorez pas qu'il y en a des millions qui, suivant les étendards de Satan, seront plongés avec lui dans des malheurs éternels.

Mais comment Satan lui-même a-t-il encouru la disgrace du Tout-Puissant ? Par quel forfait a-t-il pu mériter de devenir l'objet éternel de la colere du Dieu qui l'a créé ? La religion chrétienne nous explique

tout cela ; elle nous apprend que le Diable étoit dans l'origine un ange, c'est-à-dire, un pur esprit rempli de perfections, créé par la Divinité pour occuper un poste distingué dans la cour céleste, destiné comme les autres courtisans de l'Éternel à recevoir ses ordres et à jouir près de lui d'un bonheur inaltérable ; mais l'ambition le perdit ; son orgueil l'ayant aveuglé il osa se révolter contre son maître ; il engagea d'autres esprits aussi purs que lui dans son entreprise insensée ; en conséquence de sa témérité il fut précipité du ciel, ses malheureux adhérens furent entraînés dans sa chûte ; et depuis endurcis par la volonté divine dans leurs folles dispositions, ils n'ont d'autre occupation dans l'univers que de tenter les hommes, de tâcher d'augmenter le nombre des ennemis de Dieu et des victimes de sa colere.

C'est à l'aide de cette fable que les docteurs chrétiens voient la chûte d'Adam préparée par le Tout-Puissant même antérieurement à la création du monde. Il falloit que la Divinité eût un grand desir que l'homme péchât, puisqu'elle s'y prit de si loin pour le faire pécher ! En effet, ce fut le Diable

qui par la suite du tems, couvert de la peau d'un serpent, sollicita la mere du genre humain à désobéir à Dieu et à rendre son mari complice de sa rebellion. Mais la difficulté ne sera point levée par toutes ces inventions. Si Satan dans le tems où il étoit un ange, vivoit dans l'innocence et méritoit les bontés de son Dieu, comment ce Dieu a-t-il permis qu'il s'élevât dans son esprit des idées d'orgueil, d'ambition et de révolte? Comment cet ange de lumiere fut-il assez aveugle pour ne point reconnoître la folie de son entreprise? Ignoroit-il que son maître étoit tout-puissant? Qui est-ce qui a tenté Satan? Quelle raison la Divinité put-elle avoir de le choisir pour être l'objet de sa fureur, le destructeur de ses projets, l'ennemi de son pouvoir? Si l'orgueil est un péché, si l'idée même d'une révolte est le plus grand des crimes, le péché fut donc antérieur au péché, et Lucifer offensa Dieu, même dans son état de pureté; car enfin un être pur, innocent, agréable à son Dieu, qui avoit toutes les perfections dont une créature pouvoit être susceptible, devoit être exempt d'ambition, d'orgueil et de folie. Nous devons en dire autant de notre

premier pere qui, malgré sa sagesse, son innocence et ses lumieres infuses par Dieu lui-même, n'a pas laissé de pécher en succombant à la tentation du démon.

Ainsi en dernier ressort ce sera toujours Dieu qui sera la cause du péché; ce sera Dieu qui aura tenté Lucifer dès avant la création du monde, afin qu'il devint à son tour le tentateur de l'homme et la cause de la perte de toute la race humaine. Il sembleroit que Dieu n'eût créé les anges et l'homme que pour leur fournir l'occasion de pécher.

Il est aisé de sentir le ridicule de ce systême; aussi pour le sauver les théologiens ont-ils cru devoir en inventer un autre non moins absurde qui sert de basé à toutes les religions révélées, et par le moyen duquel on croit justifier pleinement la Providence Divine. Ce systême est celui qui suppose le libre arbitre de l'homme, c'est-à-dire, qu'il est le maître de faire le bien ou le mal et de diriger sa volonté. Aux mots de *libre arbitre* je vois déjà, Madame, que vous vous effrayez; vous craignez, sans doute, une dissertation métaphysique. Rassurez-vous néanmoins, je me flatte de simplifier

la question au point de la rendre très-claire, je ne dis pas seulement pour vous, mais encore pour des personnes qui n'auroient point vos lumieres.

Dire que l'homme est libre, c'est le soustraire au pouvoir de l'Être suprême, c'est prétendre que Dieu n'est point le maître de sa volonté; c'est avancer qu'une foible créature peut, quand il lui plaît, se révolter contre son créateur, déranger ses projets, troubler l'ordre qu'il aime, rendre inutiles ses travaux, le chagriner, l'affliger, agir sur lui, mettre ses passions et sa bile en mouvement. Ainsi, du premier coup-d'œil, vous voyez découler de ce principe une foule d'absurdités. Si ce Dieu est ami de l'ordre, tout ce que font ses créatures doit nécessairement conspirer au maintien de cet ordre; sans cela la volonté divine manqueroit d'avoir son effet. Si Dieu a des projets, ils doivent toujours nécessairement s'exécuter; si l'homme peut affliger son Dieu, l'homme est le maître du bonheur de ce Dieu, et la ligue qu'il fait avec Satan est assez forte pour dissiper les projets de la Divinité. En un mot, si l'homme est libre de pécher, Dieu n'est plus tout-puissant.

On nous répondra que Dieu, sans nuire à sa toute-puissance, peut donner à l'homme la liberté ; que cette liberté est un bienfait par lequel Dieu veut le mettre à portée de mériter ses bontés ; mais d'un autre côté cette liberté le met aussi à portée de mériter sa haine, de l'offenser, et par-là d'encourir des malheurs infinis ; d'où je conclus que cette liberté n'est nullement un bienfait et nuit évidemment à la bonté divine. Cette bonté seroit plus réelle si les hommes se trouvoient forcés à faire toujours ce qui doit plaire à Dieu, ce qui est conforme à l'ordre, ce qui peut les conduire au bonheur. Si les hommes, en vertu de leur liberté, font des choses contraires aux vues de Dieu, ce Dieu qui prévoit tout, a dû prévoir qu'ils abuseroient de leur liberté : s'il a prévu qu'ils pécheroient, il auroit dû les en empêcher ; s'il n'a point empêché qu'ils fissent du mal, il a consenti au mal qu'ils pouvoient faire ; s'il y a consenti, il ne peut s'en offenser ; s'il s'en offense ou s'il les punit du mal qu'ils ont fait, il est injuste et méchant ; s'il permet qu'ils courent à leur perte, il doit s'en prendre à lui-même et ne peut avec raison les châtier d'avoir abusé de leur

liberté, d'avoir été trompés ou séduits par les objets qu'il avoit lui-même placés sur leur chemin pour les séduire, pour les tenter, pour déterminer leurs volontés à mal faire (*).

Que diriez-vous d'un pere qui donneroit à ses enfans en bas âge et dépourvus d'expérience, la liberté de satisfaire leurs appétits désordonnés jusqu'à se faire du mal? Ce pere seroit-il en droit de se fâcher de l'abus qu'ils feroient de la liberté qu'il leur auroit accordée? N'y auroit-il pas de la malice à ce pere, qui auroit prévu ce qui devoit arriver, de mettre ses enfans à portée de se nuire? Ne montreroit-il pas le comble de la déraison, s'il les punissoit du mal qu'ils se sont fait et du chagrin qu'ils lui causent? Ne seroit-ce pas à lui-même qu'il devroit s'en prendre de la sottise de ses enfans?

Voilà pourtant les points de vue sous lesquels le système de la liberté de l'homme nous montre la Divinité. Cette liberté seroit de sa part le présent le plus dangereux,

(*) Conférez ici ce que dit Bayle, *Diction. crit.* art. *Origene*, rem. E. art. *Pauliciens*, rem. E. F. M. et dans le troisieme volume des *réponses aux questions d'un provincial.*

puisqu'elle mettroit l'homme en état de se faire les maux les plus affreux. D'où nous devons conclure que ce système, loin de justifier la Divinité, la rend coupable de malice, d'imprudence, d'injustice et de folie. Ce seroit renverser toutes nos idées que de prétendre qu'un Être infiniment sage et bon consentit à punir ses créatures des penchans qu'il leur auroit donnés ou qu'il auroit souffert que le Diable leur inspirât. Toutes les subtilités de la théologie ne tendent réellement qu'à détruire les notions qu'elle même nous donne de la Divinité. Cette théologie est évidemment le tonneau des Danaïdes.

Cependant nos docteurs ont imaginé des moyens pour étayer leurs suppositions ruineuses. Vous avez plus d'une fois oui parler de la *prédestination* et de la *grace ;* mots terribles, qui excitent encore parmi nous des disputes dont la raison seroit forcée de rougir, si les chrétiens ne se faisoient un devoir de renoncer à la raison, et qui n'en ont pas moins des conséquences funestes pour la société. N'en soyons point surpris ; les principes faux ou obscurs d'où partent les théologiens, doivent nécessairement produire des dissentions entr'eux : leurs

querelles seroient indifférentes, si l'on n'y attachoit pas plus d'importance qu'elles ne le méritent.

Quoi qu'il en soit, le système de la prédestination suppose que Dieu dans ses décrets éternels a résolu que quelques hommes élus et favorisés recevroient des graces spéciales, à l'aide desquelles ils pourroient se rendre agréables à Dieu et parvenir au bonheur éternel, tandis qu'une infinité d'autres sont destinés à la perdition, et ne recevront du ciel aucune des graces nécessaires pour obtenir le salut. Il suffit, je pense, d'exposer ce système pour en reconnoître l'absurdité. Il fait de Dieu, de l'Être infiniment bon et parfait, un tyran partial, qui n'a créé le plus grand nombre des hommes que pour être les jouets et les victimes de son caprice ; il suppose que Dieu punit ses créatures pour n'avoir point reçu les graces qu'il n'a point voulu leur donner ; il nous présente ce Dieu sous des traits si révoltans, que les théologiens sont forcés d'avouer que ce qu'ils nous disent là-dessus est un profond mystere, dans lequel l'esprit humain n'est point fait pour pénétrer. Mais si l'homme n'est pas fait pour porter

un œil curieux sur cet affreux mystere, c'est-à-dire, sur l'étonnante absurdité que nos docteurs ont enfantée vainement pour rendre compte des voies de Dieu, ou pour tâcher de concilier l'injustice atroce de ce Dieu avec sa bonté infinie, de quel droit veulent-ils nous faire adorer ce mystere, nous obliger de le croire, nous forcer de souscrire à une opinion qui sappe la bonté divine jusques dans ses fondemens? Comment raisonnent-ils d'un dogme et se querellent-ils avec acharnement sur un système auquel, de leur aveu, ils ne comprennent rien eux-mêmes?

Plus vous examinerez la religion, et plus vous aurez d'occasions de vous convaincre que les choses que nos docteurs appellent des *mysteres*, ne sont jamais que les difficultés qui les embarrassent eux-mêmes quand ils ne peuvent venir à bout d'éviter des absurdités dans lesquelles leurs faux principes les jettent nécessairement. Ce mot n'est point fait pour nous en imposer; ces graves docteurs n'entendent point eux-mêmes les choses dont ils nous parlent sans cesse; ils inventent des mots faute de pouvoir expliquer les choses, et ils donnent le nom de

mysteres

mysteres à ce qu'ils ne comprennent pas mieux que nous.

Toutes les religions du monde sont fondées sur la prédestination ; toutes les révélations, comme vous avez déjà pu l'entrevoir, supposent ce dogme odieux, qui fait de la Providence une injuste marâtre, qui montre une prédilection aveugle pour quelques-uns de ses enfans au préjudice de tous les autres. Elles font de Dieu un tyran qui punit des fautes nécessaires auxquelles il a lui-même sollicité, ou dans lesquelles il a permis que l'on fût entraîné. Ce dogme qui a servi de base à tout le paganisme, est encore le grand pivot de la religion chrétienne, dont le Dieu ne doit pas moins exciter la haine que les divinités les plus méchantes des peuples idolâtres. Avec de telles notions, il n'est point étonnant que ce Dieu soit pour ceux qui le méditent, un objet effrayant, affligeant, dont l'idée suffit pour troubler l'imagination, et pour porter à des folies dangereuses.

Le dogme de l'autre vie servit encore à disculper la Divinité des injustices apparentes ou passageres dont on dut naturellement l'accuser. On prétendit qu'elle se plaisoit à

éprouver ici-bas ses amis mêmes, bien résolue de les en dédommager amplement par la suite dans un autre séjour que l'on imagina pour les ames. Mais, comme je crois déjà l'avoir insinué, ces épreuves que Dieu fait essuyer aux bons, ou montrent son injustice, au moins passagere, ou contredisent son *omniscience*. Si Dieu sait tout et connoît jusqu'aux replis les plus cachés du cœur de ses créatures, qu'a-t-il besoin de les éprouver ? S'il a résolu de leur accorder les graces nécessaires pour les soutenir, n'est-il pas assuré qu'elles ne succomberont jamais ? S'il est injuste et cruel, ce Dieu n'est pas immuable, il dément son caractere, au moins pour quelque tems ; il déroge à des perfections qui devroient toujours se trouver en lui. Que penserions-nous d'un roi qui, pendant quelque tems, feroit éprouver à ses favoris les traitemens les plus affreux, sans qu'ils eussent rien fait pour mériter sa disgrace, et qui croiroit avoir tout réparé en les comblant ensuite de ses plus grandes faveurs ? Un tel prince ne nous paroîtroit-il pas méchant, fantasque et cruel ? Cependant ce prince soupçonneux seroit pardonnable à quelques égards, si pour son propre intérêt

et pour mieux s'assurer de l'attachement de ses amis, il leur faisoit subir quelques épreuves. Il n'en est pas ainsi de Dieu, qui sachant tout, qui pouvant tout, ne peut jamais avoir rien à craindre des dispositions de ses créatures. D'où l'on voit que c'est faire jouer à la Divinité un rôle bien puérile, bien ridicule, bien injuste, que de supposer qu'elle éprouve ses serviteurs, et qu'elle les fasse souffrir sans raison en ce monde pour les dédommager dans un autre. Nos théologiens ne manqueront pas de trouver des motifs de cette conduite de Dieu qu'ils croiront propres à le justifier ; mais ces prétendus motifs seront empruntés de la toute-puissance de cet Être, de son pouvoir absolu sur ses créatures à qui il ne doit pas rendre compte de ses actions, et par-tout nous verrons que notre théologie, croyant justifier son Dieu, en fait un despote, un tyran, c'est-à-dire, le plus haïssable des maîtres.

Je suis, &c.

LETTRE V.

De l'immortalité de l'ame, et du dogme de l'autre vie.

Nous voici, Madame, conduits à l'examen du dogme de la vie future, dans laquelle on suppose que la Divinité, après avoir fait passer les hommes par les tentations, les épreuves et les traverses de la vie présente, afin de s'assurer s'ils sont dignes de son amour ou de sa haine, leur donnera les récompenses ou leur infligera les châtimens qu'ils auront mérités. Ce dogme, qui est un des points capitaux de la religion chrétienne, est fondé sur un grand nombre de principes ou de suppositions dont nous avons déjà fait voir l'absurdité et l'incompatibilité avec les notions que cette même religion nous donne de la Divinité. En effet, il suppose que l'homme peut offenser ou réjouir le Souverain de la nature, influer sur son humeur, exciter ses passions, l'affliger, le tourmenter, lui résister et se soustraire à son pouvoir. Il suppose la liberté de l'homme, système que nous venons de trouver incompatible avec la bonté, la justice, la toute-

puissance Divine. Il suppose que Dieu a besoin d'éprouver ses créatures et de les faire, pour ainsi dire, passer par un noviciat pour savoir à quoi s'en tenir sur leur compte. Il suppose dans un Dieu, qui n'a fait l'homme que pour le rendre heureux, l'impuissance de le mettre tout d'un coup dans la route qui le conduiroit infailliblement à une félicité permanente. Il suppose que l'homme se survivra lui-même, ou que même après sa mort il continuera à penser, à sentir, à agir comme il faisoit de son vivant. En un mot, il suppose l'immortalité de l'ame ; opinion inconnue au législateur des Juifs, qui n'en a parlé nulle part au peuple à qui Dieu s'étoit manifesté ; opinion que du tems de Jésus-Christ les uns admettoient et les autres rejettoient à Jérusalem, sans que le Messie, qui venoit pour instruire, daignât fixer les idées de ceux qui pouvoient se tromper à cet égard ; opinion qui paroît avoir été enfantée dans l'Égypte ou dans les Indes, antérieurement à la religion judaïque, mais qui ne fut connue des Hébreux que quand ils eurent occasion de s'instruire de la philosophie païenne des Grecs et de la doctrine de Platon.

Quelle que soit l'origine de ce dogme, il fut avidemment adopté par les chrétiens, qui le jugerent très-convenable à leur système religieux dont toutes les parties sont fondées sur le merveilleux, et qui se feroient un crime d'admettre la moindre opinion qui fût conforme à la raison. Ainsi, sans remonter jusqu'aux inventeurs de ce dogme inconcevable, examinons de sang-froid cette opinion en elle-même; voyons la solidité des principes sur lesquels elle s'appuie; adoptons-la si nous la trouvons bien fondée, et rejetons-la si elle nous paroît destituée de preuves et contraire à la raison, quand même elle auroit été reçue comme une vérité constante par toute l'antiquité; quand même cette idée seroit adoptée par le plus grand nombre des hommes.

Ceux qui soutiennent l'immortalité de l'ame, regardent cette ame comme un être distingué de leur corps, d'une substance totalement différente de la sienne qu'ils désignent sous le nom d'*esprit*. Si l'on demande ce que c'est qu'un esprit? on nous dit que c'est ce qui n'est point matiere; et si l'on demande ce que l'on peut entendre par ce qui n'est point matiere, qui est la seule chose

dont nous puissions nous former une idée, on nous dira que c'est un esprit. En général, il est aisé de voir que les hommes les plus sauvages, ainsi que les penseurs les plus subtils, se servent du mot *esprit* pour désigner toutes les causes dont ils ne peuvent se faire des notions bien claires : ainsi le mot *esprit* ne désigne jamais qu'un être dont on n'a point d'idée.

Cependant on a prétendu que cet être inconnu, entiérement différent du corps, d'une substance qui n'avoit rien de conforme à la sienne, étoit pourtant capable de faire mouvoir ce corps, ce qui, sans doute, est déjà un mystere très-inconcevable. On a vu que cette substance spirituelle se trouvoit unie avec le corps matériel et régloit toutes ses fonctions. Comme on avoit supposé que la matiere ne pouvoit ni penser, ni vouloir, ni sentir, on a cru que l'on concevroit bien mieux ces opérations en les attribuant à un être dont on avoit encore des idées bien moins claires que de la matiere. En conséquence l'on a imaginé une foule de suppositions gratuites pour expliquer l'union de l'ame avec le corps. Enfin, dans l'impossibilité de se tirer des embarras insurmontables

dans lesquels on s'étoit jeté en faisant l'homme double et en supposant qu'il renfermoit en lui même un être distingué de lui-même, l'on a tranché toutes les difficultés en disant que cette union étoit un grand mystere, ce qui veut dire en bon françois que l'on n'y comprenoit rien ; et l'on a eu recours à la toute-puissance de Dieu, à sa volonté suprême, à des miracles qui sont toujours les dernieres ressources que les théologiens se réservent quand ils ne savent plus comment se tirer d'affaire.

Voilà donc à quoi se réduit tout le jargon métaphysique des profonds rêveurs qui, depuis tant de siecles, nous parlent d'une ame, d'une substance immatérielle dont ils n'ont aucune idée, d'un esprit, c'est-à-dire, d'un être totalement différent de ce que nous pouvons connoître ; tout le verbiage théologique se borne à nous dire en termes pompeux, faits pour en imposer aux ignorans, que l'on ne sait point ce que c'est que l'ame ; que l'on appelle *esprit* toute cause dont la nature et la façon d'agir sont inconnues, dont on ne comprend point le méchanisme ou le jeu ; et que sa façon d'agir et d'être est l'effet de la puissance d'un Dieu dont

l'essence est encore plus éloignée de la nôtre et plus cachée pour nous que l'ame humaine elle-même. A l'aide de ces mots qui ne vous apprendront rien du tout, vous en saurez autant, Madame, que tous les théologiens du monde.

Si vous voulez vous faire des idées plus précises de vous-même, écartez donc les préjugés d'une vaine théologie qui ne consiste qu'à répéter des mots sans leur attacher des idées claires, et qui en distinguant l'ame du corps, ne semble se proposer que de multiplier les êtres sans raison, ne fait que rendre plus incompréhensibles et plus obscures les notions peu distinctes que nous avons de nous-mêmes. Ces notions deviendront au moins plus simples et plus exactes si nous consultons la nature, l'expérience et la raison ; elles nous prouveront que l'homme ne sent que par les organes matériels de son corps, qu'il ne voit que par ses yeux, qu'il ne touche que par sa peau, qu'il n'entend que par ses oreilles, &c. que lorsqu'aucuns de ses organes ne sont actuellement remués, ou n'ont été antérieurement ébranlés, l'homme ne peut avoir ni idées, ni pensées, ni mémoire, ni réflexion, ni

jugement, ni desirs, ni volontés. L'expérience nous montrera que des êtres corporels et matériels sont seuls capables d'agir sur ses organes corporels, et que sans ces organes ce qu'on appelle son *ame* ne penseroit point, ne sentiroit point, ne voudroit point, n'agiroit point. Tout nous démontre que l'ame subit continuellement les mêmes vicissitudes que le corps; elle se développe, se fortifie, décline et s'affoiblit avec lui; enfin tout nous annonce qu'elle doit périr avec lui, à moins de prétendre que l'homme sentira lorsqu'il n'aura plus les organes qui lui font éprouver le sentiment; qu'il verra, qu'il entendra sans avoir ni des yeux ni des oreilles; qu'il aura des idées sans avoir des sens pour recevoir l'impression des êtres physiques, et en exciter les perceptions dans son entendement; enfin, qu'il jouira ou souffrira lorsqu'il n'aura plus ni nerfs ni sensibilité.

Ainsi tout conspire à prouver que notre ame est la même chose que notre corps envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions, moins visibles à la vérité que les autres. Tout s'accorde à nous convaincre que sans le corps l'ame n'est plus rien, et

que toutes les opérations que l'on attribue à cette ame ne pourront plus s'exercer dès que le corps sera détruit. Notre corps est une machine qui, tant que nous vivons, est susceptible de produire des effets que l'on désigne sous différens noms pour les distinguer les uns des autres ; le sentiment est un de ces effets, la pensée en est un autre, la réflexion en est un autre, &c. Ces dernieres se passent au-dedans de nous-mêmes, et notre cerveau paroît en être le siege ou l'organe qui en est susceptible. Cette machine une fois dérangée ou détruite n'est plus capable de produire les mêmes effets ni d'exercer les mêmes fonctions. Il en est de notre corps comme d'un horloge qui n'indique plus les heures, ou qui ne sonne plus quand on vient à la briser.

Ainsi, belle Eugénie, cessez de vous occuper tristement du sort qui vous attend lorsque vous n'existerez plus. Après la mort du corps, l'ame ne subsistera plus ; ces feux dévorans dont on la menace n'auront point de prise sur elle ; elle ne sera plus susceptible de plaisirs ni de douleurs, d'idées riantes ou chagrines, de réflexions gaies ou lugubres. Ce n'est que par le corps que nous

sentons, que nous pensons, que nous sommes gais ou tristes, heureux ou malheureux; ce corps une fois dissout n'aura ni perceptions, ni sensations, et par conséquent ni mémoire ni idées; ses parties dispersées n'auront plus les mêmes qualités que quand elles étoient réunies, elles ne pourront plus conspirer à produire les mêmes effets. En un mot, le corps étant détruit, l'ame, qui n'est que le résultat de l'ensemble de ce corps, ne sera plus rien.

Nos docteurs ont si bien senti que l'ame qu'ils avoient si gratuitement distinguée du corps, ne pouvoit rien faire sans lui, qu'ils ont été forcés d'admettre un dogme ridicule inventé par les mages de Perse, connu sous le nom de la *résurrection*. Ce système suppose que les parties dispersées du corps se rapprocheront un jour afin de le remettre dans son état primitif. Pour que ce phénomene étrange s'opere il faudra que les particules de nos corps détruits, dont les unes se convertissent en terre, d'autres passent dans les plantes, d'autres dans des animaux, tant de notre espece que de toute autre; il faudra, dis-je, que ces particules dont quelques-unes se mêlent avec les eaux ou

voltigent dans l'air, qui souvent auront successivement appartenu à plusieurs hommes différens, se rassemblent pour reproduire l'individu qu'elles auront antérieurement constitué. Si vous ne concevez pas la possibilité de la chose, les théologiens vous l'expliqueront en vous disant que c'est un profond mystere qui ne peut se concevoir; ils vous apprendront que la résurrection est un miracle, un effet surnaturel de la puissance divine. C'est ainsi qu'ils se tirent de toutes les difficultés que le bon-sens leur oppose.

Si par hasard, Madame, vous ne vouliez pas vous contenter de ces raisons sublimes auxquelles le bon-sens répugne, ils chercheront à séduire votre imagination par les peintures vagues des plaisirs ineffables dont jouiront en Paradis les corps et les ames de ceux qui auront adopté leurs rêveries; ils vous diront qu'on ne peut refuser de les en croire sur leur parole sans encourir l'indignation éternelle du Dieu des miséricordes; ils alarmeront cette imagination par les peintures effrayantes des tourmens cruels que le Dieu de la bonté prépare au plus grand nombre de ses créatures.

Mais si vous considérez les choses de sang-froid, vous sentirez la futilité de leurs promesses flatteuses et de leurs menaces qui ne sont faites que pour épouvanter les simples. Vous reconnoîtrez que, quand il seroit vrai que l'homme put se survivre à lui-même, Dieu en le récompensant ne feroit que se récompenser lui-même des graces qu'il lui auroit accordées, et qu'en le punissant il le puniroit de n'avoir point reçu les graces qu'il auroit eu la dureté de lui refuser. Conduite puérile ou barbare qui doit paroître également indigne d'un Dieu sage et d'un Dieu bon.

Si votre esprit, raffermi contre les terreurs dont la religion chrétienne se plaît à pénétrer ses sectateurs, est capable de peser les circonstances affreuses dont on suppose que seront accompagnés les supplices recherchés que Dieu destine aux victimes de sa vengeance, vous trouverez qu'ils sont impossibles et totalement incompatibles avec toutes les idées qu'on vous donne de la Divinité. En un mot, vous reconnoîtrez que les châtimens de l'autre vie ne sont que des chimeres, inventées pour troubler la raison humaine, pour la subjuguer sous le

poids de l'imposture, pour anéantir à jamais le repos des esclaves que le sacerdoce veut se faire et retenir sous son joug.

En effet, on nous apprend que ces tourmens seront horribles, ce qui ne s'accorde guere avec les idées d'un Dieu bon, on nous dit qu'ils seront éternels, ce qui ne s'accorde point avec les idées d'un Dieu juste, qui devroit proportionner les châtimens aux fautes, et qui par conséquent ne peut punir sans fin des fautes passageres et dont les effets sont bornés par le tems. On nous répond que les offenses contre Dieu sont infinies, et que par conséquent la Divinité, sans blesser sa justice, peut se venger en Dieu, c'est-à-dire, se venger à l'infini. Dans ce cas, je dirai que ce Dieu n'est pas bon; qu'il est vindicatif, caractère qui annonce toujours de la crainte et de la foiblesse. Enfin je dirai que parmi les êtres imparfaits qui composent l'espece humaine, il n'en est peut-être pas un seul qui, sans profit pour lui-même, sans crainte pour sa personne, en un mot, sans folie, consentît à punir éternellement quelqu'un qui l'auroit offensé, mais qui ne seroit plus en pouvoir de lui nuire. Caligula trouvoit

du moins un amusement passager dans le spectacle des tourmens qu'il faisoit éprouver aux malheureux qu'il avoit intérêt de détruire. Mais quel profit reviendra-t-il à Dieu des supplices qu'il fera éprouver aux damnés ? En sera-t-il bien amusé ? Leurs affreux châtimens pourront-ils les corriger eux-mêmes ? Les exemples de la sévérité divine seront-ils de quelque utilité pour les vivans, qui n'en seront pas les témoins ? Fera-t-il le plus étonnant des miracles pour faire ensorte que les corps des damnés résistent pendant l'éternité aux affreux tourmens qu'il leur destine ?

Vous voyez donc, Madame, que les idées qu'on nous donne de l'enfer font de Dieu un être infiniment plus insensé, plus méchant et plus cruel que les plus barbares des hommes. On ajoute à tout cela que ce sera le Diable et ses suppôts, c'est-à-dire, les ennemis de la Divinité, qui lui prêteront leur ministere pour exercer ses vengeances implacables. Ils exécuteront les arrêts que ce juge sévere prononcera contre les hommes au jugement dernier. Car vous savez, Madame, qu'un Dieu qui sait tout, fera pourtant rendre compte à ses créatures

créatures de leurs actions qu'il connoîtra déjà ; non content d'avoir jugé chaque homme après sa mort, il fera subir à toute la race humaine, avec grand appareil, un jugement général, dans lequel il confirmera sa propre sentence à la face du genre humain, assemblé pour recevoir son arrêt. Assis sur les ruines du monde, il prononcera un jugement définitif dont il n'y aura plus d'appel.

Mais, en attendant ce jugement mémorable, que deviendront les ames des hommes, séparées de leurs corps, qui ne seront point encore ressuscités? Les ames des justes iront directement goûter les joies du Paradis; quant aux ames souillées de fautes ou de crimes, les théologiens *infaillibles*, qui sont si bien instruits de ce qui se passe dans l'autre monde, ne sont point d'accord sur le sort qui les attend : suivant les nôtres Dieu placera les ames qui ne lui auront point entièrement déplu dans un lieu de supplices, où, par des tourmens rigoureux, elles acheveront d'expier les fautes dont elles se trouveront encore souillées à l'instant de la mort. Suivant ce beau système, si profitable à nos prêtres, Dieu trouve plus simple de construire une

fournaise ardente tout exprès pour tourmenter quelques ames qui n'auront point été suffisamment purifiées, que de les laisser encore quelques années unies avec leurs corps, et de leur donner le tems nécessaire pour venir à résipiscence et mériter de jouir tout d'un coup de la suprême béatitude. C'est sur des notions si ridicules qu'est fondé le dogme du *purgatoire* que tout bon catholique romain est obligé de croire pour le bien de ses prêtres, qui se sont réservés, comme de raison, le pouvoir d'obliger par leurs prieres un Dieu juste et immuable de relâcher les ames captives qu'il n'avoit condamnées à se purger que parce qu'il avoit jugé cette purgation nécessaire.

A l'égard des protestans qui sont, comme chacun sait, des hérétiques et des impies, vu qu'ils ne se prêtent point aux vues lucratives de nos docteurs romains, ils pensent qu'à l'instant de sa mort chaque homme est irrévocablement jugé; qu'il part ensuite directement pour la gloire, ou qu'il va sur-le-champ subir les châtimens éternels que la Divinité lui destine. Même avant d'avoir pu rejoindre son corps, son ame, qui est un pur esprit privé d'organes et de

sens, se trouve pourtant capable d'éprouver l'action du feu. Il est vrai que quelques théologiens nous disent que le feu de l'enfer est un feu spirituel, très-différent par conséquent d'un feu matériel; nous ne devons pas douter que ces docteurs profonds ne sachent très-bien ce qu'ils disent, et n'aient des idées très-nettes d'un feu spirituel, ainsi que des joies ineffables du Paradis qui doivent être aussi spirituelles que les peines de l'enfer.

Telles sont, Madame, en peu de mots les absurdités non moins révoltantes que ridicules, que le dogme de la vie future et de l'immortalité de l'ame a fait naître dans l'esprit des hommes. Tels sont les phantômes dont on se sert pour séduire et alarmer les mortels, pour exciter leurs espérances et leurs craintes, ces mobiles si puissans sur des êtres foibles et sensibles. Mais, comme les idées lugubres ont bien plus de pouvoir sur l'imagination que les idées riantes, les prêtres ont toujours plus fortement insisté sur ce que les hommes avoient à craindre de la part d'un Dieu terrible, que sur ce qu'ils ont à espérer de la miséricorde d'un Dieu plein de bonté. Les

princes les plus méchans sont infiniment mieux servis que ceux dont on connoît l'indulgence et l'humanité. Les prêtres ont eu l'art de nous jeter dans l'incertitude et la défiance par le double caractère qu'ils ont donné à la Divinité. S'ils nous promettent le salut, ils nous disent de l'opérer *avec crainte et tremblement*. C'est ainsi qu'ils parviennent à jeter le trouble et l'effroi dans les ames les plus honnêtes, en répétant sans cesse que l'on ne sait jamais *si l'on est digne d'amour ou de haine*. La terreur fut et sera toujours le moyen le plus sûr de tromper et de subjuguer les hommes.

Ils nous diront, sans doute, que les terreurs que la religion inspire sont des *terreurs salutaires*, que le dogme de l'autre vie est un frein très-puissant pour empêcher les crimes et retenir les hommes dans le devoir. Pour se désabuser de cette maxime si souvent rebattue et si généralement adoptée sur la parole des prêtres, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Par-tout nous voyons des chrétiens très-persuadés de l'existence d'une autre vie, et qui pourtant se conduisent comme s'ils n'avoient rien à craindre de la part d'un Dieu vengeur, ou rien à espérer d'un Dieu

rémunérateur. Quand il s'agit de quelque grand intérêt, toutes les fois qu'on est entraîné par quelque forte passion ou par quelque habitude, on ferme les yeux sur l'autre vie, on ne voit plus le juge irrité, on se permet le crime, et quand on l'a commis on se rassure en disant que Dieu est bon; d'ailleurs la religion nous console en se contredisant; elle nous montre ce même Dieu qu'elle nous a dit si susceptible de colere, comme rempli de miséricorde en faisant grace à tous ceux qui reconnoissent leurs fautes. En un mot, je ne vois personne qui soit retenu par les craintes de l'enfer. Ces prêtres qui font tant d'efforts pour nous en pénétrer, nous montrent souvent des penchans plus pervers que ceux qui n'auroient jamais entendu parler de l'autre vie. Ceux qui dès l'enfance ont reçu leurs effrayantes leçons, n'en sont ni moins débauchés, ni moins vindicatifs, ni moins orgueilleux, ni moins coleres, ni moins injustes, ni moins avares. Enfin le dogme de l'autre vie n'influe en rien sur celle-ci; il n'anéantit aucunes de nos passions, il ne sert de frein qu'à quelques ames timides, qui, même sans lui, n'auroient pas la témérité de se

livrer à de grands excès. Ce dogme n'est propre qu'à troubler le repos de quelques personnes honnêtes, timorées, bien nées et crédules, dont il échauffe l'imagination, sans jamais retenir la main des plus grands scélérats, sans en imposer à ceux que la décence et les loix ne peuvent point arrêter.

Enfin, pour tout dire, je vois une religion lugubre et redoutable faire des impressions très-vives, très-profondes et très-dangereuses sur une ame telle que la vôtre, tandis qu'elle n'en fait que de très-passageres sur des ames endurcies dans le crime, ou en qui la dissipation détruit à chaque instant l'effet de ses menaces. Plus conséquente que les autres dans vos principes, vous ne vous êtes occupée que trop souvent et trop sérieusement pour votre bonheur, d'objets tristes et sombres qui ont vivement alarmé votre imagination sensible, tandis que les mêmes phantômes qui vous poursuivoient sont bientôt bannis de l'esprit de ceux qui n'ont ni vos vertus, ni vos lumieres, ni votre sensibilité.

Un chrétien conséquent à ses principes devroit sans cesse vivre dans les alarmes; il ne peut jamais savoir avec certitude s'il est

agréable ou déplaisant à son Dieu ; le moindre mouvement d'orgueil ou de convoitise, le moindre desir, suffisent pour mériter sa colere et pour perdre tout d'un coup le fruit de sa dévotion. Il n'est pas surprenant qu'avec ces affreux principes on cherche à s'isoler afin de s'occuper tristement de ses peines, d'éviter les occasions qui inviteroient à pécher, et de prendre les moyens qu'on annonce comme propres à expier les fautes dont on suppose que Dieu se vengera durant l'éternité.

Ainsi les idées noires de la vie future ne laissent en paix que ceux qui n'y songent point sérieusement ; elles sont très-désolantes pour tous ceux que leur tempérament détermine à s'en occuper. Ce sont les idées atroces que les prêtres s'étudient à nous donner de la Divinité, qui forcent tant de personnes honnêtes à se jeter dans les bras de l'incrédulité. Si quelques libertins incapables de raisonner abjurent une religion gênante pour leurs passions ou qui trouble leurs plaisirs, il est aussi beaucoup de gens qui, pour l'avoir mûrement examinée, s'en dégoûtent avec connoissance de cause, et ne peuvent consentir ni à vivre dans les

alarmes ni à mourir désespérés ; ils abjurent donc une religion qui n'est propre qu'à remplir l'esprit d'inquiétudes, pour trouver le repos dans le sein de la raison qui les rassure.

Le tems des grands crimes est toujours le tems de l'ignorance. C'est dans ce tems où communément aussi l'on a le plus de religion ; les hommes alors suivent machinalement et sans examen les pratiques que leurs prêtres leur imposent sans jamais s'occuper du fond de leur doctrine. A mesure que les peuples s'éclairent, les grands crimes deviennent plus rares, les mœurs s'adoucissent, les sciences sont cultivées, et la religion que l'on examine perd sensiblement de son crédit. C'est alors que l'on voit un grand nombre d'incrédules au sein des sociétés devenues plus paisibles aujourd'hui qu'elles ne pouvoient l'être autrefois, lorsqu'il dépendoit du caprice d'un prêtre de les remplir de troubles, et d'inviter les peuples aux forfaits par l'espoir de mériter le ciel.

La religion n'est consolante que pour ceux qui n'en ont point embrassé tout l'ensemble ; les récompenses vagues qu'elle promet, sans en donner d'idées, ne sont faites que pour

séduire ceux qui ne font point réflexion au caractere inquiétant, faux et cruel que cette religion donne à son Dieu. En effet, comment se fier aux promesses d'un Dieu que l'on représente comme un tentateur, un séducteur, qui semble par-tout se plaire à tendre des pieges dangereux à ses foibles créatures? Comment compter sur les faveurs d'un Dieu plein de caprice dont on ne sait jamais si l'on mérite la tendresse ou la haine? De quel droit attendre des récompenses d'un Dieu despotique et absolu, qui ne doit rien aux hommes, et qui ne consulte que sa fantaisie pour destiner d'avance ses créatures au bonheur ou à la perdition? Il n'y a, sans doute, qu'un enthousiasme bien aveugle qui puisse faire placer sa confiance en un tel Dieu; il n'y a que la folie qui puisse le faire aimer; il n'y a que l'extravagance qui puisse faire compter sur les récompenses inconnues qu'on nous promet de sa part, en même tems qu'on nous assure qu'il est le maître de ses graces et que nous ne sommes point en droit de rien exiger de lui.

En un mot, Madame, les notions de l'autre vie, bien loin de consoler, ne sont propres qu'à empoisonner toutes les douceurs de la

vie présente. D'après les idées funestes que le christianisme, toujours en contradiction avec lui-même, nous présente de son Dieu, l'on est bien plus assuré d'encourir ses châtimens terribles que de pouvoir mériter ses récompenses ineffables ; il ne donne ses graces qu'à qui il veut, au lieu qu'il dépend de nous-mêmes de nous damner, et la vie la plus pure ne nous met pas en droit de présumer que nous sommes dignes de son amour. En bonne-foi, l'anéantissement total de notre être n'est-il pas préférable au danger de tomber entre les mains d'un Dieu si redoutable ? Tout homme sensé ne devroit-il pas préférer l'idée de mourir tout entier à celle de durer toujours, pour être le jouet éternel des caprices d'une Divinité, assez cruelle pour damner et tourmenter sans fin des êtres infortunés qu'elle n'a créés si foibles que pour les punir de leurs foiblesses nécessaires ? Si Dieu est bon, comme on l'assure, malgré les cruautés dont on le suppose capable, n'eût-il pas mieux valu qu'il eût refusé le jour à des êtres qui pouvoient risquer la damnation éternelle ? Ce Dieu n'a-t-il pas traité les bêtes plus favorablement que l'homme, puisqu'au moins il exempte

ces bêtes de pêcher, et par-là de s'exposer à mériter une éternité malheureuse ?

Le dogme de l'immortalité de l'ame ou de la vie future n'a donc rien de consolant dans la religion chrétienne ; au contraire, il est fait pour remplir le cœur d'un chrétien conséquent à ses principes, d'amertume et d'alarmes continuelles. J'en appelle à vous-même, Madame ; ces notions si sublimes vous ont elles jusqu'ici bien consolée ? Toutes les fois que l'idée d'un avenir incertain s'est présentée à votre esprit, avez-vous pu vous défendre d'un frissonnement secret ? La conscience d'une vie très-vertueuse et très-pure a-t-elle été capable de vous rassurer contre les craintes nécessaires que vous inspiroit un Dieu jaloux, sévere, capricieux, dont la moindre faute pouvoit attirer la disgrace éternelle, et à qui la foiblesse la plus légere et la plus involontaire pouvoit faire oublier des années de ferveur ?

Je sais très-bien ce qu'on vous dira pour vous retenir dans les préjugés ; les ministres de la religion possedent le secret de tempérer les alarmes qu'eux-mêmes ont soin d'exciter ; ils tâchent d'inspirer la confiance aux ames qu'ils voient trop accablées par la

crainte ; ils balancent ainsi une passion par une autre ; ils tiennent en suspens l'esprit de leurs esclaves, dans l'appréhension que trop de confiance ne les rendît peu souples ou que le désespoir ne les forçât de secouer le joug. Aux personnes trop effrayées ils ne parlent que d'espérances et de la bonté de Dieu ; à celles qui sont trop confiantes ils ne parlent que de terreurs et des jugemens d'un Dieu sévere. C'est à l'aide de cette politique qu'ils parviennent à faire plier ou à retenir sous le joug tous ceux qui prêtent l'oreille à leurs leçons contradictoires.

Ils vous diront encore que le sentiment de l'immortalité est inhérent à l'homme ; que les desirs immenses dont son ame est dévorée et que rien ici-bas n'est capable de satisfaire, sont des preuves indubitables que cette ame fut destinée à subsister éternellement ; en un mot, de ce que nous desirons de toujours exister, ils prétendront que nous en devons conclure que nous existerons toujours. Où en serions-nous, Madame, d'après de tels raisonnemens ! Nous desirons la continuation de notre existence lorsque cette existence est heureuse, ou lorsque nous prévoyons qu'elle pourra le devenir. Mais

nous ne pouvons desirer une existence misérable ou du moins dans laquelle il est bien plus probable que nous serons malheureux que fortunés. Si, comme la religion chrétienne le répete si souvent, le nombre des élus est très-petit, le salut très-difficile, le nombre des réprouvés très-grand et la damnation très-facile, qui est-ce qui pourroit desirer d'exister toujours avec le risque si évident d'être damné éternellement ? Ne vaudroit-il pas mieux n'être point né que d'être forcé contre son gré de jouer un jeu si dangereux. Le néant lui-même ne nous présente-t-il pas une idée préférable à celle d'une existence qui peut très-aisément nous conduire à des maux éternels ? Souffrez, Madame, que j'en appelle à vous-même ; si, avant de venir au monde, l'on vous eût laissé le choix de naître ou de ne point naître, en vous faisant comprendre qu'une fois née vous risqueriez cent mille contre un de devenir éternellement malheureuse, vous seriez-vous déterminée pour la vie ?

Il est donc aisé de sentir la foiblesse des preuves sur lesquelles on prétend fonder le dogme de l'immortalité de l'ame et de la vie future. Le desir que nous pouvons en

avoir ne peut être fondé lui-même que sur l'espérance d'y jouir d'un bonheur permanent. Mais la religion nous donne-t-elle cette assurance ? Oui, dira-t-on, si l'on se soumet fidélement aux regles qu'elle prescrit. Mais pour se conformer à ces regles ne faut-il pas des graces du ciel ? est-on bien assuré de les obtenir ou de les mériter ? ne nous répete-t-on pas sans cesse que Dieu est le maître de ses graces et qu'il ne les accorde qu'à un petit nombre d'élus ? ne nous dit-on pas tous les jours que contre un seul homme qui se rend digne du bonheur éternel, il y en a des milliards qui marchent dans le chemin de la damnation ? Cela posé, tout chrétien qui raisonneroit seroit un fou de desirer une existence future qu'il a tant de motifs de craindre, ou de compter sur un bonheur que tout conspire à lui montrer comme incertain, comme difficile à obtenir, comme dépendant uniquement des fantaisies d'une Divinité capricieuse qui se joue de ses créatures infortunées.

Sous quelque point de vue que l'on envisage le dogme de l'immortalité de l'ame, nous serons forcés de le regarder comme une chimere, inventée par des hommes qui

ont réalisé leurs propres desirs, ou qui n'ont pu justifier la Providence de ses injustices passageres en ce monde. Ce dogme fut reçu avec empressement parce qu'il flattoit les desirs et sur-tout la vanité de l'homme, qui s'arroge une supériorité sur tous les êtres de la nature qu'il voit passer et disparoître; il s'est cru le favori de son Dieu, sans faire attention que ce Dieu lui faisoit à chaque instant éprouver des vicissitudes, des calamités et des peines comme à tous les êtres sentans, et lui faisoit enfin subir la mort ou la dissolution, qui est une loi invariable pour tout ce qui existe. Cette créature orgueilleuse, qui s'est crue un être privilégié, seul agréable à son auteur, ne s'est point apperçue qu'à bien des égards son existence étoit plus incertaine et plus foible que celle des autres animaux, ou même que celle des êtres inanimés. L'homme n'a point voulu sentir qu'il ne possédoit ni la force du lion, ni la vîtesse du cerf, ni la longue durée d'un chêne, ni la solidité d'un rocher et des métaux; il s'est cru l'être le plus favorisé, le plus sublime, le plus noble; il s'est cru supérieur à tous les autres, parce qu'il possédoit seul la faculté de penser, de juger,

de raisonner. Mais ses pensées ne le rendent-elles pas plus malheureux que tous les autres animaux qu'il suppose privés de cette faculté, ou du moins qu'il croit ne l'avoir point au même degré que lui ? La triste faculté de penser, de se ressouvenir, de prévoir ne le rend-elle pas souvent très-malheureux par l'idée du passé, du présent et de l'avenir ? Ses passions ne le portent-elles pas à des excès inconnus des autres animaux? Ses jugemens sont-ils bien sains ? La raison est-elle bien développée dans le plus grand nombre des hommes, à qui l'on en interdit l'usage comme dangereux ? Sont-ils bien avancés de se repaître de préjugés et de chimeres qui les rendent malheureux pendant tout le cours de leur vie ? Enfin, les bêtes ont-elles une religion qui leur inspire des terreurs continuelles en leur faisant envisager un avenir redoutable, qui empoisonne leurs plaisirs les plus doux, qui leur enjoigne de se tourmenter elles-mêmes, qui les menace de la damnation éternelle ?

En vérité, Madame, si nous pesons dans une balance équitable les prétendus avantages de l'homme sur les autres animaux, nous verrons bientôt évanouir cette supé-

riorité

riorité fictive qu'il s'arroge sur eux. Nous trouverons que toutes les productions de la nature sont soumises aux mêmes loix ; que tous les êtres ne naissent que pour mourir, se produisent pour se détruire ; que tous les êtres sentans sont forcés d'éprouver des plaisirs et des peines, paroissent et disparoissent, sont et cessent d'être, se montrent sous une forme qu'ils quittent pour en produire une autre. Telles sont les vicissitudes continuelles auxquelles tout ce qui existe est évidemment soumis, et dont l'homme n'est pas plus exempt que tout ce qui l'environne. Notre globe s'altere, les mers changent de place, les montagnes s'écroulent et s'applanissent, tout ce qui respire meurt à la fin, et l'homme seul prétendroit à une éternelle durée !

Que l'on ne me dise point que c'est dégrader l'homme que de le comparer à des êtres privés d'ame et d'intelligence ; ce n'est point l'avilir, c'est le mettre à sa place d'où sa vanité puérile l'a fait sortir mal-à-propos. Tous les êtres sont égaux : sous des formes différentes ils agissent diversement ; mais, par des loix qui sont invariablement les mêmes pour tout ce qui existe, tout ce qui

est composé se dissout, tout ce qui vit finit par mourir; tous les hommes sont également forcés de subir le trépas, ils sont égaux à la mort, quoique pendant leur vie leur puissance, leurs talens, et sur-tout leurs vertus mettent entr'eux une différence nécessaire, réelle, mais momentanée. Que seront-ils après leur mort? Ils seront tout ce qu'ils étoient dix ans avant de naître.

Ainsi, sage Eugénie, banissez à jamais de votre esprit les frayeurs qu'on vous inspire de la mort. Elle est pour le malheureux un port assuré contre les infortunes de la vie. Si elle paroît cruelle à ceux qui jouissent du bonheur, qu'ils en écartent l'idée ou qu'ils s'apprivoisent avec elle; qu'ils appellent la raison à leur secours, elle calmera les inquiétudes d'une imagination trop alarmée; elle dissipera les nuages que la religion répand sur les esprits; elle apprendra que cette mort si terrible n'est rien, et qu'elle ne sera suivie ni de la mémoire des plaisirs passés, ni de regrets, ni de peines.

Vivez donc heureuse et tranquille, aimable Eugénie! conservez soigneusement une existence intéressante et nécessaire à tous ceux avec qui vous vivez. N'altérez point

votre santé, ne troublez point votre repos par des idées mélancoliques. Sans vous occuper tristement d'un avenir qui n'a pas droit de vous inquiéter, cultivez la vertu qui est devenue si familiere, si nécessaire à votre cœur et qui vous rend si chere à tous ceux qui ont le bonheur de vous approcher. Servez-vous de votre rang, de votre crédit, de vos richesses, de vos talens pour faire des heureux, pour soutenir des opprimés, pour secourir l'infortune, pour essuyer les larmes de ceux que le sort veut accabler. Servez-vous de votre esprit pour vous livrer aux occupations honnêtes qui seules ont droit de vous plaire. Servez-vous de votre raison pour dissiper les phantômes qui vous alarment et pour écarter les préjugés dont votre enfance s'est imbue. En un mot, rassurez-vous, et souvenez-vous qu'en pratiquant, comme vous faites, la vertu, vous ne pourrez devenir un objet de haine pour un Dieu qui, s'il réservoit dans l'éternité des châtimens rigoureux aux vertus sociales, seroit le plus bisarre, le plus cruel, et le plus insensé des êtres.

Vous me demanderez peut-être, en détruisant l'idée de l'autre monde, ce que devien-

dront les remords, ces châtimens si utiles aux hommes et si propres à les retenir. Je répons que les remords subsisteront toujours, quand même on cesseroit de craindre les vengeances éloignées et incertaines de la Divinité. En commettant des crimes, en se laissant emporter à ses passions, en nuisant à ses semblables, en refusant de leur faire du bien, en étouffant la pitié, tout homme, dont la raison n'est point totalement troublée, sent très-bien qu'il se rend odieux aux autres, qu'il doit craindre leur inimitié; il rougit donc de s'être rendu méprisable ou détestable à leurs yeux; il connoît le besoin continuel qu'il a de leur estime et de leurs secours, l'expérience lui prouve que ses vices les plus cachés sont nuisibles à lui-même; il est dans le cas de craindre sans cesse qu'un hasard malheureux ne découvre ses vices honteux et les crimes secrets qu'il auroit pu commettre; c'est de toutes ces idées que naissent les regrets et les remords, même dans ceux qui ne croient point aux chimeres d'une autre vie. A l'égard de ceux dont la raison est troublée, qui sont enivrés par leurs passions, ou fortement liés au vice par les chaînes de l'habitude, même en

croyant à l'enfer, ils n'en seront ni moins vicieux ni moins méchans. Un Dieu vengeur n'en imposera jamais à un homme assez dépourvu de raison pour mépriser l'opinion publique, pour fouler aux pieds la décence, pour braver les loix, pour s'exposer à la honte et aux châtimens humains. Toute personne sensée comprend aisément qu'en ce monde l'estime et l'affection des autres sont nécessaires à son propre bonheur, et que la vie n'est qu'un fardeau pour ceux qui par leurs vices se nuisent à eux-mêmes et se rendent méprisables aux yeux de la société.

Le vrai moyen, Madame, de vivre heureux dans ce monde est de faire des heureux; rendre ses semblables heureux, c'est avoir de la vertu; avec de la vertu on parvient paisiblement et sans remords au terme que la nature fixe également à tous les êtres; terme que votre âge ne vous permet de voir que dans le lointain; terme que vous ne devez point accélérer par vos craintes; terme enfin que les soins et les desirs de tous ceux qui vous connoissent s'empresseront d'éloigner, jusqu'à ce que, rassasiée de jours et contente du rôle que vous aurez joué sur

la scene du monde, vous désiriez vous-même de rentrer doucement dans le sein de la nature.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

Des mysteres du christianisme ; des sacremens ; des cérémonies religieuses.

Les réflexions, Madame, que je vous ai jusqu'ici présentées dans mes lettres, peuvent, je crois, déjà suffire pour vous détromper en grande partie des notions lugubres et affligeantes que les préjugés religieux m'ont paru vous inspirer. Cependant, pour remplir la tâche que vous m'avez imposée et pour achever de vous rassurer en détruisant les idées favorables qui pourroient vous rester d'un systême rempli d'inconséquences et de contradictions, je vais continuer à examiner les mysteres étranges que le christianisme fait adorer. Ils sont fondés sur des idées si bizarres et si contraires à la raison, que si dès l'enfance nous n'avions été peu à peu apprivoisés avec elles, nous rougirions pour notre espece d'avoir pu un instant les adopter ou les croire.

Les chrétiens, peu contens de cette foule d'énigmes et de contradictions dont les livres des Juifs sont remplis, ont encore imaginé depuis un grand nombre de mysteres incompréhensibles pour lesquels ils ont la plus profonde vénération ; leur impénétrable obscurité semble être un motif pour eux de les respecter davantage ; leurs prêtres enhardis par leur crédulité, que rien ne pouvoit rebuter, semblent s'être étudiés à multiplier les articles de leur foi et le nombre des objets inconcevables qu'ils leur ont dit de recevoir avec soumission et d'adorer sans les comprendre.

Le premier de ces mysteres est celui de la *Trinité ;* il suppose qu'un Dieu unique et simple, qui est un pur esprit, est pourtant composé de trois Divinités que l'on appelle des *personnes*. Ces trois Dieux que l'on désigne sous le nom de *Pere*, de *Fils* et de *S. Esprit* ne forment qu'un seul Dieu. Ces trois personnes sont égales en pouvoir, en sagesse, en perfections ; cependant la seconde se trouve subordonnée à la premiere, au point d'être forcée de se revêtir de chair ou de se faire homme pour devenir la victime de la premiere. C'est ce que l'on appelle le

mystere de l'*Incarnation*. Malgré son innocence, sa perfection et sa pureté, le fils de Dieu devient l'objet du courroux d'un Dieu juste, qui est la même chose que lui, mais qui ne peut consentir à s'appaiser que par la mort de son propre fils ou d'une portion de lui-même. Le fils de Dieu non content de s'être fait homme, meurt sans avoir péché pour le salut des hommes qui ont péché ; Dieu préfere des êtres imparfaits et qu'il ne pourra point corriger à son cher fils rempli de perfections divines ; la mort d'un Dieu est devenue nécessaire pour racheter le genre humain de l'esclavage de Satan qui sans cela n'eût point lâché sa proie, et qui a été assez puissant contre le Tout-Puissant pour l'obliger à sacrifier son propre fils. C'est ce qu'on désigne sous le nom du mystere de la *Rédemption*.

Il suffit assurément d'exposer de pareilles opinions pour en montrer l'absurdité ; il est évident que s'il n'existe qu'un seul Dieu, il ne peut y en avoir trois. On peut bien envisager la Divinité, comme Platon avoit fait avant le christianisme, sous trois points de vue différens, c'est-à-dire, comme toute-puissante, comme sage et raisonnable, enfin

comme pleine de bonté, mais il n'y avoit que l'excès du délire qui pût personnifier ces trois qualités divines, ou les transformer en des êtres réels. On pouvoit bien supposer que ces attributs moraux se trouvoient réunis dans un même Dieu ; mais il est insensé d'en faire trois dieux différens ; on ne remédiera jamais à ce polythéïsme métaphysique en assurant que ces dieux n'en font qu'un seul. D'ailleurs cette rêverie n'étoit jamais venue dans la tête du législateur des Hébreux. L'Éternel en se révélant à Moyse ne lui avoit point appris qu'il fût triplé ; il n'est point question de Trinité dans l'ancien Testament ; cependant une notion si bizarre, si merveilleuse, si peu faite pour être devinée, méritoit bien d'être formellement révélée, sur-tout devant servir de base à tout le christianisme, qui fut de toute éternité l'objet des soins de la Divinité, et à l'établissement duquel il semble avoir songé même avant la création du monde.

Quoi qu'il en soit, la seconde personne, ou le second Dieu de la Trinité s'est revêtu de chair ; le fils de Dieu s'est fait homme. Mais, comment le pur Esprit qui préside à l'univers, peut-il engendrer un fils ? Com-

ment ce fils qui, avant son incarnation n'étoit qu'un pur Esprit, a-t-il pu se combiner avec un corps matériel et se renfermer en lui? Comment la nature divine a-t-elle pu s'amalgamer avec la nature imparfaite de l'homme, et comment un Être immense et infini comme son pere a-t-il pu se former dans le sein d'une vierge? De quelle maniere un pur esprit a-t-il pu féconder cette vierge favorisée? Le fils de Dieu a t-il joui dès le ventre de sa mere de sa raison, ou bien a-t-il eu comme les autres enfans pendant quelque tems la foiblesse d'esprit, l'imbécillité et les infirmités de l'enfance, et pendant cet intervalle que devenoit la sagesse divine et la toute-puissance? Enfin, comment un Dieu a-t-il pu souffrir et mourir? Comment un Dieu juste a-t-il pu consentir qu'un Dieu exempt de tout péché pût éprouver des châtimens qui ne sont dus qu'au péché? Pourquoi ne s'est-il point appaisé sans s'immoler à lui-même une victime si précieuse et si innocente? Trouveriez-vous du jugement dans un Souverain qui, pour faire cesser la colere qu'il auroit conçue contre son peuple rebelle, obligeroit ce peuple de lui sacrifier un fils chéri qui

n'auroit point eu de part à sa rebellion ?

On nous dira que c'est par tendresse pour le genre humain que Dieu voulut accomplir ce sacrifice. Mais je demanderai toujours s'il n'eût pas été plus simple, plus conforme aux idées d'un Dieu de pardonner les iniquités du genre humain ou de l'empêcher de les commettre, que de se mettre dans le cas de faire jouer de si puissans ressorts. Suivant le systême entier de la religion chrétienne, il est évident que Dieu n'a créé le monde que pour que son fils eût l'occasion de se faire immoler. La chûte des anges rebelles n'eut visiblement lieu que pour préparer la chûte d'Adam ; Dieu ne permit le péché du premier homme que pour avoir le plaisir de montrer sa bonté en sacrifiant son fils, afin de racheter les hommes de l'esclavage de Satan ; il ne laissa tant de puissance à Satan que pour avoir la satisfaction de donner le change à cet ennemi, en faisant mourir un Dieu, et par-là détruire son pouvoir sur la terre.

Mais enfin Dieu a-t-il réussi dans ces projets si profonds ? Les hommes sont-ils enfin totalement délivrés de l'empire de Satan ? Ne sont-ils plus les esclaves du péché et se

trouvent-ils désormais dans l'heureuse impossibilité d'allumer la colere divine? Le sang du fils de Dieu a-t-il lavé les iniquités de la terre? Ceux qu'il a rachetés, ceux à qui il s'est fait connoître, ceux qui croient en lui n'offensent-ils plus le ciel? La Divinité qui a dû sans doute être satisfaite d'un sacrifice si mémorable, a-t-elle remis aux hommes la peine du péché? N'exige-t-elle plus rien d'eux, et depuis la mort de son fils, les a-t-elle exemptés des maladies, des calamités, de la mort? Rien de tout cela n'est arrivé; les mesures prises de toute éternité par la sagesse prévoyante d'un Dieu dont la volonté ne peut trouver d'obstacles ont été renversées, la mort de Dieu lui-même est devenue inutile au monde; tous les projets divins ont échoué contre le libre arbitre de l'homme et la puissance du Démon. L'homme continue à pêcher et à mourir, le Diable est demeuré maître du champ de bataille, et c'est pour un très-petit nombre d'élus que la Divinité a bien voulu mourir.

On rougit, Madame, en vérité d'être forcé de combattre sérieusement de semblables chimeres; si elles ont quelque chose de merveilleux, c'est d'avoir pu être enfantées dans

le cerveau de l'homme, et d'avoir pu se faire admettre par des êtres raisonnables. Au reste, ces notions sont véritablement des mysteres ; rien n'est en effet plus démontré, sinon que les personnes qui nous en parlent, sont aussi incapables que nous d'y comprendre la moindre chose. Dire que l'on croit de pareilles absurdités c'est mentir évidemment ; il seroit toujours totalement impossible de croire ce que l'on ne peut entendre ; une proposition pour être crue exige nécessairement d'être entendue. Croire ce qu'on ne comprend point, c'est adhérer sottement aux absurdités des autres ; croire des choses qui ne sont point entendues par ceux-mêmes qui nous les disent, c'est le comble de la sottise ; croire aveuglément les mysteres de la religion chrétienne, c'est admettre des contradictions dont ceux-mêmes qui les annoncent ne peuvent être convaincus, puisqu'ils se perdent nécessairement eux-mêmes dans les absurdités qu'ils ont reçues sans examen de leur pere ou de leurs ancêtres, qui étoient visiblement ou des imposteurs ou des dupes.

Si vous me demandez comment les hommes ont pu n'être point révoltés de tant de rêve-

ries absurdes et inintelligibles, je vais à mon tour vous expliquer ce grand *mystere*, c'est le secret de l'église, c'est le mystere de nos prêtres. Il ne faut pour cela que faire attention aux dispositions générales de l'homme, sur-tout quand il est ignorant et incapable de raisonner. Tout homme est curieux, sa curiosité s'irrite et son imagination travaille quand on lui montre du mystere dans les choses qu'on lui annonce comme importantes à son bonheur ; le vulgaire méprise ce qu'il connoît ou ce qui est à sa portée, le moyen de le gagner c'est de l'éblouir, c'est de lui annoncer des merveilles, des prodiges, des choses extraordinaires ; il n'admire et ne respecte que ce qui lui fait ouvrir de grands yeux, ce qui frappe vivement son imagination, ce qui donne de l'occupation à son esprit, qui par lui-même manque souvent d'idées. Les prêtres les plus avidement écoutés, les mieux reçus du peuple, les plus respectés, les mieux payés seront donc toujours ceux qui annonceront le plus de merveilles et de mysteres.

D'ailleurs la Divinité étant un être dont l'essence impénétrable est voilée aux regards des mortels, ceux-ci se sont communément

imaginé que tout ce qu'ils ne pouvoient comprendre renfermoit nécessairement quelque chose de divin. *Sacré*, *mystérieux* et *divin* sont devenus des synonymes, et ces mots imposans suffisent pour mettre les hommes à genoux.

Les trois mysteres que je viens d'examiner sont unanimément reçus par toutes les sectes chrétiennes; mais il en est encore d'autres sur lesquels les théologiens ne sont nullement d'accord. En effet, nous voyons des hommes qui après avoir admis sans répugnance un certain nombre d'absurdités, s'arrêtent tout d'un coup en chemin et refusent d'en admettre davantage. Les chrétiens protestans sont dans ce cas; ils rejettent avec dédain des mysteres pour lesquels l'église romaine montre le plus profond respect. Cependant en fait de mysteres il paroît difficile de marquer le terme où l'esprit doit s'arrêter.

Quant à nos docteurs, bien plus avisés, sans doute, que ceux des protestans, ils ont adroitement multiplié nos mysteres; ils seroient au désespoir qu'il y eût rien dans la religion qui fût clair, intelligible, naturel. Plus mystérieux que les prêtres d'Égypte

même, ils ont trouvé le moyen de changer tout en mystere ; des mouvemens du corps, des usages indifférens, des cérémonies frivoles se sont entre leurs mains puissantes convertis en mysteres sublimes et divins. Dans la religion romaine tout est magie, tout est prodige, tout est surnaturel ; dans les décisions de nos théologiens, le parti qu'ils adoptent est presque toujours celui qui est le plus déraisonnable, le plus propre à confondre et à renverser les idées du bon-sens. En conséquence nos prêtres sont restés les plus riches, les plus puissans et les plus considérés. Le besoin continuel que nous avons d'eux pour obtenir du ciel les graces qu'il ne nous accorde que par leur ministere, nous met dans une dépendance continuelle de ces hommes merveilleux qui se sont faits les entremetteurs et les courtiers entre le ciel et nous.

Tous nos sacremens renferment de grands mysteres. Ce sont des cérémonies auxquelles la Divinité attache, dit-on, quelque vertu secrete par des voies inconnues dont on n'a point d'idées. Dans le *baptême*, sans lequel nul homme ne peut être sauvé, de l'eau versée sur la tête d'un enfant qui vient de naître,

naître, lave son ame spirituelle et la dégage des souillures qui sont les suites du péché qu'il a commis dans la personne d'Adam qui a péché pour lui. Par la vertu mystérieuse de cette eau et de quelques paroles également inintelligibles, cet enfant se trouve réconcilié avec son Dieu, que son premier pere lui avoit fait offenser à son insu. En tout cela, Madame, vous ne pouvez vous empêcher de reconnoître une complication de mysteres qu'aucun chrétien ne peut se dispenser de croire ; quoiqu'assurément il n'y ait pas un seul chrétien qui puisse concevoir en quoi consiste la vertu de cette eau merveilleuse, que l'on assure être propre à régénérer, ni sentir comment le Monarque équitable de l'univers peut imputer des fautes à ceux qui ne les ont point commises ; ni compreudre qu'un Dieu sage puisse attacher sa faveur à une cérémonie futile, qui sans changer le penchant au péché que l'on apporte en naissant, peut, sur-tout en hiver, devenir dangereuse pour la santé de l'enfant.

Dans la *confirmation*, sacrement ou cérémonie qui, pour avoir quelque valeur, doit être administrée par un évêque, un soufflet appliqué sur la joue d'un enfant fait des-

cendre le Saint-Esprit sur sa tête, et lui procure la grace de ne point chanceler dans sa foi. Vous voyez, Madame, que l'efficacité de ce sacrement s'est malheureusement démentie dans ma personne ; quoique dans ma jeunesse j'aie été bien et duement confirmé, je n'ose me vanter de ne point rougir de la foi, ni d'être inébranlable dans la croyance de mes peres.

Dans le sacrement de *pénitence*, cérémonie qui consiste à mettre un prêtre dans la confidence de ses fautes, nous voyons pareillement des merveilles et des mysteres. En faveur de cette soumission, à laquelle tout bon catholique se croit nécessairement obligé, un prêtre, pécheur lui-même, chargé des pleins-pouvoirs de la Divinité, pardonne et remet en son nom les péchés dont elle étoit irritée ; Dieu se réconcilie avec tout homme qui s'humilie devant son ministre, et sur les ordres de celui-ci il rouvre le ciel au malheureux qui s'en étoit fait exclure. Si ce sacrement ne procure pas toujours des graces bien marquées à ceux qui en font usage, il a du moins l'avantage de les rendre parfaitement souples au clergé, qui par-là se trouve à portée d'exercer son empire sur

les esprits, au point de pouvoir quelquefois troubler la société et plus souvent encore le repos des familles et celui des consciences.

Il est pour les catholiques un autre sacrement qui renferme assurément les plus étranges mysteres, c'est celui de l'*eucharistie*. Nos docteurs, sous peine d'être damnés, nous enjoignent de croire que le fils de Dieu est forcé par un prêtre de quitter le séjour de la gloire, pour venir se masquer sous les apparences du pain; ce pain devient un Dieu; ce Dieu se multiplie autant de fois qu'il y a de prêtres qui le lui commandent en différens lieux de la terre; cependant on ne voit par-tout qu'un seul et même Dieu; il reçoit les hommages et les adorations de bien des gens, qui trouvent très-ridicule que des Égyptiens aient pu jadis adorer des oignons. Les catholiques, peu contens de rendre un culte à du pain qu'ils supposent divinisé, le mangent ensuite et se persuadent qu'ils sont nourris de la substance de Dieu lui-même; les protestans refusent de croire un mystere si étrange, et regardent ceux qui l'admettent comme de vrais idolâtres. Quoi qu'il en soit, ce dogme merveilleux est, sans doute, d'une très-grande utilité

pour nos prêtres ; aux yeux de ceux qui l'admettent ils deviennent des hommes très-importans, vu qu'ils sont assez puissans pour disposer de la Divinité, qu'ils font à volonté descendre dans leurs mains : un prêtre catholique est le créateur de son Dieu.

Quant à l'*extrême-onction*, sacrement qui consiste à frotter d'huile les malades prêts à faire le voyage de l'autre monde, l'on assure qu'il contribue au soulagement corporel et spirituel des malades, S'il produit ces bons effets, c'est d'une façon invisible et mystérieuse; les graces que nous en voyons visiblement résulter se réduisent à effrayer des cerveaux affoiblis et souvent à accélérer le moment de la mort. Mais nos prêtres sont si remplis de charité et s'intéressent si fort au salut des ames, qu'ils aiment mieux risquer de faire périr les gens que de les laisser partir sans leur avoir administré leur onguent salutaire.

L'*ordre* est une cérémonie mystérieuse, par laquelle la Divinité répand secrétement des graces invisibles sur ceux qu'elle a choisis pour remplir les fonctions du ministere sacré. Suivant la religion catholique, Dieu accorde à ses prêtres le pouvoir de faire Dieu lui-

même, privilege que sans doute nous ne pouvons assez admirer. A l'égard des effets sensibles de ce sacrement et des graces visibles qu'il confere, ils se bornent à changer à l'aide de quelques paroles et de quelques cérémonies un prophane en un homme sacré, c'est-à-dire, qui n'est plus prophane; par cette métamorphose spirituelle, cet homme devient capable de posséder des revenus considérables sans être obligé de rien faire d'utile à la société; au contraire, le ciel lui-même lui confere le droit de tromper, de troubler et de piller ses prophanes concitoyens qui travaillent pour lui.

Enfin, le *mariage* est pour nous un sacrement, vu qu'il nous confere des graces invisibles et mystérieuses dont nous n'avons point à la vérité des idées bien précises. Les protestans et les infideles qui ne regardent le mariage que comme un contrat civil et non comme un sacrement, n'en reçoivent ni plus ni moins de graces sensibles que les bons catholiques : l'on ne voit pas que ceux-ci, par la vertu secrete de ce sacrement, deviennent ni plus unis, ni plus constans, ni plus fideles; et nous connoissons, Madame, vous et moi, bien des gens à qui il n'a

confé é que la grace de se détester cordialement.

Je ne vous parle point ici d'une infinité d'autres cérémonies magiques, admises par quelques sectes chrétiennes et rejetées par quelques autres auxquelles les dévots attachent la plus haute idée, dans la ferme persuasion que Dieu s'en sert pour répandre invisiblement ses graces. Toutes ces cérémonies renferment assurément de grands mysteres, et leur façon d'agir est elle-même très-mystérieuse. C'est ainsi que de l'eau sur laquelle un prêtre a prononcé quelques mots contenus dans son grimoire, acquiert la vertu invisible de chasser invisiblement les esprits malins qui sont invisibles de leur nature. C'est ainsi que de l'huile, sur laquelle un évêque a marmoté quelques formules, devient propre à communiquer aux hommes et même aux êtres inanimés, tels que le bois, la pierre, les métaux et les murs, des vertus invisibles qu'ils n'avoient point auparavant. Enfin, dans toutes les cérémonies de l'église, on nous montre des mysteres, et le vulgaire, qui n'y peut rien comprendre, n'en est que plus disposé à les admirer, à s'en repaître les yeux, à les respecter; il

cesseroit d'avoir pour elles la même vénération s'il y comprenoit quelque chose.

Les prêtres de toutes les nations ont commencé par être des charlatans, des faiseurs de tours, des devins, des sorciers. Nous voyons des hommes de cette espece dans les nations les plus grossieres et les plus sauvages, où ils vivent de l'ignorance et de la crédulité des autres. On les regarde comme des hommes supérieurs, ornés de dons surnaturels, favorisés par les Dieux mêmes, parce qu'on leur voit faire des choses que l'on prend pour des merveilles, vu que les ignorans sont toujours émerveillés de tout. Dans les nations les plus policées le peuple est toujours le même, les personnes les plus sensées n'ont que trop souvent les mêmes idées que lui en matiere de religion ; et les prêtres, autorisés par la sottise publique, continuent leur ancien métier avec l'applaudissement général.

Ne soyez donc point surprise, Madame, de voir encore nos pontifes et nos prêtres exercer la magie, ou faire des tours aux yeux des peuples prévenus en faveur de leurs anciens usages, et qui s'attachent à ces usages à mesure qu'ils sont moins en état d'en

comprendre les motifs. Tout ce qui est mystérieux a des charmes pour les ignorans ; le merveilleux séduit les hommes ; les personnes les plus éclairées ont de la peine à s'en défendre. Aussi voyons-nous que les prêtres furent toujours opiniatrément attachés aux rites et aux cérémonies de leur culte ; ce ne fut jamais sans des révolutions que l'on parvint à les diminuer ou à les abroger ; la moindre cérémonie a souvent coûté des flots de sang ; les peuples se sont crus perdus toutes les fois qu'on voulut innover en matiere de religion ; ils crurent qu'on vouloit les priver des avantages inconnus et des graces invisibles qu'ils supposoient attachés par la Divinité même à quelques mouvemens du corps. Les prêtres les plus adroits ont eu l'attention de surcharger la religion de cérémonies, de pratiques et de mysteres ; ils sentoient que c'étoient autant de liens pour s'attacher les peuples, pour allumer leur enthousiasme, pour se rendre nécessaires, et pour s'attirer de l'argent et du respect.

Vous n'êtes point faite, Madame, pour être plus long-tems la dupe de ces jongleurs sacrés ; qu'ils en imposent au vulgaire par

leurs tours merveilleux, vous êtes maintenant convaincue que ce qu'ils nomment des mysteres ne sont que des absurdités dont ils ne peuvent rendre aucun compte raisonnable ni à eux-mêmes ni aux autres ; vous savez que des mouvemens du corps ou des cérémonies doivent être des choses parfaitement indifférentes à l'Être sage que l'on nous montre comme le moteur de tous les autres. Vous sentez qu'un Dieu raisonnable ne peut être flatté par des cérémonies puériles, et que le Souverain tout-puissant de la nature, exempt de besoins, d'orgueil et de vanité, ne peut, comme les princes de la terre, exiger une étiquette ni attacher ses faveurs à un vain cérémonial dépourvu de raison. Vous en conclurez que tous ces rites merveilleux dans lesquels nos prêtres nous annoncent tant de mysteres, et dans lesquels le peuple fait consister toute sa religion, ne sont que des puérilités auxquelles les gens sensés ne doivent se soumettre que pour ne point choquer l'usage, et pour ne point alarmer les esprits trop prévenus de leurs foibles concitoyens.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

Des pratiques ou exercices de piété. Des prieres ; des austérités.

Vous savez, Madame, maintenant à quoi vous en tenir sur les mysteres et les cérémonies que la réligion vous propose de méditer et d'adorer en silence. Je vais actuellement vous entretenir des pratiques auxquelles nos docteurs nous assurent que la Divinité attache sa complaisance et ses faveurs. En conséquence des idées fausses, sinistres, contradictoires, incompatibles, que toutes les religions révélées font prendre de la Divinité, les prêtres ont inventé pour les peuples une foule d'usages déraisonnables, mais qui étoient conformes aux notions erronées qu'ils s'étoient faites de cet être. Dieu fut toujours regardé comme un homme rempli de passions, sensible aux présens, à la flatterie et aux marques de soumission, ou plutôt comme un Souverain fantasque, pointilleux, qui se fâchoit très-sérieusement lorsqu'on manquoit à lui rendre les respects et les soins que sa vanité pouvoit exiger de ses sujets.

C'est d'après ces notions si peu convenables à un Dieu, que l'on a imaginé une foule de pratiques et d'inventions bizarres, ridicules, incommodes et souvent cruelles par lesquelles on crut mériter les bonnes graces, ou désarmer la colere du Souverain du monde. De-là toutes les prieres, les offrandes, les sacrifices que l'on se crut obligé de lui faire. On oublia qu'un Dieu bon, qui sait tout, n'a pas besoin d'être sollicité ; qu'un Dieu qui est l'auteur de tout n'a pas besoin qu'on lui présente ses propres ouvrages ; qu'un Dieu qui connoît son pouvoir n'a besoin ni de flatteries ni de soumissions qui lui rappellent sa grandeur, sa puissance et ses droits ; qu'un Dieu qui est le maître de tout ne peut exiger qu'on lui offre ce qui lui appartient déjà ; qu'un Dieu qui n'a besoin de rien ne peut être gagné par des présens, ni envier à ses créatures les biens qu'elles ont reçus de sa bonté divine.

Faute de faire des réflexions si simples, toutes les religions du monde se sont remplies d'une infinité de pratiques frivoles, par lesquelles les hommes à l'envi ont fait des efforts pour se rendre la Divinité favorable. Les prêtres qui se sont toujours

donnés pour les courtisans, les ministres, les favoris, les interpretes de Dieu, ont senti qu'il leur seroit aisé de profiter des erreurs des hommes et des présens qu'ils offriroient à leurs Dieux ; ils se virent donc intéressés à les entretenir dans leurs fausses idées, et même à redoubler les ténebres de leurs esprits, à leur inventer des moyens de plaire aux puissances inconnues qui disposoient de leur sort, à exciter leur dévotion et leur zele pour les êtres invisibles dont eux-mêmes s'étoient rendus les représentans visibles. Ces prêtres s'apperçurent bientôt qu'en travaillant pour les Dieux ils travailloient pour eux mêmes, et qu'ils pouvoient tirer parti des présens, des sacrifices et des offrandes que l'on faisoit à des êtres qui ne se montroient jamais pour réclamer ce qui leur étoit destiné.

Voilà, Madame, comment les prêtres sont parvenus à faire cause commune avec la Divinité. Leur politique les obligea donc de favoriser et d'augmenter les erreurs du genre humain. Ils parlerent de cet Être ineffable comme d'un monarque intéressé, jaloux, rempli de vanité, qui ne donnoit que pour qu'on lui rendît ; qui exigeoit des

signes continuels de soumission et de respect ; qui vouloit que sans cesse on réitérât les marques de la déférence que l'on avoit pour lui ; qui vouloit être sollicité, qui n'accordoit ses graces qu'à l'importunité afin de les faire mieux valoir ; et sur-tout qui se laissoit appaiser et gagner par des présens, dont ses ministres étoient à portée de profiter.

Il est évident que c'est sur ces idées empruntées des cours d'ici-bas que sont fondées toutes les pratiques, les cérémonies, les rites que nous voyons établis dans toute les religions de la terre. Chacune à l'envi s'est efforcée de faire de son Dieu le monarque le plus grand, le plus redoutable, le plus despotique, le plus intéressé. Les peuples, remplis de ces opinions humaines et avilissantes, ont adopté sans examen les inventions que les ministres de la Divinité leur montroient comme les plus propres à obtenir ses faveurs ou à détourner son courroux. Les prêtres adopterent toujours les pratiques qu'ils inventerent à leur propre système religieux et à leurs propres intérêts ; le vulgaire ignorant se laissa conduire en aveugle. L'habitude le familiarisa avec des

choses sur lesquelles il ne raisonna jamais; il se fit un devoir de la routine qui se transmit, d'âges en âges des peres aux enfans.

A peine l'enfant est-il né qu'on lui fait joindre machinalement ses petites mains pour lui apprendre à prier. On force sa langue à bégayer des formules qu'il ne comprend point, adressées à un Dieu que son esprit ne concevra jamais. Sur les bras de sa nourrice il est porté dans un temple où ses yeux s'habituent à contempler des spectacles, des cérémonies de prétendus mysteres auxquels même dans l'âge mûr il ne lui sera pas permis de rien entendre. Si pour lors quelqu'un lui demande raison de sa conduite ou veut savoir de lui pourquoi il s'est fait de cette conduite un devoir important et sacré, il ne pourra rien dire, sinon que dès l'enfance on lui a dit d'observer avec respect des usages qui doivent être sacrés, vu qu'ils sont inintelligibles pour lui. Si l'on tente de le détromper de ces futilités habituelles, ou il n'écoutera point, ou il s'irritera contre celui qui contredira des notions enracinées dans son cerveau; tout homme qui voudra le ramener au bon-sens et raisonner contre les habitudes qu'il a contrac-

tées, lui paroîtra ridicule et insensé, ou bien il le repoussera comme un impie et un blasphémateur ; car c'est ainsi qu'on lui a dit qu'il falloit appeller tout homme qui ne suit pas la même routine que lui, ou qui n'attache pas les mêmes idées aux choses qu'il n'a point examinées.

Quelle horreur n'inspireroit-on pas à tout chrétien dévot, si on lui disoit que la priere est inutile ! Quelle seroit sa surprise si on lui prouvoit que, même dans les principes de sa religion, les prieres, que dans son enfance on lui a représentées comme les plus agréables à son Dieu, sont injurieuses à ce Dieu ! En effet, si Dieu sait tout, qu'a-t-il besoin d'être averti des besoins de ses créatures qu'il aime ? Si Dieu est un pere rempli de tendresse et de bonté, est-il donc nécessaire de lui demander *son pain de chaque jour ?* Si ce Dieu si bon prévoit d'avance les besoins de ses enfans et les connoît beaucoup mieux qu'ils ne peuvent les connoître eux-mêmes, comment peut-il exiger d'être importuné pour les leur accorder ? Si ce Dieu est immuable et sage, comment la créature pourroit-elle lui faire changer ses résolutions divines ? Si ce Dieu

est juste et bon, comment peut-on l'injurier au point de le prier de ne point *nous induire en tentation ?*

Vous voyez par-là, Madame, qu'il est très-peu de chrétiens qui se soient rendu compte de ce qu'ils disent en récitant tous les jours la priere qu'on assure avoir été dictée par Dieu même. Vous voyez que l'*oraison dominicale* renferme une foule d'absurdités et d'idées totalement contraires à celles que tout chrétien doit avoir de son Dieu. Si on lui demandoit pourquoi il répete sans cesse une vaine formule sur laquelle il n'a point réfléchi, il ne pourroit rien dire sinon que dès l'enfance ses parens lui ont dit qu'il falloit joindre les mains et répéter des paroles auxquelles il n'a jamais rien compris ; il ajoutera que pendant tout le cours de sa vie ses prêtres l'ont assuré que cette formule de requête étoit la plus sacrée, la plus propre à mériter les graces de son Pere céleste.

Nous devons, sans doute, porter le même jugement de cette foule de prieres que nos docteurs recommandent sans cesse. A les en croire, l'homme, pour plaire à Dieu, devroit passer tout son tems à le fatiguer

de

de requêtes, afin d'arracher ses graces à force d'importunités. Si Dieu est bon, s'il chérit ses créatures, s'il connoît leurs besoins il est inutile de le prier ; si Dieu ne change point, l'on ne peut se promettre de lui faire altérer ses décrets ; si Dieu est sage, il sait mieux que les hommes ce qui leur est nécessaire ; si Dieu s'offense, il doit rejeter des prieres qui blessent sa bonté, sa justice et sa sagesse infinies.

Quels motifs ont donc nos prêtres pour inculquer sans cesse la nécessité de prier ? C'est que par-là ils entretiennent les esprits dans des opinions avantageuses pour eux-mêmes. Ils nous montrent Dieu sous les traits d'un monarque d'un difficile accès, qui ne se rend point aisément, dont ils sont les ministres, les courtisans, les favoris, ils deviennent les entremetteurs entre ce Souverain invisible et ses sujets d'ici-bas ; ils vendent à ceux-ci leur intercession puissante ; ils prient pour les peuples, et à l'aide de cette fonction, peu fatigante, ils se font honorer, récompenser et payer, comme s'ils procuroient des avantages réels à la société. C'est sur la nécessité de la priere qu'est fondée toute l'existence de nos prêtres, de nos

moines, de nos religieuses, dont le principal emploi est de lever au ciel leurs mains oisives et d'implorer pour les peuples la clémence d'un Dieu, qui sans cela n'accorderoit rien à ses créatures chéries, ou ne leur enverroit que des châtimens et des calamités. Les prieres des prêtres sont regardées comme le remede universel de tous nos maux. Tous les malheurs des nations les ramenent aux pieds de leurs guides spirituels : ceux-ci trouvent communément leur compte aux infortunes publiques ; c'est alors qu'ils sont payés de l'assistance qu'ils prêtent auprès du Tout-puissant. Faute de connoître le cours de la nature et ses loix invariables, les hommes regardent tout ce qui les afflige comme des effets visibles de la colere céleste ; les maux auxquels ils ne trouvent point de remedes leur paroissent sur-tout des marques d'un pouvoir surnaturel ou divin qui s'acharne contr eux ; le Dieu qu'ils appellent si bon leur paroît quelquefois obstiné à leur nuire ; leur pere si tendre leur semble déranger l'ordre de la nature pour montrer sa fureur ; le Dieu si juste les punit quelquefois sans qu'ils puissent deviner ce qui peut leur avoir attiré

sa vengeance. Alors dans leur détresse ils recourent aux prêtres, qui ne manquent jamais de trouver des motifs à la colere céleste ; ils leur disent que Dieu a été offensé, qu'il a été négligé, qu'il exige des prieres, des offrandes, des sacrifices, qu'il prétend, pour s'appaiser, que ses ministres soient plus considérés, plus écoutés, plus enrichis. Sans cela on annonce au vulgaire que ses vignes seront gelées, que ses champs seront inondés, que la peste, la famine, la guerre et la contagion vont ravager la terre ; et quand ces malheurs sont arrivés, on lui dit que pour les écarter il faut faire des prieres.

Si la crainte et la terreur permettoient de raisonner, on verroit que tous les maux sont, ainsi que les biens, des suites nécessaires de la nature des choses ; on sentiroit qu'un Dieu sage et immuable ne peut agir que suivant les loix dont on le regarde comme l'auteur. On reconnoîtroit que les calamités, les stérilités, les maladies, les contagions et la mort sont des effets aussi nécessaires que le bien, que l'abondance, que la santé, que la vie. On trouveroit que les guerres, les sterilités, les famines sont souvent des

effets de l'imprudence des hommes ; on se soumettroit aux accidens que l'on ne peut empêcher, on préviendroit ceux qu'il nous est permis de prévenir ; on remedieroit par des voies simples et naturelles à ceux contre lesquels on auroit des ressources, et l'on se détromperoit de ces moyens surnaturels et de ces prieres inutiles, dont l'expérience de tant de siecles devroit avoir désabusé les hommes, s'ils étoient capables de revenir de leurs préjugés religieux.

Ce ne seroit point là le compte de nos prêtres ; ils deviendroient inutiles si l'on s'appercevoit de l'inefficacité de leurs prieres, de la futilité de leurs pratiques, du peu de fondement de ces exercices de piété qui mettent le genre humain à leurs genoux. Ils s'efforceront toujours de décrier ceux qui décréditeront leur boutique ; ils effrayeront les ames foibles par les idées affligeantes et terribles qu'ils leur donneront de la Divinité ; ils leur défendront de raisonner, et en étourdissant leur raison, il les rendront souples à leurs ordonnances les plus bizarres, les plus déraisonnables, les plus contradictoires à leurs propres principes ; ils changeront ces pratiques arbitraires, in-

différentes ou même inutiles et nuisibles, en des devoirs importans, qu'ils feront envisager comme bien plus essentiels que les devoirs les plus sacrés de la morale. Ils savent que l'homme ne raisonne plus dès qu'il souffre ou dès qu'il est malheureux; ainsi s'il éprouve des malheurs véritables, ses prêtres seront sûrs de lui; s'il n'est point malheureux, ils le menaceront, ils lui donneront des craintes et des malheurs imaginaires.

En effet, Madame, quand vous voudrez examiner avec des yeux non prévenus les prétendus devoirs que la religion impose, vous serez forcée de convenir qu'utiles aux prêtres seuls, ils sont également inutiles à Dieu et à la société, à qui même souvent ils sont évidemment pernicieux. De quelle utilité peut être dans sa famille une mere bien dévote, qui passe tout son tems en prieres, en jeûnes, en méditations, en retraites, et qui, peu contente de négliger ses vrais devoirs pour ces occupations futiles, ne sort de ses exercices de piété que pour apporter dans la société l'aigreur qu'elle a puisée dans ses conversations mystiques avec un directeur? Son mari, ses enfans,

ses gens auront-ils à s'applaudir de voir leur sort dépendre d'une femme qui perd son tems en oraisons et que ses méditations et ses pratiques gênantes ne servent qu'à rendre acariâtre, incommode et chagrine? Ne vaudroit-il pas mieux qu'un pere ou une mere de famille s'occupassent du soin de leur ménage, ou de leurs affaires domestiques si souvent négligées, sur-tout dans les grandes maisons, que de passer leur tems à entendre des messes, à écouter des sermons, à méditer des mysteres et des dogmes ininteligibles, à faire des retraites, à vaquer à des exercices de piété qui ne conduisent à rien? Dans le pays que vous habitez, Madame, on trouve un grand nombre de dévots et de dévotes qui sont noyés de dettes et dont la fortune est délabrée, faute de songer à mettre ordre à leurs affaires. Contens de mettre ordre à leur conscience, ils ne s'occupent ni de l'éducation de leurs enfans, ni de l'arrangement de leur fortune, ni du soin de payer leurs dettes. Tel homme qui seroit au désespoir d'avoir manqué la messe, consent à laisser languir dans son anti-chambre pendant des années de malheureux créanciers que sa négligence ruine

autant que sa mauvaise volonté. En vérité, Madame, tout bien considéré, la dévotion ne sera jamais bonne à rien.

Que dirons-nous de ces fêtes si multipliées parmi nous ? Ne sont-elles pas visiblement pernicieuses à la société ? Les jours ne sont ils pas les mêmes aux yeux de l'Éternel ? Existe-t-il des jours de *gala* pour la Cour céleste ? Dieu peut-il être honoré par le désœuvrement d'un artisan ou d'un marchand qui, au lieu de gagner du pain et de faire subsister sa famille, va perdre son tems à l'église, pour aller ensuite dépenser son argent au cabaret? Il faut, dira-t-on, que l'homme se repose. Mais il se reposera suffisamment quand il se sentira fatigué ; il vaudroit mieux qu'il travaillât que d'aller dans un temple chanter du latin, ou écouter des sermons auxquels il ne peut rien comprendre. Tel homme qui se fait un scrupule de travailler le dimanche ne se reproche nullement de s'enivrer le dimanche, et de consommer en un jour tout le gain de la semaine. Mais il est de l'intérêt du clergé que toutes les boutiques soient fermées quand il ouvre la sienne ; voilà, sans doute, pourquoi les fêtes sont nécessaires.

Est-il rien de plus contraire à toutes les notions que l'on peut se former de la bonté et de la sagesse infinies de la Divinité, que ces abstinences, ces privations, dont la religion fait parmi nous des devoirs ; ou que ces macérations, ces pénitences, ces austérités qu'elle prétend transformer en vertus? Que diroit-on d'un pere qui feroit asseoir ses enfans à une table bien servie, à condition néanmoins de ne toucher à aucun des mets qu'ils pourroient desirer? Peut-on supposer qu'un Dieu bon puisse envier à ses créatures la jouissance des plaisirs innocens qui peuvent leur rendre la vie plus agréable, ou que ce Dieu n'ait créé les objets desirables que pour tenter les hommes et leur en interdire l'usage ? La religion chrétienne semble nous condamner au supplice de Tantale. La plupart des superstitions du monde ont fait de Dieu un Souverain capricieux et jaloux qui s'amusoit à tenter, à irriter les desirs de ses esclaves, et qui leur envioit tous les plaisirs dont il les mettoit à portée de jouir. Nous voyons presque par-tout un Dieu chagrin, ennemi de la joie, s'offensant du bien-être de ses créatures. Nous voyons en tout pays des hommes assez fous pour se

faire un mérite de combattre la nature, de lui refuser ses besoins, de se tourmenter eux-mêmes dans l'idée de se rendre agréables à Dieu. Par-tout on a cru désarmer sa colere et prévenir ses châtimens en se châtiant, en s'immolant soi-même à la fureur d'un Dieu à qui toujours il fallut des victimes.

Nous trouvons sur-tout ces idées atroces, fanatiques, insensées dans la religion chrétienne, qui suppose son Dieu assez cruel pour avoir exigé les souffrances et la mort de son fils innocent. Si un Dieu exempt de tout péché s'est lui-même soumis à souffrir, il n'est point surprenant de voir que des hommes pécheurs se soient fait un devoir de lui ressembler, et se soient crus obligés d'inventer des moyens de se rendre misérables. Ces notions lugubres ont jadis peuplé les déserts d'une foule de fanatiques, qui, renonçant aux plaisirs de la vie, s'enterroient tout vivans et croyoient mériter le ciel en se traitant eux-mêmes avec la derniere cruauté, ou en se rendant inutiles à la patrie. Ce sont ces fausses idées, par lesquelles la Divinité est transformée en un tyran aussi barbare qu'insensé, qui sont cause que l'on

voit encore parmi nous des hommes et des femmes se vouer pour toujours à l'ennui, à la pénitence, à la douleur et aux larmes, et faire consister la perfection dans l'art ingénieux de se tourmenter soi-même. Mais l'orgueil sacerdotal trouve son compte au sein même des austérités; les moines les plus rigides se font gloire des barbaries que leur regle les oblige d'exercer sur eux-mêmes; ils savent que ces tours de force leur attireront les respects des peuples crédules, qui s'imaginent que les hommes qui se tourmentent, sont des hommes tout divins. Les moines qui suivent des règles austeres sont des fanatiques qui se sacrifient à l'orgueil du clergé qui vit dans le luxe et dans l'abondance, tandis que quelques imbécilles se font un point d'honneur de mourir de faim.

Combien de fois, Madame, ne vous ai-je point vue attendrie en vous rappelant le souvenir de ces pauvres religieuses que vous aviez vu se condamner volontairement pour la vie aux rigueurs d'une prison! Séduites une fois par l'enthousiasme de la jeunesse, ou forcées par les ordres de parens inhumains, elles s'obligent à porter jusqu'au tombeau les chaînes de la plus dure captivité.

Soumises sans appel aux caprices d'une supérieure chagrine, qui ne se console de son propre esclavage qu'en faisant sentir son empire plus durement à d'autres, vous avez vu des filles infortunées, obligées de renoncer pour toujours à leur propre volonté, et de gémir à chaque instant sous un despotisme rigoureux auquel des vœux indiscrets les avoient asservies. Tous nos monasteres ne nous présentent que l'odieux tableau de fanatiques qui se sont séparés de la société pour s'occuper du triste soin de se rendre malheureux ; qui ne se sont associés que pour se rendre mutuellement la vie insupportable ; qui dans la vue de mériter le ciel ont imaginé de subir les tourmens de l'enfer en ce monde.

Si la religion n'appelle pas tous les chrétiens à ces perfections sublimes, elle enjoint pourtant à tout le monde de souffrir et de se mortifier ; l'Eglise prescrit à tous ses enfans des privations, des abstinences, des jeûnes ; elle leur en fait parmi nous des devoirs ; et les dévots s'imaginent être bien agréables à la Divinité, quand ils ont scrupuleusement rempli les pratiques importunes, minutieuses et puériles par lesquelles

on diroit que nos prêtres ne se proposent que d'éprouver la patience et l'obéissance de ceux qui leur sont soumis. Quelle idée ridicule doivent, par exemple, se faire de la Divinité des personnes qui croient de bonne-foi qu'elle s'intéresse aux différentes nourritures qui entrent dans nos estomacs, et qui se persuadent qu'elle est de mauvaise humeur quand nous mangeons du bœuf ou du mouton, tandis qu'elle est égayée lorsqu'elle nous voit manger des feves ou du poisson ? En vérité, Madame, nos prêtres qui nous donnent quelquefois des idées si grandes de Dieu, se plaisent bien souvent à l'avilir étrangement !

La vie d'un bon chrétien ou d'un dévot est remplie d'une infinité de pratiques incommodes, qui seroient au moins pardonnables si elles procuroient quelques avantages réels à la société. Mais ce n'est pas là ce dont nos prêtres s'embarrassent, ils ne veulent que des esclaves bien soumis, assez aveugles pour respecter tous leurs caprices comme des ordres d'un Dieu sage, assez stupides pour regarder toutes leurs pratiques comme des mysteres divins, et ceux qui les observent scrupuleusement comme des

favoris du Tout-Puissant. Quel bien résulte-t-il pour les nations de l'abstinence des viandes enjointe à tant de chrétiens, tandis que d'autres jugent avec plus de raison cette loi très-ridicule ? Il est aisé de s'appercevoir parmi nous que cette ordonnance, violée ouvertement par les riches, est onéreuse aux pauvres, qui sont obligés de payer chérement une nourriture mal saine et peu propre à réparer les forces épuisées par le travail. D'ailleurs les prêtres ne vendent-ils pas eux-mêmes aux riches la permission de transgresser leurs propres ordonnances ? Ils ne semblent avoir multiplié nos pratiques, nos devoirs et nos gênes que pour avoir l'avantage de multiplier nos fautes, afin de tirer un bon parti de nos délits prétendus.

Plus nous examinerons la religion et plus nous aurons lieu de nous convaincre que c'est uniquement l'avantage des prêtres qu'elle a voulu se proposer. Tout semble conspirer à les rendre nécessaires, à nous soumettre à leurs fantaisies, à nous forcer de travailler à leur grandeur, et de contribuer à leurs richesses. Ils nous ordonnent des choses incommodes, ils nous disent de tendre à des perfections impossibles pour

nous obliger à transgresser ; ils font naître par-là dans les ames pieuses des scrupules et des peines d'esprit qu'ils ont le plaisir d'appaiser moyennant de l'argent. Un dévot est obligé de s'observer sans cesse ; il se fait des reproches continuels ; il a perpétuellement besoin de son prêtre pour expier les prétendues fautes que son imagination s'exagere, et par malheur les fautes qu'il se reproche le plus et les devoirs qu'il regarde comme les plus importans de la vie, sont rarement ceux qui intéressent la société. Par une suite des préjugés religieux dont les prêtres infectent les esprits foibles des dévots, ceux-ci se croient infiniment plus coupables quand ils ont omis une pratique inutile que pour avoir commis une injustice criante, une calomnie atroce, ou pour avoir péché contre l'humanité ; communément il suffit aux dévots d'être bien avec Dieu, ils s'embarrassent ensuite très-peu d'être bien avec les hommes ou d'être utiles à leurs semblables.

En effet, quels fruits réels la société peut-elle retirer de ces oraisons multipliées, de ces abstinences, de ces privations, de ces retraites, de ces méditations, de ces austé-

rités auxquelles la religion attache un si haut prix? Toutes ces pratiques mystérieuses produisent-elles quelques biens réels? Sont-elles capables de calmer les passions, de corriger les vices, de donner des vertus à ceux qui les observent le plus scrupuleusement? Ne voyons-nous pas tous les jours des personnes qui se croiroient damnées si elles manquoient une messe, si elles mangeoient un poulet le vendredi, si elles négligeoient une confession, se permettre d'ailleurs une infinité de fautes, ou même tenir une conduite très-injuste et très-dure envers tous ceux qui ont le malheur de les approcher? Ces pratiques, dont la plupart des hommes se font des devoirs essentiels, absorbent communément les vrais devoirs de la morale; si les dévots sont religieux, il est très-rare de les trouver vertueux : contens d'avoir satisfait à ce que la religion exige, ils s'occupent très-peu du reste, ils se croient chéris de Dieu et ne se soucient guere d'être détestés des hommes, ou de rien faire pour mériter leur amour. Toute la vie d'un dévot se passe à remplir avec exactitude des devoirs indifférens à Dieu, incommodes à lui-même et inutiles aux autres; il s'imagine

avoir de la vertu quand il a fidélement satisfait aux pratiques que sa religion lui prescrit; quand il a médité des mysteres auxquels il ne peut rien comprendre; quand il a tué tristement son tems à faire des choses dont un homme de sens ne peut sentir l'avantage; enfin, quand il a tâché de pratiquer autant qu'il est en lui les vertus évangéliques ou chrétiennes dans lesquelles on lui apprend à faire consister toute sa morale.

Je compte examiner ces vertus dans ma premiere lettre, et vous prouver qu'elles sont pour la plupart contraires aux idées que nous avons de Dieu, inutiles à nous-mêmes et souvent dangereuses pour les autres.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Des vertus évangéliques, et de la perfection chrétienne.

SI nous voulions, Madame, nous en rapporter à nos docteurs, nous serions convaincus que par la beauté de sa morale la religion chrétienne l'emporte sur la philosophie et sur toutes les autres religions de la terre :

terre : à les en croire, l'esprit humain et la foible raison n'auroient jamais été capables d'imaginer une morale plus saine, des vertus plus héroïques, des préceptes plus avantageux pour la société. Bien plus, toutes les vertus connues ou pratiquées par les payens ne sont traitées par nos prêtres que de *fausses vertus ;* bien loin de mériter notre estime et la faveur du Tout-Puissant, elles ne sont dignes que de nos mépris, et ne sont que des *péchés éclatans* aux yeux de l'Éternel. En un mot, selon eux, la morale chrétienne est une morale toute divine, et les préceptes qu'elle nous donne sont si sublimes qu'ils ne peuvent être que l'ouvrage d'un Dieu.

En effet, si par divin l'on entend ce que les hommes ne peuvent ni concevoir ni pratiquer ; si par vertus divines l'on désigne des vertus dont l'esprit humain ne peut deviner l'utilité ; si par des perfections divines l'on indique des qualités dont les mortels ne sont point susceptibles, ou qui même sont contraires à toutes celles dont ils ont quelque idée, l'on ne peut disconvenir que la morale chrétienne ne soit toute divine ; au moins est-il certain qu'elle n'a rien de commun

avec la morale qui convient à des hommes ; et que souvent elle est propre à confondre toutes les notions qu'ils peuvent se faire de la vertu.

D'après les foibles lumieres de la raison et du bon-sens, par *vertus*, nous entendons des dispositions habituelles, qui tendent au bonheur et à l'utilité réelle de ceux avec qui nous vivons en société, par la pratique desquelles nous les engageons à s'occuper à leur tour de notre propre bien-être. Dans la religion chrétienne l'on désigne sous le nom de vertus des dispositions qu'il est impossible d'avoir sans des graces surnaturelles, et qui, lorsque nous les obtenons, sont inutiles et incommodes à nous-mêmes et aux autres dans le monde où nous vivons. La morale chrétienne est véritablement une morale de l'autre monde. Les bons chrétiens peuvent être comparés à ce philosophe de l'antiquité qui, ayant sans cesse les yeux fixés sur les astres, tomba dans un puits qu'il ne voyoit point à ses pieds. Toute leur morale n'a pour objet que de les dégoûter de la terre pour les attacher uniquement au ciel dont ils n'ont point d'idée ; cette morale n'a nullement pour objet leur bonheur ici bas ;

ce monde pour un chrétien n'est qu'un passage qui conduit à un monde bien plus intéressant pour lui, vu qu'il n'est nullement à portée de le connoître. Bien plus ; pour mériter d'être heureux dans ce monde inconnu, la religion nous apprend que nous ne pouvons mieux faire que de nous rendre malheureux dans celui que nous connoissons ; et sur-tout que pour marcher d'un pas sûr à la félicité, nous devons nous interdire l'usage de notre raison, c'est-à-dire, fermer exactement les yeux pour nous laisser guider en aveugles par nos prêtres. C'est sur ces principes que toute la morale chrétienne est évidemment fondée.

Cela posé, Madame, examinons les vertus qui servent de base à la religion chrétienne. On les nomme *théologales* ou *divines* ; l'on assure que sans elles l'homme ne peut être agréable à son Dieu.

La premiere de ces vertus c'est la *foi*. Selon nos docteurs cette foi est un don de Dieu, une vertu surnaturelle par laquelle on croit fermement en Dieu et en tout ce qu'il a daigné révéler aux hommes, quand même notre raison ne le pourroit comprendre. La foi est, dit-on, fondée sur la parole d'un

Dieu qui ne peut ni nous tromper ni se tromper lui-même ; ainsi la foi suppose que Dieu a parlé aux hommes ; mais qui est-ce qui nous atteste que Dieu a parlé aux hommes? Ce sont les saintes Écritures. Qui est-ce qui nous assure que les saintes Écritures contiennent la parole de Dieu ? Ce sont nos prêtres, qui réunis en corps constituent ce qu'on nomme *l'Eglise*. Mais qui est-ce qui nous assure que l'Eglise ne peut pas ou ne veut pas nous tromper ? Ce sont les saintes Écritures qui nous attestent l'infaillibilité de l'Eglise, de même que c'est l'Eglise qui nous atteste la certitude des Écritures. D'où l'on voit que la foi n'est dans le vrai que la confiance aveugle que nous avons dans nos prêtres sur la parole desquels nous adhérons à des opinions que nous ne pouvons comprendre. On nous parle, il est vrai, de miracles qui attestent les Écritures, mais ce sont les Écritures qui rapportent et qui attestent ces miracles dont je crois avoir assez démontré l'impossibilité.

D'un autre côté, je crois, Madame, vous avoir déjà suffisamment prouvé l'impossibilité d'être fermement convaincu de ce que notre esprit n'est pas à portée de

comprendre ; l'examen que nous avons fait ci devant des livres que les chrétiens appellent *sacrés*, a dû vous convaincre qu'un Dieu sage, bon, prévoyant, équitable et tout-puissant ne pouvoit en être l'auteur. Il nous est donc impossible de croire véritablement, et ce que nous appellons de la *foi*, ne peut jamais être qu'une adhésion aveugle et déraisonnable aux systêmes inventés par des prêtres qui nous ont persuadés, dès l'âge le plus tendre, qu'il falloit adopter des opinions qu'ils ont jugées utiles à leurs propres intérêts. Mais ces prêtres, quelqu'intéressés qu'ils soient aux opinions qu'ils prétendent nous faire recevoir comme vraies, peuvent-ils les croire eux-mêmes, en peuvent-ils être intimement convaincus ? Non, sans doute, ils ne le peuvent point. Ce sont des hommes comme nous, pourvus des mêmes organes, et qui, de même que nous, sont dans l'impossibilité d'être intimément persuadés de choses également incompréhensibles pour tout le genre humain. S'ils avoient quelque sens de plus, nous pourrions peut-être imaginer qu'ils ont la faculté de comprendre ce que nous ne comprenons point ; mais comme rien ne nous

annonce en eux ce sens privilégié, nous sommes forcés de conclure que leur foi n'est, ainsi que celle des autres chrétiens, qu'un attachement aveugle et peu raisonné à des opinions qu'ils ont reçues sans examen de ceux qui les ont précédés, et qu'ils sont dans l'impossibilité de croire bien fermement des choses dont ils ne peuvent être intimément convaincus, vu qu'elles sont destituées d'évidence, qui seule produit la certitude, et même de probabilité.

On ne manquera pas de dire que la foi, ou la faculté de croire des choses incroyables, est un don de Dieu, qui n'est senti que par ceux à qui Dieu fait cette grace. Je répondrai que dans ce cas il faut attendre que Dieu nous communique cette grace dont nous n'avons point d'idée; qu'en attendant il ne paroît pas que la crédulité, la stupidité, la faculté de déraisonner puissent être des graces émanées d'une Divinité raisonnable ou à qui l'homme est redevable de sa raison. Si Dieu est infiniment sage il ne peut être flatté des hommages des imbécilles et des sots; la foi, si elle étoit une grace, seroit évidemment la faculté de voir les choses autrement qu'elles ne sont ou que Dieu ne les

a faites; dans ce cas, Dieu n'auroit fait de ce monde et de la nature entiere qu'une scene d'illusions. Pour croire que la Bible est l'ouvrage de Dieu, il faut renverser dans son esprit toutes les idées que l'on se fait de Dieu; pour croire qu'un seul Dieu fait trois Dieux, et que trois Dieux ne font qu'un seul Dieu, il faut renoncer à tout principe et se persuader qu'il n'y a rien d'évident ici-bas.

Ainsi, Madame, nous avons tout lieu de soupçonner que ce que nos docteurs appellent un don d'en-haut, une grace surnaturelle, n'est réellement qu'un aveuglement profond, une crédulité déraisonnable, une soumission imbécille, une incertitude vague, une ignorance stupide qui nous fait souscrire sans examen à tout ce que nous disent des prêtres; qui nous fait adhérer, sans savoir pourquoi, aux opinions de quelques hommes qui ne peuvent avoir eux-mêmes une certitude mieux fondée que la nôtre. Enfin, sans trop hasarder, nous pouvons soupçonner que des hommes qui nous vantent sans cesse la nécessité d'une vertu propre à confondre les idées les plus claires qui soient dans notre esprit, ont dessein de

nous aveugler pour nous tromper plus sûrement.

C'est, en effet, ce que nous devons conclure de la conduite de nos prêtres ; ceux-ci oubliant bientôt qu'ils nous ont assuré que la foi étoit un don de Dieu, un présent de sa grace qu'il fait à qui bon lui semble et qu'il refuse à qui il lui plaît, prennent de l'humeur contre tous ceux à qui la Divinité n'accorde pas le don de croire; ils ne cessent de déclamer contr'eux ; et quand ils en ont le pouvoir, ils font les plus grands efforts pour les exterminer. Ainsi les hérétiques et les incrédules deviennent responsables des graces qu'ils n'ont point reçues ; on les punit en ce monde des avantages que Dieu ne leur a point donnés pour arriver à l'autre. Le manque de foi est aux yeux des prêtres et des dévots le plus irrémissible des crimes; c'est celui que, par la folie cruelle et l'inconséquence des hommes, l'on punit avec plus de rigueur ; car vous n'ignorez pas, Madame, que dans les pays où le clergé a du crédit, on brûle charitablement ceux qui n'ont pas la dose de foi requise.

Si l'on demande les motifs d'une conduite si injuste et si déraisonnable, on nous dit

que la foi est la chose la plus nécessaire, qu'elle est de la plus grande importance pour les mœurs, qu'un homme sans foi ne peut être qu'un scélérat dangereux, qu'un mauvais citoyen. Mais enfin est-on le maître d'avoir de la foi ou de n'en point avoir ? Est-on le maître de ses pensées ? Dépend-il de nous de ne point trouver absurde ce que le jugement nous prouve être contraire à la raison ? Avons-nous pu, dans notre enfance, nous empêcher de recevoir les impressions, les opinions, les idées qu'ont voulu nous donner nos parens et nos maîtres ? Enfin, est-il quelqu'un qui puisse se vanter d'avoir véritablement de la foi, ou qui soit pleinement convaincu des mysteres inconcevables et des merveilles incroyables que la religion nous enseigne ?

Cela posé, comment la foi peut-elle être utile aux mœurs ? Si personne ne peut croire que sur parole, et par conséquent n'a point une conviction réelle, comment existe-t-il des vertus dans la société ? En supposant que l'on pût croire, quel rapport peut-il y avoir entre des spéculations obscures que personne ne peut comprendre et les devoirs évidens de l'homme, que chacun doit sentir, pour

peu qu'il consulte sa raison, son intérêt véritable et le bien de la société dont il est membre ? Est-il donc nécessaire que je croie la trinité, l'incarnation, l'eucharistie, ou toutes les fables de l'ancien Testament pour être assuré que je dois être juste, bienfaisant, tempérant ? Les histoires atroces de la Bible, si contraires aux idées que je dois me faire d'un Dieu rempli d'équité, de sagesse, de bonté, ne sont-elles pas plus propres à me rendre injuste et pervers, qu'à me porter à la vertu ? Quoique je ne sente pas l'utilité de tant de mysteres que je ne comprends point, ni des pratiques bisarres et incommodes que la religion me prescrit, suis-je donc pour cela un citoyen plus dangereux que ceux qui persécutent, qui tourmentent, qui tuent des personnes assez malheureuses pour ne point penser ou agir comme eux ? Tout bien considéré, il est évident que celui qui a une foi bien vive, un zele bien aveugle pour des opinions contraires à la raison, sera plus déraisonnable, et par conséquent plus méchant que celui qui n'a point ces funestes opinions ; quand des prêtres, après avoir troublé sa raison, lui diront que Dieu exige de lui qu'il commette des

crimes, il causera plus de désordre dans la société, que celui qui ne croit pas que Dieu puisse ordonner de pareils excès.

On me répliquera que la foi est nécessaire à la morale; que sans les idées que la religion nous donne de Dieu, nous n'avons plus de motifs assez forts pour nous abstenir du vice et pour suivre la vertu, qui souvent exige de nous des sacrifices douloureux. En un mot, on prétendra que sans être convaincu de l'existence d'un Dieu vengeur et rémunérateur, les hommes n'ont plus rien dans ce monde qui les oblige à remplir leurs devoirs.

Vous sentez, je crois, Madame, toute la fausseté de ces prétentions imaginées par des prêtres qui, pour se rendre plus nécessaires eux-mêmes, ont assuré que leurs systêmes étoient d'une nécessité indispensable au maintien de la société. Pour les anéantir, il suffit de réfléchir sur la nature de l'homme, sur ses vrais intérêts, sur le but de toute société. L'homme est un être foible qui à chaque instant de sa vie a besoin du secours de ses semblables pour se conserver lui-même, et pour rendre son existence agréable; il ne peut intéresser les autres à sa

propre existence que par la façon dont il se conduit à leur égard ; la conduite qui les intéresse en sa faveur s'appelle *vertu*, celle qui les indispose s'appelle *crime* ; celle qui nuit à l'homme lui-même se désigne sous le nom de *vice*. Ainsi l'homme n'a besoin que de s'envisager lui-même pour sentir que son propre bonheur dépend de sa conduite envers les autres, que ses vices mêmes les plus cachés peuvent tendre à sa propre ruine, que ses crimes le rendront infailliblement odieux ou méprisable aux yeux de ses associés, que tout lui annonce comme des êtres nécessaires à sa propre félicité. En un mot, l'éducation, l'opinion publique et les loix bien mieux que les chimeres de la religion lui montreront ses devoirs.

En se consultant lui-même tout homme sentira qu'il veut se conserver ; l'expérience lui fera connoître ce qu'il doit éviter ou faire pour parvenir à ce but ; en conséquence il fuira tous les excès qui pourroient endommager son être ; il s'interdira tous les plaisirs qui par leurs conséquences rendroient son existence malheureuse ; il fera des sacrifices, s'il le faut, dans la vue de se procurer des avantages plus réels que ceux dont il se

prive pour le moment. Ainsi il connoîtra ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'il doit aux autres.

Voilà, Madame, en peu de mots les vrais principes de toute morale ; ils sont fondés sur la nature de l'homme, sur l'expérience constante, sur la raison universelle. Les préceptes de cette morale nous obligent, vu que les effets de notre conduite sont aussi nécessaires, qu'il est nécessaire qu'une pierre tombe quand aucun obstacle ne la retient dans sa chûte. Il est inévitable et nécessaire que l'homme qui fait le bien soit préféré à celui qui fait le mal. Toutes les idées théologiques n'ajoutent rien à la conviction que tout être pensant doit avoir de cette vérité ; il s'abstiendra donc de nuire aux autres et de se nuire à lui-même ; il se sentira forcé à leur faire du bien quand il voudra se rendre solidement heureux et mériter des sentimens sans lesquels la société ne pourroit avoir aucuns charmes pour lui.

Vous voyez donc, Madame, que la foi ne peut aucunément contribuer à la correction des mœurs, vous sentez que ses notions surnaturelles n'ajoutent rien aux obligations que notre nature nous impose ; au contraire,

plus les idées que la religion nous donne seront obscures, merveilleuses, inconcevables, plus elles seront propres à nous écarter de notre nature et de la droite raison, dont la voix ne nous trompera jamais quand nous daignerons la consulter. Si nous examinons sans préjugé la source d'une infinité de maux dans la société, nous verrons qu'ils sont dus aux spéculations fatales de la religion qui, enivrant les hommes d'enthousiasme, de fanatisme et de délire, les rendent aveugles, inconsidérés, ennemis d'eux-mêmes et des autres. Un Dieu tyrannique, partial et cruel ne rendra jamais ses adorateurs équitables et bienfaisans. Des prêtres qui nous ordonnent d'étouffer la raison, ne feront jamais de nous que des êtres déraisonnables, prêts à s'enflammer de toutes les passions qu'ils voudront nous inspirer.

Il est vrai que leur intérêt exige que nous soyons tels. Ils veulent que nous leur sacrifions notre raison, parce que cette raison pourroit les contredire et ruiner leurs grands projets. La foi n'est utile que pour eux; elle leur soumet des esclaves abrutis dont ils font ce qu'ils veulent, et qui deviennent les instrumens de leurs passions. Voilà d'où vient

leur zele pour la propagation de la foi ; voilà la vraie cause de leur inimitié pour la science et pour ceux qui refusent de plier sous leur joug ; voilà pourquoi, quand ils peuvent, ils établissent l'empire de la foi, c'est-à-dire, leur propre empire, par le fer et par le feu, qui leur tiendront toujours lieu d'argumens.

Tout cela doit vous prouver, Madame, le peu de fruit que la société retire de cette foi surnaturelle dont nos docteurs ont fait la premiere des vertus. Elle est inutile à Dieu qui, pour convaincre les hommes, n'a besoin que de vouloir que les hommes soient convaincus. Elle est indigne d'un Dieu sage, qui doit ne parler que d'une façon conforme à la raison qu'il a donnée aux hommes. Elle est indigne d'un Dieu juste qui ne peut exiger que les hommes soient convaincus de ce qu'il ne leur est pas possible de comprendre ; elle anéantit l'existence de Dieu lui-même en nous enseignant des choses totalement contraires aux notions que nous avons de la Divinité.

Quant à la morale, la foi ne peut la rendre ni plus sacrée ni plus nécessaire qu'elle l'est déjà par elle-même et par la nature de

l'homme; elle est inutile et même dangereuse à la société, que, sous prétexte de sa nécessité, elle remplit souvent de troubles et de crimes réels. Enfin, la loi est contraire à ses propres principes, puisqu'elle nous force de croire des choses incompatibles, contradictoires aux notions qu'elle nous donne elle-même, comme nous l'avons remarqué dans l'examen des livres qui contiennent ce qu'on nous ordonne de croire.

A qui donc la foi est-elle bonne? C'est uniquement à quelques hommes qui se servent de la foi pour asservir le genre humain, et pour forcer les nations de travailler sans relâche à leur grandeur, à leur pouvoir, à leur bien-être. Ces nations en sont-elles plus heureuses pour avoir beaucoup de foi ou une confiance bien aveugle dans leurs prêtres? Non certes, on n'y trouve ni plus de mœurs, ni plus de vertus, ni plus d'industrie, ni plus de bonheur; et l'on remarque au contraire que plus les prêtres sont puissans, plus les peuples sont corrompus et misérables.

Mais l'*espérance*, qui fait la seconde des vertus chrétiennes, nous console des maux que la foi nous fait; elle nous ordonne d'être fermement persuadés que ceux qui auront

auront eu de la foi, c'est-à-dire, qui s'en seront rapportés à leurs prêtres, jouiront, en récompense de leur soumission, d'un bonheur ineffable dans l'autre monde. Ainsi l'espérance est fondée sur la foi, de même que la foi a l'espérance pour motif et pour base. La foi nous dit qu'il faut espérer ce que la foi nous dit d'attendre. Mais qu'est-ce que nous devons espérer? Ce sont des biens ineffables, c'est-à-dire, des biens dont le langage ne peut point nous donner des idées. Cela posé, nous ne pouvons savoir ce que nous espérons; il reste donc à examiner comment il est possible d'espérer ou même de desirer ce que la langue ne peut nous exprimer. Comment peut-on sans cesse nous parler de choses dont on nous dit qu'il est impossible de se faire des idées?

L'espérance n'est donc pas mieux fondée que la foi; en détruisant celle-ci, l'autre se trouve nécessairement anéantie. Mais de quelle utilité l'espérance peut-elle être aux hommes? Elle les encourage, dira-t-on, à la vertu. Elle les aide à supporter les miseres de la vie, elle console les personnes, qui ont de la foi, dans les adversités. Mais comment peut-on être encouragé, soutenu,

consolé par des notions vagues qui ne nous donnent aucunes idées certaines ? Quoi qu'il en soit, il est sûr que l'espérance est très-utile à nos prêtres, pour les tirer d'affaires toutes les fois qu'il s'agit de justifier la Providence de ses injustices passageres et des maux qu'elle fait éprouver ici-bas à ses élus. D'ailleurs ces prêtres, malgré tous leurs beaux systêmes, se voyant dans l'impossibilité de procurer aux nations le bonheur qu'ils leur promettent sans cesse, à l'aide de la foi, et les rendant au contraire très-souvent malheureuses par les maux que leur causent les querelles et les idées fausses de la religion, leur disent que l'homme n'est point fait pour ce monde, que le ciel est sa patrie, que par la suite il jouira d'un bonheur dont il n'a point d'idées. Enfin, semblables aux charlatans qui amusent des malades dont leurs drogues ont ruiné la santé, ils ont encore l'avantage de vendre des espérances à ceux qu'ils se sentent incapables de guérir. Nos prêtres, comme beaucoup de médecins, commencent par nous rendre malades par les terreurs qu'ils nous inspirent, le tout pour avoir le plaisir de nous consoler par des espérances qu'ils nous

vendent au poids de l'or. C'est proprement dans ce commerce que consiste toute religion.

La troisieme vertu théologale est la *charité*; elle consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes. Mais, pour aimer Dieu par-dessus toutes choses, il faudroit au moins que la religion daignât le rendre aimable. En bonne-foi, Madame, le Dieu que le christianisme nous prescrit d'aimer est-il bien digne de notre amour? Est-il possible d'éprouver autre chose que de la répugnance pour un tyran partial, capricieux, cruel, vindicatif, jaloux, sanguinaire? Comment aimer sincérement le plus redoutable des êtres, le Dieu vivant dans les mains duquel il est affreux de tomber, le Dieu qui peut consentir à damner éternellement ses créatures? Nos théologiens savent-ils bien ce qu'ils disent, lorsqu'ils prétendent que la crainte de Dieu est une *crainte filiale*, c'est-à-dire, mêlée d'amour? Ne devons-nous pas haïr, ne sommes-nous point forcés de détester un pere barbare, qui porte l'injustice assez loin pour châtier le genre humain innocent, le tout pour se venger du péché de la pomme, qu'il ne tenoit qu'à lui

d'empêcher qu'on ne mangeât? En vérité, Madame, il n'est pas possible d'aimer par-dessus toutes choses un Dieu qui dans la Bible ne se fait connoître que par des traits propres à inspirer de l'horreur. Si l'amour de Dieu, comme les jansénistes le prétendent, est indispensablement nécessaire au salut, nous ne devons point être surpris de voir que le nombre des élus soit si petit. Il est même très-peu de gens qui puissent s'empêcher de haïr ce Dieu, ce qui suffit pourtant suivant les jésuites. Le pouvoir d'aimer un Dieu, que la religion a rendu le plus haïssable des êtres, seroit sans doute, de toutes les graces la plus surnaturelle, c'est-à-dire, la plus contre nature! Aimer ce qu'on ne connoît pas est déjà très-difficile; aimer ce que l'on craint est bien plus difficile encore; aimer un être que l'on nous peint sous les couleurs les plus révoltantes, est évidemment impossible.

Nous devons donc être convaincus que sans des graces inconnues dont les profanes n'ont point d'idées, nul chrétien dans son bon-sens ne peut aimer son Dieu; les dévots qui prétendent avoir ce bonheur pourroient bien se troubler. Ils semblent se conduire

comme ces vils flatteurs qui, dans la vue de faire leur cour à un tyran odieux, ou pour se soustraire à son ressentiment, font ouvertement profession de l'aimer, tandis qu'ils le détestent au fond du cœur ; ou bien ce sont des enthousiastes qui, à force de s'exalter l'imagination, se font illusion à eux-mêmes et n'envisagent que du côté le plus favorable un Dieu, qui en même tems qu'on le dit bon, nous est par-tout représenté comme le plus méchant des êtres. Les dévots les plus sinceres ressemblent à ces femmes livrées à leur penchant désordonné qui se passionnent pour des amans, que toutes celles, qui ne sont point éprises comme elles, trouvent indignes de leur attachement. Madame de Sévigné disoit qu'elle aimoit Dieu *comme un très-galant homme que l'on n'a jamais connu ;* mais le Dieu des chrétiens est-il un galant homme? Si elle eût réfléchi sur le portrait qu'en font la Bible et nos théologiens, à moins d'avoir la tête tournée, elle ne l'eût assurément point aimé.

A l'égard de l'amour du prochain, avions-nous donc besoin de la religion pour nous faire sentir que l'humanité nous fait un devoir de montrer de l'affection et de la

bienveillance à nos semblables ? C'est en faisant éprouver aux autres des dispositions favorables que nous pouvons faire naître en eux les sentimens que nous desirons leur trouver pour nous-mêmes. Il suffit d'être homme pour avoir des droits sur le cœur de tout homme sensible, assez bien constitué pour éprouver le sentiment si doux de l'humanité. Eh ! qui mieux que vous, Madame, connoît ce sentiment ? votre ame compatissante n'éprouve-t-elle pas à chaque instant le plaisir de soulager des malheureux ! Dépendroit-il de vous, quand même la religion ne vous prescriroit rien à cet égard, de vous endurcir contre les larmes de l'infortune ? N'est-ce pas régner sur les cœurs que de faire des heureux ! Jouissez donc de votre empire, continuez à répandre vos bienfaits sur tout ce qui vous entoure ; vous vous contenterez vous-même, vous vous applaudirez du bien que vous aurez fait, les autres vous en béniront, ils vous accorderont le tribut d'affection qui est dû aux ames bienfaisantes.

Le christianisme, non content de recommander l'amour du prochain, prescrit encore d'aimer ses ennemis, précepte dont

on attribue l'invention au fils de Dieu lui-même, et par lequel nos docteurs prétendent démontrer la supériorité de sa morale sur celle de tous les sages de l'antiquité. Il s'agit de savoir si ce précepte est possible dans la pratique ; une ame élevée peut bien se mettre au-dessus des injures ; il y a de la noblesse à oublier les offenses, il est digne d'un grand cœur de se venger par des bienfaits, et de forcer à rougir ceux dont on a lieu de se plaindre ; mais il nous est impossible d'éprouver une tendresse véritable pour ceux que nous savons disposés à nous nuire ; cet amour des ennemis, que le christianisme est si fier d'avoir imaginé, est un précepte impossible, la conduite des chrétiens le dément à chaque instant. En effet, est-il possible d'aimer ce qui nous afflige ? Sommes-nous les maîtres de chérir la douleur, de recevoir un outrage avec joie, d'aimer ceux qui nous font éprouver des traitemens rigoureux ? Non, sans doute, nous pouvons bien nous soutenir par notre fermeté ou nous consoler par l'espoir des récompenses d'en-haut ; mais en attendant nous n'éprouverons point un amour bien sincere pour les êtres malfaisans

à qui nous croirons devoir les maux que nous souffrons à présent ; nous les éviterons au moins, ce qui n'annoncera point de l'amour.

Quoique la religion chrétienne recommande formellement l'amour du prochain, l'amour des ennemis, le pardon des injures, l'on ne peut se dissimuler que ces préceptes ne soient continuellement violés par ceux-mêmes qui en vantent l'excellence. Nos prêtres sur-tout ne paroissent point se piquer de suivre à la lettre ce précepte merveilleux. Il est vrai qu'ils ne regardent plus ni comme leur prochain, ni comme un homme, quiconque ne pense pas comme eux. C'est, sans doute, d'après ces idées qu'ils décrient, qu'ils persécutent, et qu'ils font, quand ils peuvent, exterminer tous ceux qui leur déplaisent ; on ne les voit guere pardonner à leurs ennemis que lorsqu'ils sont dans l'impuissance de s'en venger. Il est vrai que ce ne sont jamais leurs propres injures qu'ils vengent, ce ne sont point leurs propres ennemis qu'ils veulent exterminer, ce sont les injures faites à Dieu, qui sans leurs secours ne pourroit, sans doute, point se venger par lui-même ; d'ailleurs on sait que

les ennemis des prêtres ne peuvent jamais manquer d'être les ennemis de Dieu ; celui-ci fait toujours cause commune avec ses ministres d'ici-bas ; il trouveroit très-mauvais que par une lâche indulgence ils pardonnassent les offenses qu'ils reçoivent en commun. Ce n'est donc jamais que par zele que nos prêtres sont cruels, vindicatifs, inhumains ; ils ne manqueroient point, sans doute, de pardonner à leurs ennemis, s'ils ne craignoient que le Dieu des miséricordes ne leur sût très-mauvais gré de montrer de l'indulgence.

Il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses, et par conséquent il faut l'aimer préférablement à son prochain. Nous prenons un intérêt très-vif à tout ce qui touche l'objet de notre amour, ainsi tout bon chrétien ne peut se dispenser de montrer du zele, et même, s'il le faut, il doit exterminer son prochain, quand il pense ou agit d'une façon déplaisante ou injurieuse à son Dieu. L'indifférence dans ce cas seroit un crime ; quand on aime sincérement Dieu, il faut montrer de la chaleur dans sa cause, et l'on ne peut en pareil cas pousser les choses trop loin.

C'est sur ces notions absurdes que sont fondés les crimes, les extravagances et les folies, que le zele religieux a de tout tems produit sur la terre. Des fanatiques imbécilles, envenimés par leurs prêtres, se sont haïs, persécutés, égorgés les uns les autres; ils se sont crus obligés de venger le Tout-Puissant; ils ont imaginé que le Dieu de la clémence et de la bonté les voyoit avec plaisir assassiner leurs frères; ils se sont follement persuadé que défendre la cause des prêtres, c'étoit défendre Dieu lui-même. En un mot, d'après des idées si contraires à toutes celles que la religion elle-même donne à la Divinité, ses ministres ont été dans tous les siecles les maîtres de troubler les nations et d'exterminer leurs propres ennemis. Sous prétexte de venger le Tout-Puissant, ces prêtres ont trouvé le secret de se venger eux-mêmes, sans s'exposer à la haine ou au blâme que méritoit leur fureur vindicative et leur inhumanité. Au nom du Dieu de la nature, ils étoufferent dans les cœurs des hommes le cri de la nature; au nom du Dieu de bonté, ils animèrent les hommes à la rage; au nom du Dieu des miséricordes, ils défendirent de pardonner jamais.

C'est ainsi, Madame, que le zele qui est un effet nécessaire de l'amour divin, a de tous tems causé les plus grands ravages sur la terre. Le Dieu des chrétiens a deux faces comme le Janus des Romains; tantôt on nous le représente sous les traits de la bonté, tantôt on nous le montre respirant la vengeance, la fureur et la cruauté. Que résulte-t-il de ce double aspect? Les chrétiens sont bien plus effrayés de l'aspect redoutable de leur Dieu, qu'ils ne sont rassurés par les traits de sa bonté; ils se défient de ses caprices, ils le croient susceptible de changer, ils s'imaginent que le parti le plus sûr est de le venger et de lui montrer bien du zele; ils se persuadent qu'un maître très-méchant ne peut point trouver mauvais qu'on lui ressemble, et qu'il ne peut blâmer ses serviteurs, à quelqu'excès qu'ils portent la vengeance contre ceux qui ont eu la témérité de l'offenser.

Vous voyez, Madame, par tout ce qui précede, les conséquences dangereuses que peut avoir l'amour divin ou le zele qui en découle. Si cet amour est une vertu, elle n'est certainement avantageuse qu'aux prêtres qui seuls ont le droit d'apprendre aux

peuples quand la Divinité est offensée, qui seuls profitent des présens qu'on lui fait et des honneurs qu'on lui rend ; qui seuls décident des opinions qui lui plaisent et de celles qui lui déplaisent ; qui seuls annoncent ce qu'elle exige des hommes et quand il est à propos de venger ses outrages ; qui seuls ont intérêt de la rendre redoutable et cruelle pour subjuguer les hommes ; qui seuls trouvent le moyen de satisfaire leurs vengeances et leurs propres passions en la supposant vindicative et colere, et en inspirant aux mortels un vertige destructeur de toute humanité, une intolérance pour qui rien n'est sacré, et un esprit persécuteur qui fit en tout tems des ravages incroyables dans toutes les nations chrétiennes.

D'après les funestes principes de leur religion, les chrétiens ne peuvent se dispenser de haïr et de persécuter ceux qu'on leur indiquera comme les ennemis de Dieu : dès qu'ils supposent qu'il faut aimer par-dessus toutes choses un maître rigoureux qui s'offense avec la plus grande promptitude, qui s'irrite même des pensées et des opinions les plus involontaires des hommes, ils doivent se croire obligés de lui montrer du

zele, d'entrer dans ses querelles, de le venger en Dieu, c'est-à-dire, sans mettre de bornes à leur cruauté. Cette conduite est une suite nécessaire des idées révoltantes que nos prêtres nous donnent de la Divinité. Ainsi un bon chrétien sera toujours obligé d'être un intolérant. Il est vrai que dans la théorie le christianisme ne prêche que l'indulgence, la tolérance, la concorde et la paix ; mais dans la pratique les chrétiens n'exercent jamais ces vertus, que lorsqu'ils ne sont point assez forts pour donner un libre cours à leur zele destructeur. Dans le fait, les chrétiens ne montrent les sentimens les plus communs de l'humanité qu'à ceux qui pensent comme eux, qui font profession de croire les mêmes choses ; ils ont une répugnance plus ou moins exprimée contre tous ceux qui n'ont point en tout les mêmes spéculations théologiques que leurs prêtres. Nous voyons les personnes les plus douces et les plus honnêtes ne point regarder des mêmes yeux celles qui sont d'une secte différente de la leur ; par-tout la religion dominante, c'est-à-dire, celle du Souverain ou des prêtres en faveur desquels le Souverain se déclare, écrase toutes les autres sectes ou

du moins leur fait sentir sa supériorité et son antipathie d'une façon très-incommode, très-insultante et très-propre à révolter. C'est ainsi que souvent les princes, par complaisance pour les prêtres, aliénent les cœurs de leurs sujets les plus fideles, et s'attirent une haine qui devroit ne retomber que sur les prêtres dont il suit les conseils.

En un mot, Madame, nous ne voyons nulle part la tolérance sincérement établie ; les prêtres de différentes sectes apprennent dès l'enfance aux chrétiens à se mépriser ou même à se haïr les uns les autres pour des questions théologiques que personne ne comprendra jamais. Jamais vous ne verrez le clergé, quand il a du pouvoir, prêcher la tolérance ; il regardera de mauvais œil tous ceux qui se déclareront pour elle ; il les accusera d'indifférence, et les soupçonnera d'être des incrédules, des ennemis cachés, en un mot, de faux frères. La sorbonne, au seizieme siecle, déclara que c'étoit une hérésie de dire que l'on ne devoit pas brûler les hérétiques. Si le féroce S. Augustin prêcha la tolérance dans quelques circonstances, nous voyons que ce pere de l'église changea d'avis quand il fut plus initié dans

les secrets de la politique sacerdotale, qui ne s'accommodera jamais de la tolérance. En effet, la persécution est nécessaire aux prêtres ; elle n'a pour objet que de venger l'avarice, l'ambition, la vanité, l'entêtement du clergé. Celui-ci ne cherche qu'à étendre son pouvoir, qu'à multiplier ses esclaves, qu'à rendre odieux tous ceux qui ne se soumettent point à lui, ou qui n'ont pas pour ses décisions arbitraires le respect qui leur est dû.

Voilà, sans doute, pourquoi nos docteurs font tant valoir l'humilité dont ils ont fait une vertu. L'on ne peut nier que la douceur, la modestie, la déférence ne soient des qualités estimables et utiles à la société ; les orgueilleux, les insolens, &c. sont assurément faits pour déplaire dans le commerce de la vie ; ils nous repoussent, ils blessent nécessairement l'amour-propre de tous ceux avec qui ils ont affaire ; mais cette déférence qui nous rend agréables à ceux avec qui nous vivons n'a rien de commun avec l'humilité chrétienne. Celle-ci prétend engager l'homme à se mépriser lui-même, à fuir l'estime des autres, à se défier de sa raison pour se soumettre aveuglément aux lumieres

infaillibles de ses guides spirituels, et leur sacrifier les vérités que son esprit trouve les mieux démontrées.

Mais à quoi peut mener cette prétendue vertu? Un homme honnête et sensé peut-il donc avoir des motifs pour se mépriser lui-même? Que deviennent communément tous ceux qui cessent d'être jaloux de l'opinion publique? Quels mobiles plus nobles et plus puissans les hommes peuvent-ils avoir pour servir utilement la patrie que le desir de la gloire et l'envie de mériter les applaudissemens de leurs concitoyens? Quelle récompense leur restera-t-il lorsqu'on est assez injuste pour leur refuser ce qu'ils méritent, s'il ne leur est point permis de s'applaudir eux-mêmes et de se féliciter du bien qu'ils ont fait à des ingrats? De quel droit voudroit-on qu'un homme rempli de droiture, de connoissances, de talens et de lumieres, consentît à se croire moins éclairé qu'un prêtre intéressé, qu'un fanatique ignorant qui lui débitent des mensonges ou des rêveries?

Nos prêtres nous répetent sans cesse que c'est l'orgueil qui conduit à l'incrédulité, que la religion demande des esprits humbles et

et soumis. En bonne-foi, n'y auroit-il pas de la stupidité à sacrifier son jugement et ses lumieres aux absurdités palpables que le sacerdoce veut nous faire croire? De quel front un grave docteur ose-t-il me proposer d'admettre humblement des opinions et des mysteres auxquels il est évident qu'il ne conçoit rien lui-même? Y a-t-il donc de la présomption à se croire plus éclairé que des hommes dont tous les systêmes ne sont que des amas de contradictions, d'absurdités, de notions fausses dont le genre humain est la dupe et souvent la victime? Vous accuseroit-on d'orgueil ou de vanité pour ne point déférer au jugement de madame D***, dont tous ceux qui la voient de près sont à portée de connoître la déraison et la malignité?

L'humilité chrétienne est une vertu de moine; elle ne peut être utile à la société, elle n'est propre qu'à priver notre ame d'énergie; elle ne peut procurer des avantages qu'aux prêtres, qui sous prétexte de rendre les hommes humbles, ne cherchent réellement qu'à les avilir, à étouffer en eux toute science et tout courage pour les soumettre au joug de la foi, c'est-à-dire, à leur propre

joug. Concluez avec moi que les vertus chrétiennes sont des vertus chimériques, inutiles à Dieu, inutiles et souvent dangereuses aux hommes, et dont les prêtres seuls peuvent tirer un grand profit. Concluez que cette religion que l'on vante pour la beauté de sa morale, ne nous prêche que des vertus et ne nous ordonne que des pratiques opposées au bon-sens. Concluez qu'il est possible d'avoir des mœurs et des vertus sans adopter les opinions, sans se piquer des vertus, sans se soumettre aux devoirs que nos prêtres nous recommandent comme nécessaires au salut. Concluez enfin que l'on peut être l'ami de la vertu sans être l'ami des prêtres, et que l'on peut, sans avoir les vertus chrétiennes, posséder toutes celles qui sont nécessaires à la société.

En regardant la chose de près, nous trouverions peut-être que la vraie morale, c'est-à-dire, celle qui est vraiment utile aux hommes en société, doit être incompatible avec la religion chrétienne, ou avec toute autre religion révélée. En supposant un Dieu partial, colere, vindicatif et changeant, qui s'offense des pensées, des paroles et des actions de ses créatures, il faudra nécessai-

rement que ceux qui se croiront les favoris de ce Dieu dédaigneront les autres hommes, leur montrent du mépris, les traitent avec hauteur, avec dureté et même avec barbarie, quand ils les regarderont comme les objets du courroux du Monarque céleste. Des hommes qui ont la folie de croire que leur Dieu est un tyran fantasque, prompt à s'irriter, implacable dans ses fureurs, seront des esclaves chagrins, tremblans, prêts à nuire à tous ceux qui pourroient par leur conduite, leurs opinions ou leurs discours provoquer la vengeance céleste. Des ignorans assez stupides pour se persuader que leurs guides spirituels sont les organes infaillibles de la Divinité, commettront le crime quand ces guides le leur montreront comme nécessaire pour appaiser la Divinité. Des hommes assez imprudens pour adopter la morale de ces guides inconséquens dans leurs principes, et peu d'accord avec eux-mêmes dans leurs opinions, n'auront qu'une morale incertaine, qui variera suivant les intérêts de ces guides. En un mot, il est impossible de fonder une vraie morale sur un Dieu injuste, capricieux et changeant, tel que celui que la religion nous ordonne d'imiter et d'adorer.

Tenez-vous-en donc, Madame, à vos propres vertus ; elles suffiront à votre bonheur en ce monde, elles vous feront estimer, chérir et respecter de tous ceux qui en sentiront les heureuses influences ; elles vous mettront au moins en droit de vous estimer vous-même, sentiment qui sera toujours légitime quand on aura la conscience de contribuer au bonheur du genre humain.

LETTRE IX.

Des avantages que la religion procure au gouvernement.

APRÈS vous avoir fait sentir, Madame, le peu de secours que la religion fournit à la morale, je vais examiner si elle procure des avantages plus réels à la politique, et s'il est bien vrai, comme on le répète sans cesse, qu'elle soit absolument nécessaire au gouvernement. Si l'on vouloit fermer les yeux et s'en rapporter à nos prêtres, on croiroit que leurs opinions sont nécessaires à la tranquillité publique et au repos des états ; on se persuaderoit que les princes ne peuvent se passer d'eux pour gouverner les peuples et pour travailler à la félicité

de leur empire ; enfin, ils font entendre aux souverains qu'ils ont le plus grand intérêt à se conformer à leurs caprices, à faire plier tous les hommes sous leur joug divin, à se mêler de leurs importantes querelles, et ils ne parviennent que trop souvent à persuader aux maîtres de la terre, que les ennemis des prêtres sont les ennemis de tout pouvoir, et qu'en sappant les fondemens de l'autel, les fondemens du trône se trouvent nécessairement ébranlés.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux et consulter l'histoire pour sentir la fausseté de ces prétentions, et pour apprécier les services importans que les prêtres chrétiens ont de tout tems rendus aux souverains. Depuis la fondation du christianisme, nous voyons dans tous les pays où cette religion s'est établie, deux puissances rivales perpétuellement aux prises. Nous voyons un état dans l'état; nous trouvons l'église, c'est-à-dire, un corps de prêtres, continuellement opposée à la puissance souveraine, et en vertu de sa mission divine et de son ministere sacré, prétendre faire la loi à tous les princes de la terre. Nous trouvons un clergé, enorgueilli des titres qu'il s'est faits à lui-même,

vouloir se soustraire à l'obéissance due aux souverains, prétendre à des prérogatives chimériques et dangereuses, auxquelles on ne peut toucher sans outrager Dieu lui-même: nous voyons des sujets divinisés ne vouloir reconnoître d'autre autorité que la leur, refuser d'obéir à l'autorité temporelle, se soumettre par préférence à un prêtre étranger qui se dit le vicaire de Jésus-Christ. Celui-ci prétendit à ce titre commander aux monarques mêmes ; soutenu par ses émissaires et par la crédulité des peuples, il est souvent parvenu à faire valoir ses prétentions ridicules, à susciter aux princes les affaires les plus fâcheuses, à semer le trouble et la discorde dans leurs états, à ébranler leur trône au point de les forcer d'en descendre pour s'abaisser devant lui.

Tels sont les importans services que la religion a mille fois rendus aux souverains. Les peuples, aveuglés par la superstition, ne peuvent guère hésiter entre Dieu et les princes de la terre ; les prêtres étant les organes visibles du Monarque invisible, ont un crédit immense sur des esprits prévenus ; l'ignorance des peuples les met, ainsi que leurs souverains, à la merci des prêtres. Les

nations se trouvent continuellement entraînées dans leurs futiles querelles ; les princes, depuis un grand nombre de siecles, n'ont eu d'autre occupation que de s'opposer aux entreprises du clergé, de se défendre contre lui, de contenir des querelleurs opiniâtres qui se prétendoient autorisés à parler au nom de Dieu ; presque jamais ils ne sont parvenus à faire taire des fourbes intrigans ou des fanatiques imbécilles et vains, qui se jugeoient intéressés, ou qui se croyoient en conscience obligés de troubler les états.

L'attention continuelle que les princes ont été forcés de donner au clergé, les ont empêchés de s'occuper du bonheur de leurs sujets, qui souvent, complices de leurs prêtres, se sont opposés même au bien qu'on vouloit leur faire. Les chefs des nations, trop foibles pour résister au torrent de l'opinion, furent obligés de céder, de ménager le sacerdoce, de se concerter avec lui. Quand ils voulurent s'opposer à ses vues, ils ne rencontrerent que des pieges cachés, ou une opposition ouverte. Quand ils voulurent les écouter, ils lui sacrifierent lâchement le bonheur et le repos de leurs autres sujets. Souvent des mains parricides et rebelles

furent armées par le sacerdoce altier et vindicatif, contre les souverains les plus dignes de régner. Les prêtres, sous prétexte de venger Dieu, firent sentir leur colere aux monarques eux-mêmes, quand ils les trouverent peu disposés à plier sous leur joug. En un mot, dans tous les pays nous voyons que les ministres de la religion ont exercé de tous les tems la licence la plus effrénée. Nous voyons par-tout des empires divisés par leurs soins, des trônes renversés, des princes égorgés, des sujets animés à la révolte ; et quand nous approfondissons les choses, nous trouvons que c'est l'ambition, la cupidité, la vanité du clergé qui ont été les véritables causes et les mobiles de tous ces ravages. C'est ainsi que la religion a produit si souvent l'anarchie et a renversé les empires dont elle prétend être l'appui.

Les souverains n'ont pu jouir de la paix, que lorsque, honteusement dévoués aux prêtres, soumis à leurs caprices, esclaves de leurs opinions, ils les ont laissés régner en leur place. Alors la puissance souveraine fut subordonnée au sacerdoce, le prince ne fut que le premier serviteur de l'église ; elle l'avilit souvent au point d'en faire son bour-

reau ; elle en fit l'exécuteur de ses décrets sanguinaires ; elle le força de tremper ses mains dans le sang de ses sujets que ses ministres avoient proscrits ; elle en fit l'instrument visible de ses vengeances, de ses fureurs, de ses passions cachées. Au lieu de travailler au bonheur de ses peuples, le souverain eut la complaisance de tourmenter, de persécuter, d'immoler des citoyens honnêtes, de s'attirer la haine d'une partie de ceux dont il étoit le père, pour assouvir l'ambition et la rage intéressée de quelques prêtres toujours étrangers dans l'état qui les nourrit, et qui ne s'en disent des membres que pour le dominer, le déchirer, le dépouiller et le dévorer impunément.

Pour peu, Madame, que vous daigniez y réfléchir, vous conviendrez que je n'exagère point les choses, des exemples récens vous prouvent que, même dans ce siecle qui semble vouloir s'éclairer, les états ne sont point à l'abri des secousses que les prêtres ont de tout tems fait éprouver aux nations. Vous avez cent fois gémi à la vue des tristes folies que produisoient parmi nous des questions puériles. Vous avez frémi des affreuses conséquences qu'ont eu des démêlés

ridicules, indignes d'occuper des êtres raisonnables. Vous avez tremblé avec tous les bons citoyens à la vue des effets tragiques que pouvoit produire la scélératesse enivrée d'un fanatisme pour qui rien n'est sacré. Enfin, vous avez vu l'autorité souveraine forcée de lutter sans cesse contre des sujets rébelles, qui prétendoient que leur conscience ou que les intérêts de la religion les obligeoient de résister aux volontés les plus sensées et les plus équitables.

Nos peres, plus religieux et moins éclairés que nous, ont été les témoins de scenes bien plus terribles encore; ils ont vu des guerres civiles, des ligues ouvertement formées contre le souverain, la capitale submergée dans le sang des citoyens; deux monarques successivement immolés à la fureur du clergé, qui souffloit de toutes parts le feu de la sédition. Ils ont vu depuis des rois en guerre contre leurs propres sujets; un souverain fameux ternir toute sa gloire en persécutant, contre la foi des traités, des sujets qui eussent vécu tranquilles, si on les eût laissés jouir en paix de la liberté de conscience; enfin, ils ont vu ce même prince dupe d'une fausse politique que dictoit l'intolérance, bannir

avec les protestans l'industrie de ses états, forcer les arts et les manufactures à se réfugier chez nos plus cruels ennemis.

Nous voyons en Europe la religion influer sans cesse sur les choses temporelles ; nous la voyons régler les intérêts des princes ; nous la voyons diviser et rendre ennemies des nations chrétiennes, parce que leurs guides spirituels n'ont point en tout les mêmes opinions. L'Allemagne est divisée en deux partis religieux perpétuellement opposés d'intérêts. Nous trouvons par-tout les protestans ennemis nés des catholiques, toujours en défiance contre eux, et ces mêmes catholiques ligués avec leurs prêtres contre tous ceux qui n'ont point une façon de penser aussi abjecte et aussi servile que la leur.

Voilà, Madame, les avantages signalés que la religion procure aux nations. On ne manquera pas de nous dire que ces terribles effets sont dus aux passions des hommes, et non à la religion chrétienne, qui sans cesse recommande la charité, la concorde, l'indulgence et la paix. Mais pour peu que l'on réfléchisse aux principes de cette religion, on s'appercevra bientôt qu'ils sont

incompatibles avec ces belles maximes qui ne furent pratiquées par les prêtres chrétiens que quand ils n'eurent point la force de persécuter leurs ennemis et de leur faire sentir le poids de leur colere. Les adorateurs d'un Dieu jaloux, vindicatif, sanguinaire, tel qu'est évidemment celui des juifs et des chrétiens, ne peuvent être ni modérés, ni tranquilles, ni humains. Les adorateurs d'un Dieu qui s'offense des pensées et des opinions de ses foibles créatures, qui réprouve et veut qu'on extermine tous ceux qui suivent un autre culte que le sien, sont nécessairement intolérans, persécuteurs et méchans. Les adorateurs d'un Dieu qui n'a point voulu s'expliquer clairement et qui semble ne s'être révélé à ses favoris que pour dérouter la raison et les jeter dans des incertitudes et des embarras continuels, ne peuvent jamais être bien d'accord dans leurs opinions sur les volontés de ce Dieu ; ils doivent au contraire se disputer éternellement sur la façon d'entendre ses oracles ambigus, ses mysteres impénétrables, ses préceptes surnaturels qui ne semblent inventés que pour mettre l'esprit humain à la torture, et pour faire naître des disputes

que rien ne peut terminer que la force.

Il ne faut donc point s'étonner si, depuis la naissance du christianisme, nos prêtres n'ont point été un seul instant sans disputer. Il sembleroit que Dieu n'eût envoyé son fils sur terre, que pour que sa doctrine merveilleuse fût une pomme de discorde pour les prêtres et pour ses adorateurs. Les ministres d'une église fondée par le Christ lui-même, qui a promis de l'éclairer sans cesse, de lui envoyer son Saint-Esprit, n'ont jamais pu convenir de leurs faits. Nous voyons dans quelques époques cette église infaillible presqu'entiérement entraînée dans l'erreur. Vous savez, Madame, que dans le quatrieme siecle, de l'aveu de nos docteurs mêmes, peu s'en fallut que toute l'église ne suivît l'opinion des Ariens qui ne nioient pas moins que la divinité de Jésus-Christ. L'esprit de Dieu avoit alors tellement abandonné son église, que ses ministres se disputoient sur le dogme fondamental de la religion chrétienne.

Malgré ces querelles continuelles l'église s'arroge pourtant le droit de fixer la croyance des fideles, elle se prétend infaillible, et si les docteurs protestans ont renoncé à cette

prétention hautaine et ridicule, ils n'en veulent pas moins que leurs décisions sacrées soient reçues comme des oracles du ciel par tous leurs adhérens. Les prêtres toujours en discorde entr'eux se sont perpétuellement maudits, anathématisés, damnés les uns les autres ; chaque parti, par vanité, s'en tint opiniâtrement à ses propres opinions, et traita ses adversaires d'hérétiques ; la violence seule décida les questions, termina les disputes et fixa la croyance. Ceux des prêtres querelleurs qui surent attirer les souverains dans leur parti, furent *orthodoxes*, c'est-à-dire, se vanterent d'être les possesseurs exclusifs de la doctrine véritable ; ils se servirent de leur crédit pour écraser leurs adversaires, qu'ils traiterent toujours avec la derniere barbarie.

Quoi qu'en puissent dire nos docteurs, pour peu que nous y fassions attention, nous trouverons que ce fut toujours le pouvoir des empereurs et des rois qui réellement et en dernier ressort fixa la foi des chrétiens ; c'est à grands coups d'épée que l'on apprit en tout pays aux nations les opinions théologiques qui plaisoient le plus à la Divinité ; la vraie croyance fut toujours celle qui eut

les princes pour adhérens ; les fideles furent toujours ceux qui eurent assez de force pour exterminer leurs ennemis, que jamais ils ne manquerent de traiter en ennemis de Dieu. En un mot, ce sont les princes qui furent véritablement infaillibles ; ce sont eux que nous devons regarder comme les vrais fondateurs de la foi ; ce sont eux qui en tout tems ont décidé de la doctrine qu'il falloit admettre ou rejeter ; enfin, ce sont eux seuls qui fixeront toujours la religion de leurs sujets.

Depuis que le christianisme a été adopté par quelques nations, nous voyons que la religion a presqu'entiérement absorbé l'attention des souverains. Ou les princes aveuglés par la superstition furent dévoués aux prêtres, ou ces princes crurent que la prudence exigeoit au moins qu'ils ménageassent un clergé devenu le vrai maître des peuples, qui ne voient rien de plus sacré ni de plus grand que les ministres de leur Dieu ; dans l'un et l'autre cas la saine politique ne fut jamais consultée ; elle fut lâchement sacrifiée aux intérêts de l'état. C'est par une suite de la superstition des princes que nous voyons l'église si richement dotée dans des

tems d'ignorance ; on crut enrichir Dieu en mettant dans l'abondance les prêtres d'un Dieu pauvre, l'ennemi déclaré des richesses. Des guerriers sauvages et sans mœurs se flatterent de pouvoir expier tous leurs péchés en fondant des monasteres, et en donnant des biens immenses à des hommes qui faisoient vœu de pauvreté. On crut bien mériter du Tout-Puissant en récompensant l'oisiveté, que l'on regarda comme un grand bien, vu qu'elle permettoit de vaquer à la priere dont on s'imagina que les nations avoient un besoin pressant et continuel. C'est ainsi que par la superstition des princes, des grands et des peuples, le clergé devint opulent et puissant ; le monachisme fut honoré, et les citoyens les plus inutiles, les moins soumis, les plus dangereux furent les mieux récompensés, les plus considérés, les mieux payés ; ils furent comblés de bienfaits, de privileges, d'immunités ; ils jouirent de l'indépendance ; ils eurent un grand pouvoir que suivit la licence ; ainsi la dévotion imprudente des souverains mit des prêtres à portée de leur résister à eux-mêmes, de leur faire la loi et de troubler l'état impunément.

Le clergé parvenu à ce point de puissance et de grandeur, devint redoutable aux monarques mêmes : ceux-ci furent obligés ou de plier sous son joug ou d'être en guerre avec lui. Quand les Souverains céderent ils ne furent que les esclaves des prêtres, les instrumens de leurs passions, les vils adorateurs de leur pouvoir ; quand ils refuserent de céder, ces prêtres leur susciterent les embarras les plus cruels ; ils lancerent contr'eux les anathêmes de l'église, les peuples furent soulevés au nom du ciel ; les nations se partagerent entre le Monarque céleste et le Monarque terrestre ; celui-ci eut beaucoup de peine à se soutenir sur un trône que les prêtres pouvoient faire chanceler ou même détruire à volonté. Il fut un tems en Europe où le Prince et le repos de son état dépendoient uniquement du caprice d'un prêtre. Dans ces tems d'ignorance, de dévotion et de troubles si favorables au clergé, un monarque foible et pauvre entouré d'une nation misérable, étoit à la merci d'un Pontife Romain, qui pouvoit à chaque instant anéantir sa félicité, ameuter ses sujets contre lui, et le précipiter dans l'abîme de la misere.

En général, Madame, nous trouverons que dans les pays où la religion domine, le Souverain est nécessairement dans la dépendance des prêtres; il n'a du pouvoir que du consentement du clergé; ce pouvoir disparoît dès qu'il déplaît à des moines, qui bientôt sont assez forts pour soulever les peuples contre lui; ceux-ci, suivant les principes de leur religion, ne peuvent guere balancer entre leur Dieu et leur souverain: mais Dieu ne dira jamais que ce que ses prêtres lui feront dire, et l'ignorance et la déraison que ces prêtrés auront soin de maintenir, empêcheront les peuples d'examiner si les organes de la Divinité les trompent et rendent fidélement ses décrets.

Concluez donc avec moi que les intérêts du souverain ne peuvent s'accorder avec ceux des ministres de la religion chrétienne, qui furent dans tous les siecles les citoyens les plus turbulens, les plus rebelles, les plus difficiles à réduire, et dont les attentats se sont souvent étendus jusqu'à la personne des rois. Que l'on ne nous dise donc pas que le christianisme est le plus ferme appui du trône, qu'il fait regarder les monarques comme les images de la Divinité, qu'il

enseigne que *tout pouvoir vient d'en-haut.* Ces maximes ne sont faites que pour endormir les princes ; elles sont destinées à flatter ceux dont le clergé se croit sûr et dont il fait tout ce qu'il veut ; ces flatteurs changent bientôt de ton, quand les princes ont la témérité de manquer de souplesse à leurs volontés les plus pernicieuses, ou quand ils ne se prêtent point aveuglément à toutes leurs vues ; alors le souverain n'est plus qu'un impie, un hérétique, à qui l'on peut et l'on doit manquer de foi ; que dis-je ! il devient un tyran que l'on peut exterminer, et l'on enseigne alors que c'est une action louable que de débarrasser la terre d'un ennemi du ciel.

Vous savez, Madame, que ces odieuses maximes ont été mille fois enseignées par des prêtres qui, dès qu'on veut les réduire, nous disent que le souverain *met la main à l'encensoir*, et nous crient qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Les prêtres ne sont dévoués aux princes que quand les princes leur sont aveuglément soumis. Ils prêchent hautement qu'on peut les exterminer quand ils refusent d'obéir à l'église, c'est-à-dire, à eux-mêmes. Quelques

horribles que soient ces maximes, quelques dangereuses qu'elles puissent être à la sûreté des souverains et à la tranquillité des sujets, elles ne laissent pas d'être des conséquences immédiates des principes du judaïsme et du christianisme. Nous voyons le régicide, la révolte et la trahison approuvés et loués dans l'ancien Testament. Dès qu'on suppose que Dieu s'offense des pensées des hommes; dès que l'on s'imagine que les hérétiques lui déplaisent, il est très-naturel d'en conclure qu'un souverain hérétique ou impie, c'est-à-dire, qui désobéit à un clergé, fait pour régler sa croyance, qui s'oppose aux vues sacrées d'une église infaillible, et qui peut entraîner la perte et l'apostasie d'une grande partie de la nation, peut être légitimement attaqué par ses sujets, pour qui la religion doit être la chose la plus importante en ce monde, et plus chere que la vie. D'après de tels principes, il est impossible qu'un chrétien zélé ne pense rendre un service à Dieu en punissant son ennemi, et servir sa nation en la débarrassant d'un chef qui pourroit mettre obstacle à son bonheur éternel.

Vous voyez donc, Madame, que les jésuites, ces grands prôneurs du régicide,

raisonnoient en bons chrétiens, et d'une façon très-conséquente aux principes de leur religion, quoique leurs enseignemens fussent très-opposés à la sûreté des souverains et au repos des nations. Cependant, suivant ces maximes, la vie d'un prince dépendroit du caprice d'un pape ou d'un évêque, qui en le déclarant hérétique ou en l'excommuniant, le transformeroit aussi-tôt en un tyran, sur la tête duquel il appelleroit la fureur du premier fanatique qui courroit au martyre. Si ces mêmes jésuites ont flatté les rois et ont été les fauteurs du pouvoir absolu, ils ne se sont conduits ainsi que lorsqu'ils étoient les maîtres de leurs consciences, ou lorsque ces princes se prêtoient aveuglément à leurs desirs; ils ont été rebelles et séditieux toutes les fois qu'ils n'ont point trouvé en eux la docilité requise.

L'obéissance du clergé n'est jamais que conditionnelle : il sera soumis à son prince, il flattera son pouvoir, il soutiendra sa puissance, pourvu que le prince ne le soumette à ses ordres, ne mette point d'obstacles à ses projets, ne touche point à ses intérêts, ne change rien aux dogmes sur lesquels les ministres de l'église sont convenus de fonder

leur propre grandeur ; enfin, pourvu qu'il reconnoisse leurs droits divins qui sont visiblement contraires à ceux de la souveraineté, et qui frappent évidemment les fondemens du trône.

Il ne faut, en effet, qu'ouvrir les yeux pour s'appercevoir que les prêtres sont des hommes très-dangereux. Le but qu'ils se proposent est visiblement de dominer sur les esprits pour dépouiller les corps de ceux qu'ils ont subjugués par les armes de l'opinion. Voilà pourquoi nous voyons par-tout ces ennemis de l'espece humaine déclarer une guerre ouverte à la science et à la raison ; on voit évidemment que leur système invariable est d'abrutir les hommes afin de les soumettre à leur joug onéreux. Contens d'être opulens et puissans, ils plongent leurs concitoyens dans l'ignorance, dans la misere, dans la langueur ; ils découragent le cultivateur par leurs dixmes, leurs extorsions, leurs séductions ; ils anéantissent l'activité, les talens et l'industrie ; ils semblent se plaire à ne régner que sur des malheureux. Les plus belles contrées de l'Europe dévotement soumises à des prêtres, ainsi que leurs pieux souverains, sont devenues incultes et dé-

peuplées. Si l'inquisition, qui donne aux ministres de l'église le droit de juger dans leur propre cause, et d'exterminer leurs ennemis, a maintenu l'Italie, l'Espagne et le Portugal dans une croyance bien orthodoxe, elle ne peut assurément point se vanter d'avoir rendu ces états bien florissans. Dans ces vastes pays, si favorisés du ciel, les prêtres et les moines seuls vivent dans l'abondance; les souverains sont sans force et sans gloire, et les sujets languissent dans l'indigence et l'esclavage. Ils n'ont pas même le courage de se tirer de leur misere; plutôt que de travailler ils vont mendier leur pain à la porte d'un prélat ou d'un prêtre qui vit dans l'abondance; ils se dépouillent du peu qu'ils ont pour engraisser encore des moines licentieux qui leur vendent des prieres; ils achetent des plus déréglés des hommes l'expiation de leurs propres déréglemens et des vices les plus honteux. Enfin, ils sont prêts à se révolter contre leur souverain légitime dès qu'un moine factieux leur fait entendre que c'est du trône que viennent les maux que l'église leur fait.

Les prêtres nous vanteront, sans doute, l'utilité de leurs fonctions. Indépendamment

de leurs prieres, dont depuis tant de siecles les nations ont retiré tant de fruits, ils nous diront qu'eux seuls s'occupent de l'éducation publique, de l'instruction des peuples, du soin de les contenir dans le devoir, et de leur enseigner la morale. Hélas ! Madame, si nous venons à peser ces prétendus services que les prêtres nous rendent, nous les verrons bientôt réduits à rien, et même nous trouverons qu'ils ont été dans tous les tems bien plus funestes qu'utiles aux nations.

En quoi consiste, en effet, l'éducation que nos guides spirituels ont malheureusement le droit exclusif de donner à la jeunesse ? Tend-elle à faire de nous des citoyens courageux, raisonnables, vertueux ? Non, sans doute, elle fait de nous des lâches dont toute la vie est tourmentée de terreurs imaginaires ; elle en fait des superstitieux, qui n'ont que des vertus monastiques, et qui, s'ils suivent fidèlement les leçons de leurs maîtres, seront parfaitement inutiles à la société ; elle en fait des dévots intolérans, prêts à détester quiconque ne pensera pas comme eux ; elle en fait des fanatiques prêts à désobéir au souverain dès

qu'on leur persuadera que ce souverain est rebelle à l'église. Qu'apprennent-ils à leurs éleves ? ils leur font perdre un tems précieux à réciter des prieres, à répéter machinalement des dogmes théologiques auxquels, même dans l'âge mur, ils ne comprendront rien ; ils leur enseignent des langues mortes, inutiles à la société présente, et qui peuvent tout au plus contribuer à leur amusement. Ils terminent ces belles études par une philosophie qui, dans les mains des prêtres, n'est devenue qu'une science de mots, un jargon vuïde de sens, propre à les disposer à la science inintelligible qu'on nomme *théologie*. Mais cette théologie elle-même est-elle donc bien utile aux nations ? Ces disputes interminables qui s'élèvent entre nos profonds métaphysiciens, sont-elles bien intéressantes pour des peuples qui n'y comprennent rien ? Le peuple de Paris et des provinces est-il bien avancé quand nos docteurs se disputent entr'eux sur ce qu'il faut penser de la grace ?

Quant aux instructions que nos prêtres nous répetent sans cesse, il faudroit bien de la foi pour en découvrir l'utilité. Ces instructions si vantées consistent à nous en-

tretenir de mysteres ineffables, de dogmes merveilleux, de fables ou d'histoires parfaitement ridicules, de terreurs paniques, de prédictions fanatiques et lugubres, de menaces effrayantes, et sur-tout de systêmes si profonds, que ceux mêmes qui les annoncent n'y peuvent rien comprendre. En vérité, Madame, en tout cela je ne puis voir rien d'utile : les nations ont-elles de grandes obligations à des gens qui méditent pour elles des profondeurs qui demeurent toujours également impénétrables pour tout le genre humain ? Convenez que nos docteurs qui s'occupent si péniblement du soin de nous arranger une foi bien pure, travaillent en pure perte. Au moins les peuples ne sont guère à portée de profiter de leurs importans travaux. Souvent la chaire devient le théâtre de la discorde ; de-là les harangueurs sacrés s'injurient les uns les autres, soufflent leurs passions à leurs *chrétiens auditeurs*, allument leur zele contre les ennemis de l'église, et deviennent les trompettes de l'esprit de parti, de la fureur et de la sédition. Si ces prédicateurs enseignent la morale, c'est une morale surnaturelle et peu faite pour l'homme. S'ils prêchent des vertus, ce sont des vertus

théologiques dont nous avons assez fait voir l'inutilité. Si par hasard quelqu'un s'échappe à prêcher des vertus humaines et sociales, vous savez, Madame, qu'il devient l'objet de la haine et de la critique de ses confreres; il est dédaigné par les dévots qui n'aiment que des vertus évangéliques qu'ils ne peuvent comprendre, ou qui ne connoissent rien de plus important que les pratiques mystérieuses dans lesquelles la dévotion fait consister toute la morale.

Voilà donc à quoi se bornent les importans services que les ministres du Seigneur ont depuis tant de siecles rendus aux nations! ils ne valent point, en conscience, le prix excessif dont on les paie; au contraire, si l'on traitoit les prêtres suivant leur mérite, si l'on apprécioit leurs fonctions à leur juste valeur, peut-être trouveroit-on qu'ils ne méritent point un salaire plus grand que ces empyriques, qui débitent aux coins des rues des remedes plus dangereux que les maux qu'ils promettent de guérir.

C'est en privant le clergé d'une portion de ses biens immenses, conquis sur la crédulité des hommes; c'est en resserrant, ou même en anéantissant sa puissance sur la

puissance souveraine ; c'est en le dépouillant de ses immunités, de ses privileges chimériques et nuisibles ; c'est en forçant ses membres à devenir au moins des citoyens paisibles, que les princes parviendront quelque jour à soulager les peuples, à leur rendre le courage, à faire des sujets plus actifs, plus industrieux, plus sensés, plus tranquilles et plus soumis. Tant qu'il y aura deux puissances dans l'état, ces puissances seront nécessairement en guerre, et celle qui aura la Divinité pour elle, aura des avantages immenses sur la puissance humaine. Si toutes les deux se prétendent émanées de la même source, les peuples ne sauront à qui entendre, les sujets se partageront, le combat n'en sera que plus furieux, et la tête du souverain ne pourra se soutenir contre les têtes multipliées de l'hydre ecclésiastique. Les serpens enfantés par la verge d'Aaron dévoreront à la fin les serpens des magiciens de Pharaon.

En ce cas, me direz-vous, Madame, comment un prince éclairé pourroit-il venir à bout de réduire des prêtres rebelles, qui depuis si long-tems sont en possession de l'esprit des peuples et du droit de se rendre impunément formidables au souverain lui-

même ? Je vous répondrai que, malgré les soins vigilans et les efforts redoublés du sacerdoce, les nations commencent à s'éclairer; elles semblent enfin fatiguées d'un joug trop incommode, qu'elles n'ont si long-tems porté que parce qu'elles croyoient pieusement qu'il leur étoit imposé par le Très-Haut, et qu'il étoit nécessaire à leur bonheur. Les erreurs ne peuvent être éternelles, elles disparoissent aux approches de la vérité. Nos prêtres le sentent très-bien ; leurs déclamations continuelles contre tous ceux qui veulent éclairer le genre humain sont une preuve indubitable de la crainte qu'ils ont de voir leurs complots dévoilés. Ils redoutent les yeux perçans de la philosophie, ils craignent le regne de la raison qui ne sera jamais celui de la révolte ou de l'anarchie. Ce n'est donc pas aux princes à partager leurs craintes ni à se rendre les exécuteurs de leurs vengeances ; ils se nuisent à eux-mêmes lorsqu'ils soutiennent la cause de leurs rivaux turbulens, qui de tout tems ont été les vrais ennemis de la puissance souveraine, et les vrais perturbateurs du repos public ; enfin, les princes se liguent avec leurs ennemis quand ils font cause commune

avec les prêtres, et quand ils s'efforcent d'empêcher les peuples de revenir de leurs erreurs.

Les souverains sont plus intéressés que personne aux progrès de la raison humaine et à la destruction des erreurs dont ils furent tant de fois les premières victimes. Si les hommes ne s'étoient point éclairés peu-à-peu, les chefs des nations seroient encore, comme autrefois, sous le joug d'un pontife romain, qui pourroit à volonté porter le trouble dans leurs états, soulever leurs sujets et peut-être les priver du trône et de la vie. Sans les progrès insensibles de la raison, les rois se trouveroient encore à la tête d'une foule tumultueuse de sujets ignorans et dévots, prêts à se révolter au signal d'un prêtre inquiet ou d'un moine séditieux.

Vous voyez donc, Madame, que les hommes qui pensent et qui apprennent à penser aux autres, sont bien plus utiles aux souverains que ceux qui veulent étouffer la raison et proscrire à jamais la liberté de penser; vous voyez que les vrais amis de la puissance souveraine sont ceux qui répandent des lumieres sur les peuples. Vous sentez qu'en bannissant ces lumieres et en

persécutant la philosophie, le gouvernement sacrifie ses intérêts les plus chers à un clergé séditieux, dont l'ambition et l'avarice voudroient tout envahir, et dont l'orgueil fut toujours indigné d'obéir à un pouvoir qu'il prétend subordonner au sien.

Il n'est point un seul prêtre qui ne se croie supérieur à son roi. On a vu souvent le sacerdoce avouer des prétentions si hautaines : toujours il entre en fureur quand on veut le soumettre à la puissance séculière ; il la regarde comme profane, il la traite de tyrannie quand elle veut le mettre à la raison ; il prétendit en tout tems que sa personne étoit sacrée, que ses droits venoient de Dieu lui-même, que l'on ne pouvoit sans sacrilege ou sans outrager la Divinité, toucher aux biens, aux privileges, aux immunités qu'il avoit arrachés à l'ignorance et à la crédulité. Toutes les fois que l'autorité souveraine voulut toucher à ces objets devenus inviolables et sacrés entre les mains du clergé, on ne put appaiser ses clameurs ; il fit des efforts pour soulever les peuples contre l'autorité ; celle-ci lui parut tyrannique parce qu'elle eut la témérité de vouloir le soumettre à la loi, de réformer ses abus, de lui ôter le

pouvoir de nuire. L'autorité lui paroît légitime quand elle écrase ses ennemis ; elle lui paroît insupportable dès qu'elle est raisonnable et favorable aux nations.

Les prêtres sont essentiellement les plus méchans des hommes et les plus mauvais citoyens d'un état ; il faudroit un miracle pour qu'ils ne fussent point tels : ils furent en tout pays les *enfans-gâtés* des nations. Ils sont altiers, vu qu'ils prétendent que c'est de Dieu lui-même qu'ils ont reçu leur mission et leur pouvoir. Ils sont ingrats, vu qu'ils assurent n'être redevables qu'à Dieu seuls des bienfaits qu'ils tiennent visiblement de la générosité des souverains et des peuples. Ils sont audacieux, parce que depuis un grand nombre de siecles ils jouissent de l'impunité. Ils sont inquiets et turbulens, parce que sans cesse ils ont envie de jouer un grand rôle. Ils sont querelleurs et factieux, parce que jamais ils ne pourront convenir de la façon d'entendre les prétendues vérités qu'ils enseignent aux hommes. Ils sont soupçonneux, défians et cruels, parce qu'ils sentent très-bien qu'ils ont tout lieu de craindre que leurs impostures ne se découvrent. Ils sont les ennemis nés de la vérité,

parce

parce qu'ils appréhendent qu'elle n'anéantisse leurs prétentions. Ils sont implacables dans leurs vengeances, parce qu'il leur seroit dangereux de pardonner à ceux qui veulent ébranler leur doctrine dont ils connoissent la foiblesse. Ils sont hypocrites, parce que la plupart d'entr'eux sont trop sensés pour croire les rêveries qu'ils débitent aux autres. Ils sont opiniâtres dans leurs idées, parce qu'ils sont vains, et que d'ailleurs il seroit dangereux de se désister d'une façon de penser dont ils supposent Dieu l'auteur. Nous les voyons souvent déréglés et sans mœurs, parce qu'il est impossible que l'oisiveté, la mollesse et le luxe ne corrompent le cœur. Nous les voyons quelquefois austeres et séveres dans leur conduite pour en imposer au peuple et parvenir à leurs vues ambitieuses. S'ils sont hypocrites et fourbes, ils sont très-dangereux ; s'ils sont imbécilles et fanatiques de bonne-foi, ils n'en sont pas moins à craindre. Enfin, presque toujours nous les voyons rebelles et séditieux, parce qu'une autorité qui vient de Dieu n'est pas faite pour plier sous l'autorité des hommes.

Voilà, Madame, le portrait fidele des membres d'un corps puissant, à qui, depuis

long-tems les gouvernemens ont cru devoir sacrifier tous les autres. Voilà les citoyens que le préjugé récompense le plus richement, que les princes honorent aux yeux des peuples, à qui ils donnent leur confiance, qu'ils regardent comme les appuis de leur pouvoir, qu'ils jugent nécessaires au bonheur et à la sûreté de leurs empires. Vous jugerez vous-même si le tableau est ressemblant ; vous êtes à portée de voir mieux que personne leurs intrigues, leurs menées, leur conduite et leurs discours, et vous trouverez toujours que leur projet constant est de flatter les princes afin de les dominer et de mettre les nations dans l'esclavage.

C'est pour complaire à des citoyens si dangereux que les Souverains se mêlent de questions théologiques, prennent parti pour ceux qui savent les séduire, persécutent tous ceux qui ne leur sont point soumis, proscrivent avec fureur tous les amis de la raison, et en étouffant les lumieres, nuisent à leur propre pouvoir. Car ces prêtres qui crient au sacrilege quand les princes se mêlent de leurs affaires, ou quand ils veulent les mettre à la raison, s'indignent contre ces mêmes princes lorsqu'ils refusent de s'en mêler pour

détruire leurs ennemis, et les traitent d'impies quand ils ont pour leurs querelles l'indifférence qu'elles méritent.

Quand, revenus de leurs préjugés, les princes voudront enfin être vraiment les maîtres chez eux, qu'ils cessent d'écouter les conseils intéressés et souvent sanguinaires de ces hommes divins, qui rapportant tout à eux-mêmes, voudroient qu'on leur sacrifiât le bonheur, le repos, les richesses de tous les ordres de l'état. Que le Souverain n'entre jamais dans leurs querelles; qu'il ne leur donne point une importance dangereuse en interposant son autorité; qu'il ne persécute jamais pour des opinions qui sont communément de part et d'autre également ridicules et destituées de fondement; elles n'intéresseroient jamais l'état si le Souverain n'avoit pas la foiblesse de s'y intéresser lui-même. Qu'il donne un libre cours à la façon de penser, mais qu'il regle par de bonnes loix la façon d'agir des sujets; qu'il permette à chacun de rêver ou de spéculer comme il voudra, pourvu qu'il se conduise d'ailleurs en honnête homme et en bon citoyen. Au moins qu'il ne s'oppose pas aux progrès des lumieres, qui seules sont capables

de tirer les peuples de l'ignorance, de la barbarie et de la superstition dont les princes chrétiens ont été tant de fois les premieres victimes ; qu'il soit bien convaincu que des citoyens éclairés et instruits sont bien plus soumis et plus paisibles que des esclaves stupides, sans lumieres et sans raison, qui seront toujours prêts à prendre toutes les passions qu'un fanatique voudra leur inspirer.

Que le Souverain s'occupe sur-tout de l'éducation de ses sujets ; qu'il ne souffre point que le clergé s'en empare tout seul et qu'il entretienne dès l'enfance ses éleves de notions mystiques, de rêveries insensées, de pratiques superstitieuses qui ne sont propres qu'à faire des fanatiques. S'il ne peut empêcher le débit de ces folies, qu'il fasse au moins contrebalancer leurs effets en faisant enseigner une morale raisonnable, sociale, conforme au bien de l'état, utile au bonheur de ses membres ; cette morale apprendra ce que l'homme se doit à lui-même, ce qu'il doit à ses semblables, ce qu'il doit à la société et aux chefs qui la gouvernent. Cette morale ne formera point des hommes qui se haïssent pour des opinions

indifférentes, ni des enthousiastes dangereux, ni des dévots aveuglément soumis à des prêtres; elle formera des hommes paisibles, des sujets raisonnables et soumis à l'autorité légitime; en un mot, elle formera des hommes vertueux et de bons citoyens. Une bonne morale est l'antidote le plus sûr contre la superstition et le fanatisme.

Par-là l'empire du clergé s'affoiblira peu à peu; le Souverain n'aura plus de rivaux; il commandera sans partage à des citoyens sensés; les richesses du clergé, rentrées peu à peu dans la société, le mettront à portée de soulager son peuple. Des fondations inutiles pourront être appliquées à des usages avantageux; une portion des biens de l'église originairement destinés aux pauvres et si long-tems détenus par des prêtres avares, rentreront dans les mains des peuples pauvres, leurs légitimes propriétaires. Appuyé par une nation qui sentira les avantages et les soulagemens qu'on lui procure, le prince ne craindra plus les cris du fanatisme qui ne seront plus écoutés. Le nombre de ces prêtres, de ces moines oisifs, de ces célibataires turbulens qui ne songent point à l'avenir et qui sont étrangers à l'état qui les

nourrit, diminuera visiblement. Le Monarque, devenu plus riche et plus puissant, sera plus à portée de répandre des bienfaits, régnera plus sûrement, et sentira que les ennemis de l'église ne sont rien moins que les ennemis de son trône, de sa gloire, de sa véritable grandeur.

Voilà, Madame, le but que peut se proposer tout gouvernement qui ouvrira les yeux sur ses vrais intérêts. Je me flatte que le projet ne vous paroîtra ni impossible ni chimérique ; les lumieres qui commencent à se répandre de toutes parts applanissent déjà les voies ; au lieu de les éteindre qu'on les entretienne, ou du moins qu'on ne s'oppose point à la marche de l'esprit humain, et vous verrez les Souverains et les peuples sans révolutions et sans troubles affranchis peu-à peu d'un joug qui les accabloit depuis long-tems.

Dans les monumens de la piété de nos pères que voyons-nous d'utile à la société ? Nous n'y trouvons que des fondations imaginées pour entretenir l'oisiveté monastique ; des temples coûteux élevés et enrichis par des peuples indigens pour augmenter l'orgueil des prêtres et lui dresser des autels et

des palais. Depuis la fondation du christianisme, tout semble avoir eu pour objet d'élever le sacerdoce sur les ruines des nations et des trônes. Une religion jalouse s'est exclusivement emparée de l'esprit des hommes; ils ont oublié qu'ils vivoient sur la terre pour ne s'occuper que de leur bonheur futur dans les régions inconnues de l'empyrée. Il est tems que le prestige cesse; il est tems que le genre humain s'occupe de ses intérêts véritables; ils seront toujours incompatibles avec ceux des guides qui croient avoir acquis le droit imprescriptible de les égarer. Plus vous examinerez la religion chrétienne, plus vous demeurerez convaincue qu'elle ne peut être avantageuse qu'à ceux qui se sont chargés du soin facile de guider la race humaine après l'avoir aveuglée. Je suis, &c.

LETTRE X.

Des avantages que la religion procure à ceux qui la professent.

J'OSE me flatter, Madame, d'avoir démontré clairement que la religion chrétienne, loin d'être l'appui de l'autorité souveraine, en est

l'ennemie réelle, et de vous avoir pleinement convaincue que ses ministres sont par leur nature les rivaux des Souverains, et les adversaires les plus à craindre de la puissance temporelle. Enfin, je vous crois persuadée que la société pourroit bien se passer des services qu'ils lui rendent, ou du moins se dispenser de les payer si chérement.

Examinons maintenant les avantages que cette religion procure aux particuliers qui en sont le plus fortement convaincus et qui se conforment le plus exactement à ses préceptes. Voyons si elle est propre à rendre ses disciples plus contens, plus heureux et plus vertueux.

Pour décider la question il suffiroit de regarder autour de soi, et de considérer les effets que produit la religion dans les esprits vraiment pénétrés de ses prétendues vérités. Nous trouvons pour l'ordinaire dans ceux qui la professent le plus sincérement et qui la pratiquent avec le plus d'exactitude, une humeur chagrine et mélancolique qui n'annonce aucunement le bien-être, ni cette paix intérieure dont on nous parle sans cesse sans jamais nous la montrer. Quiconque est content de lui-même le fait paroître au-

dehors. La satisfaction interne des dévots est communément si cachée, que l'on pourroit la soupçonner de n'être qu'une chimere. La paix intérieure que leur donne une bonne conscience ne se manifeste le plus souvent que par une humeur atrabilaire dont tous ceux qui sont à portée d'en sentir les influences n'ont communément pas lieu de s'applaudir. Si par hasard quelques dévots nous montrent un front serein, de l'enjouement, de l'indulgence, c'est que les idées noires de la religion n'ont pu venir à bout de leur tempérament heureux; ou bien cela peut encore venir de ce qu'ils n'ont point suffisamment envisagé l'ensemble de leur système religieux, qui duement considéré devroit les plonger dans les plus terribles inquiétudes et dans les plus noirs chagrins.

Quiconque a médité sérieusement le Dieu despotique et fantasque que les chrétiens adorent; quiconque réfléchit à la conduite tyrannique que la Bible lui prête; quiconque a profondément rêvé aux dogmes désolans de la prédestination gratuite des élus et de la réprobation du plus grand nombre des hommes; quiconque sait qu'un bon chrétien n'est jamais bien assuré s'il est digne d'amour

ou de haine, et ne peut se flatter de mériter ou d'obtenir la grace du Tout-Puissant ; quiconque fait réflexion qu'un moment de foiblesse peut lui faire perdre tout d'un coup les mérites d'une vie remplie de bonnes œuvres ; quiconque, dis-je, s'occupe l'esprit de ces spéculations fatales, ne peut, sans être un insensé, se livrer à la joie, ni montrer une gaieté bien sincere et bien pure. Croyez-vous, Madame, en bonne-foi que ce dévot Pascal, qui se faisant un crime de sa tendresse pour sa sœur, la brusquoit souvent par piété, fût un homme bien sociable et bien gai ?

Tout ramene nécessairement à la tristesse et au chagrin dans la religion chrétienne ; elle ne nous occupe que d'objets lugubres. Elle nous parle d'un Dieu jaloux des mouvemens de notre cœur, de nos penchans les plus naturels, qui nous interdit les plaisirs les plus légitimes, qui se repaît de nos soupirs, de nos gémissemens, de nos larmes, de nos douleurs, qui se plaît à nous éprouver par des chagrins, qui nous enjoint de nous mortifier, de nous priver de ce qui fait l'objet de nos desirs, de nous détacher de l'amour des choses d'ici-bas ; en un mot,

qui contredit sans cesse la voix et les vœux de la nature ; un tel Dieu n'est assurément pas fait pour inspirer de la gaieté. Un Dieu qui ne fait point grace à son propre fils, qui veut avoir des victimes éternelles de sa fureur, qui venge sans mesure les fautes involontaires que l'on commet contre lui, n'est propre qu'à plonger dans le désespoir ceux qui ont le malheur de le méditer. Enfin, un chrétien qui doit craindre qu'à chaque instant la mort ne le présente au tribunal d'un juge impitoyable dont les décrets éternels ont d'avance décidé de son sort, doit être nécessairement dans des transes continuelles. Que dirions-nous d'un homme qui montreroit de la gaieté ou même de la tranquillité, tandis qu'à chaque instant il attendroit sa sentence de mort ?

Ainsi, Madame, ne nous en rapportons point aux discours contradictoires de ces prêtres qui, après nous avoir effrayés par leurs dogmes terribles, s'efforcent de nous rassurer par des espérances vagues, et nous exhortent à mettre notre confiance dans un Dieu contre lequel ils nous ont si défavorablement prévenus ; qu'ils ne nous disent point que le joug de Jésus-Christ est léger ;

il est insupportable pour quiconque y fait attention ; il n'est léger que pour ceux qui le portent sans réflexion ou pour ceux qui prennent le soin de l'imposer aux autres, sans vouloir eux-mêmes s'en charger.

Souffrez, Madame, que j'en appelle à vous-même. Étiez-vous donc bien heureuse, bien contente et bien gaie quand vous m'avez fait le dépositaire des inquiétudes secretes que vous causoient des préjugés qui commençoient à prendre sur votre esprit l'empire fatal que jusqu'ici j'ai tâché de détruire? Votre ame agitée ne sembloit-elle pas entraînée dans le malheur en dépit de votre jugement ? N'étiez-vous pas sérieusement occupée à prendre des mesures pour faire divorce avec votre bonheur ? En faveur de la religion, n'étiez-vous pas prête à renoncer au monde et à mettre en oubli ce que vous deviez à la société ? Si j'en fus affligé je n'en fus point surpris ; la religion chrétienne se fait un principe d'anéantir le bonheur et le repos jusqu'au fond du cœur de l'homme : elle se plaît à l'alarmer, à le faire trembler ; elle ne peut rendre heureux que ceux qui ne l'ont point assez méditée ; elle vous eût infailliblement plongée dans le malheur ;

votre esprit conséquent vous auroit fait embrasser son ensemble, et votre imagination trop sensible vous auroit emportée à des excès dangereux pour vous-même et qui en eussent forcé beaucoup d'autres à gémir. Une ame telle que la vôtre n'eût point goûté la paix; les craintes de la religion sont trop sûres, et ses consolations contradictoires sont trop vagues; elles ne peuvent donner à l'esprit l'assiette et la tranquillité nécessaires pour travailler à son propre bonheur ou à celui des autres.

En effet, je vous l'ai déjà dit, il est bien difficile de s'occuper du bonheur des autres quand on est soi-même malheureux. Le dévot qui se prive de tout, pour qui tout est scrupule, qui se fait des reproches continuels à lui-même, qui s'échauffe l'esprit par la méditation, le jeûne et la retraite, doit naturellement s'irriter contre tous ceux qui ne se croient point obligés à faire des sacrifices aussi pénibles : il doit prendre de l'humeur contre des profanes qui négligent des pratiques ou des devoirs que Dieu lui semble exiger. Il ne se trouve bien qu'avec ceux qui voient les choses comme lui, il se sépare des autres et finit par les haïr; il

se croit obligé de faire hautement parade de sa façon de penser ; il doit faire éclater son zele, au risque même de paroître ridicule. S'il montroit de l'indulgence, il auroit sans doute à craindre de se rendre complice des outrages que l'on fait à son Dieu ; il doit reprendre les pécheurs, et ce sera communément avec aigreur, parce qu'il a l'humeur aigre ; enfin, il doit s'irriter contr'eux et par conséquent se rendre incommode pour peu qu'il ait du zele ; il n'est indulgent et doux que lorsqu'il n'est point assez zélé pour sa religion.

La dévotion ne tend qu'à concentrer en nous-mêmes des sentimens fâcheux qui tôt ou tard se manifestent d'une façon déplaisante pour les autres. Les dévots mystiques le sentent très-bien ; le monde les importune et ils sont importuns au monde, qui ne pourroit subsister si chacun tendoit aux perfections sublimes et sauvages que la religion nous propose. L'on ne peut allier le monde avec Jésus-Christ ; Dieu demande notre cœur tout entier, il n'en peut rien rester pour ses chétives créatures ; et même, pour peu que l'on ait de zele, on se croit obligé de les tourmenter afin de les amener à la pratique

des vertus merveilleuses auxquelles l'on s'imagine que leur salut est attaché.

Étrange religion, sans doute, que celle qui, pratiquée à la rigueur, entraîneroit la ruine totale de la société ! Le dévot sincere se propose des perfections impossibles et dont la nature humaine n'est point capable : comme malgré tous ses efforts il ne peut y parvenir, il est toujours mécontent de lui-même, il se regarde comme l'objet de la colere de son Dieu, il se reproche tout ce qu'il fait, il éprouve des remords pour tous les plaisirs qu'il s'est permis, il craint que tout ne soit pour lui une occasion de chûte : pour sa plus grande sûreté, il doit éviter la société, qui peut à chaque instant le détourner de ses prétendus devoirs, l'exciter au péché, le rendre le témoin ou le complice de ses déréglemens ; enfin, s'il est bien zélé, le dévot ne peut s'empêcher de fuir ou de détester des êtres qui, suivant les tristes idées de la religion, ne semblent perpétuellement occupés qu'à irriter son Dieu.

D'un autre côté, vous savez, Madame, que c'est communément le chagrin et la mélancolie qui déterminent à la dévotion ; ce n'est communément que lorsque le monde

nous abandonne et nous déplaît que nous avons recours au ciel ; c'est dans les bras de la religion que les ambitieux cherchent à se consoler de leurs disgraces et de leurs projets renversés ; nos femmes galantes ou déréglées se font dévotes lorsqu'elles voient que le monde les quitte ; elles offrent à Dieu un cœur usé et des charmes qu'elles ne voient plus adorés. La ruine de leurs attraits les avertit que leur empire n'est plus de ce monde ; remplies de dépit, dévorées de chagrins, irritées contre la société où désormais elles ne comptent plus jouer un rôle bien agréable, elles se livrent à la dévotion, elles se distinguent par des folies religieuses après avoir scandalisé par des vices ou par des folies mondaines ; et la rage dans l'ame, elles adorent en frémissant un Dieu qui ne les dédommage que foiblement des biens qu'elles ont perdus. En un mot, c'est l'humeur, l'affliction, le désespoir qui font la plupart des conversions ; ce sont toujours des passions frustrées qui nous livrent à nos prêtres ; ce sont-là les coups merveilleux de la grace dont Dieu se sert pour ramener à lui.

Il n'est donc point surprenant si dans les

les personnes livrées à la dévotion, nous voyons communément dominer la tristesse et l'humeur. Ces dispositions se trouvent d'ailleurs perpétuellement alimentées par la religion, qui n'est propre qu'à aigrir de plus en plus les ames que le chagrin lui soumet. La conversation d'un directeur est une foible ressource pour consoler de la perte d'un amant ; les espérances flatteuses de l'autre monde dédommagent rarement des réalités de celui-ci ; les occupations fictives de la religion ne suffisent point pour remplir des ames que les intrigues, la dissipation et les plaisirs pouvoient à peine remplir.

Aussi voyons-nous, Madame, que les effets de ces conversions éclatantes, si propres à réjouir le Tout-Puissant et sa cour, n'ont rien d'avantageux pour les habitans de ce bas-monde. Si ces changemens opérés par la grace ne rendent pas plus heureux ceux sur qui ils s'opèrent, ils ne procurent ni agrémens ni profit à ceux qui en sont les témoins. En effet, quels avantages la société retire-t-elle de la plupart des conversions ? Ces personnes touchées par la grace deviennent-elles meilleures, réparent-

elles le mal qu'elles ont fait, font-elles vraiment du bien à ceux qui les entourent? Un courtisan qui étoit arrogant et superbe devient-il humble et doux? Un homme injuste et cruel répare-t-il le mal qu'ont fait ses injustices? Un voleur public rend-il à la société ce dont il l'avoit dépouillée? Une femme galante et dissipée répare-t-elle par ses soins vigilans le tort que ses désordres et ses dissipations ont fait à sa famille? Non, sans doute, ces personnes converties et touchées de Dieu se contentent pour l'ordinaire de prier, de jeûner, de faire des aumônes et des retraites, de fréquenter des églises, de clabauder en faveur de leurs prêtres, d'intriguer pour soutenir un parti, de décrier tous ceux qui ne pensent pas comme leurs directeurs, de montrer un zele ardent et ridicule pour des questions qu'elles n'entendent pas; avec cela elles se croient quittes envers Dieu et les hommes, et la société ne gagne rien à leur conversion miraculeuse; au contraire, la dévotion ne fait souvent qu'exalter, envenimer et rendre plus incommodes les passions que nos nouveaux convertis avoient auparavant; elle ne fait que tourner ces passions vers de nouveaux

objets, et la religion justifiera toujours les excès auxquels elles pourront se porter. C'est ainsi qu'un ambitieux deviendra un fanatique orgueilleux et turbulent, qui se croira justifié par son zele ; c'est ainsi qu'un courtisan disgracié cabalera au nom du ciel contre ses propres ennemis ; c'est ainsi qu'un homme haineux et vindicatif, sous prétexte de venger Dieu, cherchera les moyens de se venger lui-même. C'est ainsi qu'une femme pour avoir quitté le rouge, se croira en droit de faire sentir son humeur acariâtre au mari qu'elle outrageoit peut-être autrefois ; elle médira pieusement de celles qui souvent se permettront les plaisirs les plus innocens ; en croyant montrer beaucoup de zele elle montrera beaucoup d'humeur, d'envie, de jalousie, de malignité ; en prenant chaudement les intérêts du ciel, elle montrera beaucoup d'ignorance, de délire et de crédulité.

Mais qu'est-il besoin, Madame, d'insister là-dessus ? Vous habitez un pays où vous voyez bien des dévots et peu de gens vertueux. Pour peu que vous vouliez approfondir les choses, vous trouverez que parmi ces personnes si persuadées de la religion,

si convaincues de son importance et de son utilité, qui parlent sans cesse de ses consolations, de ses douceurs, de ses vertus, il n'en est guère qu'elle rende véritablement heureuses ; il en est encore moins qu'elle rende meilleures. Sont-elles vivement pénétrées des sentimens de leur religion affligeante et terrible ? vous les trouverez atrabilaires, incommodes et farouches. Sont-elles légèrement affectées des principes de cette religion ? vous les trouverez moins séveres. La religion de la cour, comme vous savez, est un mêlange continuel de dévotion et de plaisirs ; un cercle d'exercices de piété et de dissipations, de ferveur momentanée, et de déréglemens continus ; cette religion fait allier Jésus-Christ avec les pompes de satan. Nous y voyons le faste, l'orgueil, l'ambition, l'intrigue, la vengeance, l'envie, le libertinage s'amalgamer avec une religion dont les maximes sont austeres. Des casuistes faciles pour les grands approuvent cet alliage, ils leur font une religion qui se dément de ses principes pour se prêter aux circonstances, aux passions et aux vices des hommes ; des docteurs trop rigides ou trop chrétiens révolteroient des gens qui ne consentent à

être religieux qu'à condition de n'être point gênés. Voilà, sans doute, pourquoi le jansénisme, qui voudroit nous ramener aux principes austeres du christianisme primitif, ne peut prendre à la cour. Les maximes outrées de la religion chrétienne ne peuvent convenir qu'à des hommes de la trempe de ses premiers fondateurs ; elles ne sont faites que pour des êtres abjects, bilieux et mécontens, qui se voient écartés du faste, du pouvoir, des honneurs, qui sont nécessairement les ennemis des grandeurs, auxquelles il ne leur est point permis de prétendre. Les dévots ont le secret de se faire un mérite de leur aversion ou de leur mépris pour les choses qu'ils ne peuvent obtenir.

Cependant un chrétien bien conséquent à ses principes ne devroit prétendre à rien ; il ne doit rien desirer ; il doit fuir le monde et ses pompes, il ne doit point avoir de passions. C'est un vrai stoïcien dont le fanatisme religieux a exalté la philosophie chagrine. Les perfections outrées qu'il doit se proposer le mettent avec lui-même dans une guerre perpétuelle, qui ne peut manquer de le rendre malheureux ; il doit se tenir continuellement en garde contre les objets

de ce monde, qui sont pour lui des occasions de scandale ou de péché. Le vrai chrétien est l'ennemi de lui-même et du genre humain ; pour sa propre sûreté il devroit vivre en hibou et ne jamais se montrer. Sa religion le rend essentiellement insociable, également inutile à lui-même et désagréable aux autres. Que peut faire la société d'un homme qui tremble sans cesse, qui s'afflige, qui prie, qui médite ? Quel but peut se proposer un dévot qui doit fuir un monde pervers, détester ses grandeurs et ses richesses qui pourroient le damner, et s'interdire des plaisirs que Dieu ne voit point sans colere et sans jalousie ?

Que résulte-t-il de ces maximes d'une morale fanatique ? Il en résulte la même chose que des loix trop rigoureuses que tout le monde est forcé d'admettre et que personne n'exécute. On a quelquefois mis en problême si une société d'athées pourroit se maintenir ; on pourroit avec bien plus de raison demander si une société de vrais chrétiens pourroit long-tems (*) subsister. Que

(*) Conférez ici ce que dit Bayle, *Continuation des pensées diverses sur la comete*, section 124, 125, tome IV. Rousseau de Geneve, dans son *Contrat*

deviendroit une nation dont tous les habitans voulant être parfaits se livreroient à la contemplation, à la pénitence, à la priere, où chacun fuiroit les richesses, la considération, les grandeurs, les dignités; où personne ne songeroit au lendemain; où tout le monde uniquement occupé du ciel, négligeroit totalement tout ce qui a du rapport à une vie transitoire et passagere; où chacun se feroit un mérite du célibat; où à force de vaquer à des exercices de piété, personne n'auroit le loisir de prêter des secours à ses semblables? Il est évident qu'une pareille société ne pourroit subsister que dans la Thébaïde et seroit bientôt anéantie. Si quelques monasteres nous montrent des exemples d'une pareille ferveur, c'est que ces maisons renferment des fanatiques aux besoins desquels la société a pourvu. Mais qui est-ce qui pourvoiroit aux besoins d'une nation entiere, qui s'abandonneroit elle-même pour ne songer qu'au ciel?

social, l. 4, ch. 8. Voyez aussi les *Lettres écrites de la Montagne*, lettre premiere, pag. 45 jusqu'à 54, édit. in-8°. L'auteur y discute la même matiere, et confirme son opinion par de nouveaux raisonnemens qui méritent fort d'être lus. *Note de l'éditeur.*

Concluons que la religion chrétienne n'est point faite pour ce monde ; elle n'est propre à faire le bonheur ni des sociétés ni des individus ; les préceptes et les conseils d'un Dieu sont impraticables, et plus propres à décourager les hommes, à les jeter dans le désespoir et l'apathie, qu'à les rendre heureux, actifs et vertueux. Un chrétien est forcé de faire abstraction des maximes de sa religion dès qu'il veut vivre dans le monde ; il cesse d'être vraiment chrétien dès qu'il travaille à son propre bonheur ; il perd de vue le ciel quand il songe à celui des autres ; il risque d'offenser son Dieu dès qu'il a des desirs, dès qu'il vit dans la société qui n'est propre qu'à allumer ses passions, dès qu'il se permet des plaisirs ; en un mot, un bon chrétien est un homme de l'autre monde, il n'est point fait pour celui-ci.

Aussi voyons-nous que les chrétiens pour s'humaniser sont à chaque instant forcés de se départir de leurs spéculations surnaturelles et divines. Leurs passions comprimées ne sont point étouffées pour cela ; elles n'en sont même souvent que plus fortes et plus propres à troubler la société. Masquées sous

le voile de la religion elles n'en produisent communément que des effets plus terribles. C'est pour lors que l'ambition, la vengeance, la cruauté, la colere, la calomnie, l'envie, couvertes du beau nom de zele causent les plus grands ravages, ne connoissent point de bornes et font illusion même à ceux qui sont transportés par ces funestes passions. Car la religion n'anéantit point les passions dans les cœurs des dévots, souvent elle les justifie, et l'expérience nous prouve que les meilleurs chrétiens ne sont rien moins que les meilleurs des hommes, et qu'elles n'ont aucunement le droit de reprocher aux incrédules ni les prétendues conséquences de leurs principes, ni les passions qui les portent à l'incrédulité.

En effet, la charité des ministres pacifiques de la religion et de leurs pieux adhérens, ne les empêche pas de noircir leurs adversaires dans la vue de les rendre odieux et d'attirer sur leur tête la vindicte publique; leur zele pour la gloire de Dieu leur permet d'employer indifféremment toutes sortes d'armes; la calomnie sur-tout leur fournit en tout tems de très-puissans secours. A les en croire il n'y a que les déréglemens

du cœur qui portent à l'incrédulité ; ce n'est que pour pouvoir donner un libre cours à ses passions que l'on renonce à la religion ; ne point croire, selon eux, suppose toujours un cœur corrompu, des mœurs dépravées, un libertinage affreux. En un mot, ils prétendent que tout homme qui refuse d'admettre leurs rêveries ou leur morale merveilleuse, ne peut avoir des motifs pour faire le bien, et n'en a que de très-puissans pour commettre le mal.

C'est ainsi que nos charitables docteurs travestissent les ennemis de leur pouvoir en des brigands dangereux, que la société pour son intérêt devroit proscrire et détruire. Il résulte de ces imputations que ceux qui renoncent au préjugé pour consulter la raison, sont les plus déraisonnables des hommes ; que ceux qui condamnent la religion à cause des crimes qu'elle produit sur la terre ou auxquels elle servit toujours de prétexte, sont de mauvais citoyens ; que ceux qui se plaignent des troubles que des prêtres turbulens ont tant de fois excités, sont des perturbateurs du repos des nations ; que ceux qui frémissent à la vue des persécutions inhumaines et injustes que l'ambition

et la fourberie des prêtres ont suscitées, n'ont nulle idée de justice et doivent nécessairement étouffer en eux les sentimens de l'humanité. Il s'ensuit que ceux qui méconnoissent les motifs faux et trompeurs que jusqu'à présent l'on a si vainement été chercher dans l'autre monde pour engager les hommes à être vertueux, équitables, bienfaisans, n'ont plus aucuns motifs réels pour pratiquer les vertus nécessaires ici-bas à leur propre sûreté. Enfin, il s'ensuit que ceux qui veulent détruire la tyrannie sacerdotale, et des impostures dangereuses aux souverains et aux sujets, sont des ennemis de l'état que les loix devroient d'avance punir.

Je crois, Madame, que vous serez maintenant très-convaincue que les vrais amis du genre humain et des princes ne peuvent être les amis de la religion ou des prêtres. Quels que soient les motifs ou les passions qui déterminent un homme à l'incrédulité; quels que soient les principes qui en découlent, ils ne peuvent être aussi pernicieux que ceux qui émanent directement et nécessairement d'une religion aussi absurde et aussi atroce que la chrétienne. L'incrédulité ne fonde pas ses droits sur la [illegible]té, elle

ne prétend pas dominer sur les consciences, elle n'a point de prétexte pour violenter les esprits, ni pour haïr personne à cause de ses opinions, à moins que ces opinions ne fussent dangereuses dans la pratique. En un mot, les incrédules n'ont point une infinité de motifs, d'intérêts et de prétextes pour nuire, dont les partisans zélés de la religion sont abondamment pourvu. Un incrédule en pouvoir ne seroit ni plus injuste ni plus méchant qu'un dévot en pouvoir qui se fait un devoir de persécuter.

Un incrédule qui réfléchit s'apperçoit que sans sortir de ce monde il a des motifs pressans et réels qui l'invitent à bien faire; il sent l'intérêt qu'il a de se conserver lui-même et d'éviter ce qui pourroit lui nuire; il se voit uni par des besoins physiques réciproques avec les hommes qui le mépriseront, s'il a des vices; qui le détesteront, s'il se rend coupable de quelqu'action contraire à la justice ou à la vertu; qui le puniront, s'il commet des crimes ou s'il outrage les loix. L'idée de la décence et de l'ordre, le desir de mériter l'approbation de ses concitoyens, la crainte d'encourir le blâme et les châtimens, sont des freins suffisans pour

contenir tout homme sensé. S'il est dans le délire, toute la crédulité du monde ne pourra le retenir ; s'il est assez puissant pour ne rien craindre ici-bas et pour se mettre au-dessus de l'opinion des hommes, il ne craindra pas plus l'opinion divine que la haine et le mépris des juges qu'il a devant les yeux.

On nous dira peut-être que la crainte d'un Dieu vengeur sert au moins à prévenir un grand nombre de crimes cachés que l'on se permettroit sans la religion. Mais la religion elle-même prévient-elle ces crimes cachés ? Les nations chrétiennes ne sont-elles pas remplies de fripons de toute espece qui machinent en secret la ruine de leurs concitoyens ? Les personnes les plus crédules en apparence ne se permettent-elles pas une infinité de vices dont elles auroient à rougir, si le hasard les découvroit? L'homme le plus persuadé que Dieu voit toutes ses actions, ne rougit souvent pas de commettre en secret des choses qu'il ne se permettroit pas devant le dernier des humains.

Que devient donc ce frein si puissant que la religion met aux passions ? Si l'on s'en rapportoit aux discours de nos prêtres, il

sembleroit qu'il ne se commet point de crimes ni publics ni cachés dans les pays où leurs leçons sont écoutées ; on les prendroit eux-mêmes pour des anges, et tout homme religieux seroit un homme sans défauts. Nous oublions nos spéculations religieuses toutes les fois que nous éprouvons des passions violentes, lorsque nous sommes enchaînés par les liens de l'habitude ou lorsque nous sommes aveuglés par de grands intérêts ; alors nous ne raisonnons plus. C'est le tempérament et l'habitude qui nous rendent vertueux ou vicieux. Un incrédule peut avoir des passions très-fortes ; il peut raisonner très-juste relativement à la religion, et raisonner très-mal relativement à sa conduite. Celui qui croit tout est un mauvais raisonneur ; si de plus il agit très-mal, il est à-la-fois un imbécille et un méchant.

Il est vrai que nos prêtres refusent aux incrédules l'avantage de bien raisonner ; ils prétendent qu'on raisonne toujours très-mal quand on préfere la raison à leur autorité. Mais en cela ils sont évidemment juges et parties ; c'est aux personnes désintéressées à décider la question. En attendant, les prêtres eux-mêmes semblent se défier de la

bonté de leurs raisonnemens ; ils appellent le bras séculier au secours de leurs argumens ; ils font entrer à coups de fouet en Paradis ; ils éclairent les hommes à la lueur des bûchers ; ils inculquent la foi à grands coups d'épée ; ils ont la lâcheté de défier des hommes qui ne pourroient impunément se montrer. Cette conduite n'annonce point des gens fortement persuadés de la force de leurs argumens. Si nos théologiens étoient de bonne-foi, n'ouvriroient-ils pas un champ libre à la dispute ? Ne permettroient-ils pas la discussion ? Ne seroient-ils pas charmés qu'on leur proposât des difficultés qui, si leur système étoit vrai, ne serviroient qu'à le rendre plus solide ? Ils trouvent plus sûr d'en user envers leurs adversaires comme les prêtres Mexicains, qui faisoient lier des esclaves avec lesquels ils combattoient, et qui les tuoient ensuite pour avoir osé se mesurer avec eux.

Quoi qu'il en soit, il est très-possible qu'un incrédule ait une conduite blâmable ; en cela il est, au raisonnement près, sur la même ligne que le dévot. Les partisans les plus fanatiques de la religion sont forcés de convenir que parmi leurs adhérens il ne

se trouve qu'un petit nombre d'élus ou de gens que la religion parvienne à rendre vertueux ; de quel droit exigeroient-ils donc que l'incrédulité, qui n'a rien de surnaturel, produisît des effets que, de leur aveu même, la religion divine ne produit point ? Si tous ceux qui croient étoient des gens de bien, la cause de la religion seroit complettement gagnée, sur-tout si les indévots étoient toujours des gens sans mœurs et sans vertu. Mais, quoi qu'en disent nos prêtres, il est des incrédules plus vertueux que les hommes les plus dévots. Un heureux tempérament, une éducation honnête, le desir de vivre paisibles, la crainte de s'attirer la haine ou le blâme, l'habitude de bien faire leur suffisent et leur fourniront toujours des motifs bien plus puissans et plus vrais que ceux de la religion, pour s'abstenir du vice et pratiquer la vertu. D'ailleurs l'incrédule n'a point une infinité de ressources que la religion fournit aux superstitieux ; celui-ci peut quand il veut expier ses crimes, se réconcilier avec Dieu, et mettre sa conscience en repos ; l'incrédule qui a commis le mal ne peut se réconcilier ni avec la société qu'il outrage, ni avec lui-même qu'il est forcé d'haïr.

S'il

S'il n'a point à espérer de récompenses dans l'autre vie, il n'en a que plus d'intérêt à mériter les hommages que dans tous les pays policés l'on rend à la vertu, à la probité, à une conduite constamment honnête, et à éviter les peines et le mépris que la société décerne contre ceux qui troublent son bien-être ou qui refusent d'y convenir.

Il paroît évident que tout homme qui consulte sa raison doit être plus raisonnable que celui qui ne consulte que son imagination. Il est évident que celui qui consulte sa propre nature et celle des êtres qui l'entourent, doit avoir des idées plus vraies du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de l'honnête et du déshonnête, que celui qui, pour régler sa conduite, ne consulte que les oracles d'un Dieu caché que ses prêtres font méchant, injuste, changeant, se contredisant lui-même, et qui a quelquefois ordonné les actions les plus contraires à la morale et à toutes les idées que nous avons de la vertu. Il est évident que celui qui réglera sa conduite sur la morale sacerdotale ne suivra que le caprice et les passions de ses prêtres, et sera souvent un homme très nuisible en se croyant très-vertueux. Enfin, il est évident

qu'en se conformant aux préceptes et aux conseils de la religion, on peut être fort pieux sans avoir l'ombre de la vertu. L'expérience nous prouve qu'il est très-possible d'adhérer aveuglément à tous les dogmes les plus inintelligibles de nos prêtres, d'observer très-scrupuleusement toutes les pratiques qu'ils recommandent, de professer de bouche toutes les vertus chrétiennes, sans avoir aucune des qualités nécessaires à notre propre bonheur et à celui des êtres avec qui nous vivons. Les saints mêmes que l'on nous propose comme des modeles n'ont été rien moins que des hommes utiles à la société ; nous ne voyons en eux que des fanatiques sombres qui se sont sacrifiés eux-mêmes aux idées affligeantes de leur religion, ou des fanatiques emportés, qui sous prétexte de servir cette religion, ont perpétuellement troublé le repos des nations ; ou des docteurs enthousiastes, qui à force de rêver ont trouvé des systêmes propres à troubler les cerveaux de leurs adhérens. Un saint, quand il est tranquille, ne se propose jamais que d'être utile à lui-même, et ne songe qu'à faire son salut dans la retraite ; un saint, quand il est actif, ne se produit dans le monde que

pour débiter ses rêveries funestes à la société, et pour faire valoir les prétentions de l'église qu'il confond avec les intérêts de son Dieu.

En un mot, Madame, je ne puis trop le répéter, tout le système religieux ne paroît imaginé que pour l'utilité des prêtres ; la morale des chrétiens n'eut jamais en vue que l'intérêt du sacerdoce ; toutes les vertus que le christianisme enseigne n'ont pour objet que l'église et ses ministres ; et ceux-ci ne se sont jamais proposé que d'asservir les peuples pour profiter de leurs travaux et de leur crédulité. L'on peut, sans doute, avoir des mœurs et des vertus sans entrer dans ces complots ; si les prêtres n'approuvent point ceux qui les contredisent, et refusent toute probité aux penseurs qui rejettent leurs inutiles ou leurs dangereuses vertus, la société, qui pour se soutenir a besoin de vertus plus humaines et plus réelles, ne doit point adopter les sentimens ni épouser les querelles de ces hommes visiblement ligués contr'elle. Si les ministres de la religion ont besoin de leurs dogmes, de leurs mysteres, de leurs vertus fanatiques pour étayer leur empire usurpé, le gouvernement a besoin

de vertus raisonnables, d'une morale évidente et sur-tout pacifique, pour exercer ses droits légitimes. Enfin, les individus qui composent toute société, ont besoin d'une morale qui les rende heureux en ce monde, sans s'embarrasser de celle qui ne fera leur bonheur que dans un monde imaginaire dont ils n'ont que les idées qu'ils reçoivent de leurs prêtres.

Ces prêtres ont eu l'adresse de lier leur système religieux à la morale pour le rendre plus sacré, et pour assurer l'autorité que leur donnoient déjà leurs dogmes mystérieux ; à l'aide de cet artifice ils sont parvenus à persuader que sans religion il ne pouvoit y avoir ni morale ni vertu. J'espere, Madame, achever de détruire ce préjugé dans ma premiere, et montrer clairement à quiconque voudra réfléchir que ce sont les notions abstraites, incertaines et trompeuses que la religion a de tout tems inspirées, et qui souvent ont infecté les philosophes eux-mêmes, qui ont jusqu'ici retardé les progrès de la morale, et qui ont fait de la science la plus certaine, la plus claire et la plus sensible pour tout homme qui pense, une science douteuse, énigmatique et remplie de difficultés.

Je suis, &c.

LETTRE XI.

De la morale humaine ou naturelle.

POUR peu, Madame, que vous ayez réfléchi sur ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire jusqu'ici, vous serez obligée de convenir qu'il est absolument impossible de fonder une morale certaine et invariable sur une religion enthousiaste, ambiguë, mystérieuse, contradictoire, et qui n'est jamais d'accord avec elle-même. Vous sentirez qu'un Dieu qui semble avoir pris plaisir à se rendre inintelligible, qu'un Dieu partial et changeant, qu'un Dieu dont les préceptes se détruisent les uns les autres, ne peut servir de base à une morale qui doit être en tout tems la même pour tous les habitans de la terre. En effet, comment fonder la justice et la bonté sur un être injuste et malin qui tente l'homme pour lequel il a créé l'univers, afin d'avoir le droit de le punir de s'être laissé tenter ? Comment savoir à quoi s'en tenir sur les volontés d'un Dieu qui dit, *tu ne tueras point*, et qui d'un autre côté fait exterminer des nations entieres ? Quelle idée peut-on prendre de la morale qui peut

plaire à un Dieu dont le sanguinaire Moyse a été le prophete ; dont le rebelle, l'assassin, l'adultere David a été le favori ? Est-il possible de fonder les devoirs saints de l'humanité sur un Dieu dont les amis ont été des persécuteurs inhumains et des monstres de cruauté ? Comment puiser nos devoirs dans les leçons des prêtres d'un Dieu de paix, qui ne respirent jamais que la sédition, la vengeance et le carnage dès qu'on ose toucher à leurs immunités ? Pouvons-nous prendre pour modeles de notre conduite des saints qui furent ou des enthousiastes inutiles, ou des fanatiques turbulens, ou des séditieux entêtés qui, sous prétexte de défendre la cause de Dieu, ont excité les plus grands ravages sur la terre ? La saine morale peut-elle adopter des vertus impraticables et surnaturelles, qui sont visiblement inutiles à nous-mêmes et à ceux avec qui nous vivons, et dont les conséquences leur sont souvent très-dangereuses ? Prendrons-nous pour les guides de nos mœurs des prêtres dont les leçons font consister tous nos devoirs dans des opinions inintelligibles, dans des pratiques puériles et frivoles, qu'ils nous font préférer aux vertus les plus réelles ? Enfin,

nous laisserons-nous conduire par des hommes dont la morale versatile ne se regle jamais que sur leurs intérêts présens, et qui tantôt nous disent qu'il faut être bienfaisans, humains et pacifiques, et qui tantôt nous font entendre que le ciel exige de nous d'être injustes, inhumains, séditieux et perfides?

Vous sentez, Madame, qu'il est impossible de fonder la morale sur des notions si peu fixes et si contraires à toutes les idées naturelles que nous avons de la vertu : par vertus nous devons entendre des dispositions habituelles à faire ce qui peut procurer le bonheur de nos semblables ; par vertu la religion n'entend que ce qui peut contribuer à nous rendre favorable un Dieu caché qui attache ses faveurs à des pratiques, à des opinions, et souvent à une conduite très-nuisible à nous-mêmes et aux autres. La morale des chrétiens est une morale mystique, qui semblable aux dogmes de leur religion, est obscure, inintelligible, incertaine et soumise aux interprétations des hommes ; cette morale n'est jamais constante, parce qu'elle est subordonnée à une religion qui varie sans cesse dans ses principes, et qui se regle sur les volontés d'un Dieu variable

et despotique, ou plutôt sur les volontés de ses prêtres, dont les intérêts changent, dont les caprices varient, et qui jamais ne peuvent par conséquent être d'accord avec eux-mêmes. Les Ecritures, qui sont les sources où les chrétiens vont puiser leur morale, sont non-seulement d'une profonde obscurité et demandent des explications continuelles dont les prêtres se sont rendus les maîtres, mais encore elles se contredisent elles-mêmes. Si ces oracles du ciel nous prescrivent dans un passage des vertus vraiment utiles, dans un autre elles approuvent ou prescrivent des actions entiérement opposées aux idées que nous avons de la vertu. Le même Dieu qui nous ordonne d'être bons, équitables, bienfaisans, qui défend de venger ses injures, qui se déclare le Dieu de la clémence et de la miséricorde, se montre comme implacable dans ses fureurs, s'annonce comme apportant *le glaive et non la paix*; nous dit qu'il est venu pour diviser les hommes; enfin exige que l'on venge ses outrages, ordonne la rapine, la trahison, l'usurpation et le carnage. En un mot, il est impossible de trouver dans l'Ecriture des principes sûrs de morale. Vous y voyez à côté d'un petit

nombre de préceptes utiles et sensés, les maximes les plus extravagantes et les plus funestes au bien de toute société.

C'est dans la ponctualité à remplir des devoirs superstitieux et frivoles que Dieu semble faire consister la morale des Juifs dans tout l'ancien Testament ; des observations légales, des rites, des cérémonies sont tout ce qu'il exige du peuple d'Israël ; en récompense de son exactitude scrupuleuse à remplir ces prétendus devoirs, il lui permet de commettre les crimes les plus affreux. Les vertus recommandées par le fils de Dieu dans le nouveau Testament ne sont à la vérité pas les mêmes que celles dont Dieu son pere faisoit jadis tant de cas ; il contredit ce Dieu ; il annonce qu'il ne se soucie plus ni de sacrifices, ni d'offrandes, ni de pratiques ; il leur substitue ces vertus surnaturelles dont je crois avoir suffisamment prouvé l'inutilité, l'impossibilité, l'incompatibilité avec le bien-être de l'homme vivant en société. Le fils de Dieu n'est pas plus d'accord avec lui-même que son pere ; il détruit dans un endroit ce qu'il avoit établi dans un autre ; et depuis, ses prêtres ont anéanti à leur tour les principes qu'il

avoit posés lui-même. Ils ne s'accordent avec leur Dieu que quand les préceptes de ce Dieu s'accordent avec leurs intérêts présens. Ont-ils intérêt de persécuter? ils trouvent que ce Dieu semble ordonner la persécution et prétend que l'on contraigne les conviés d'entrer dans la salle du festin, c'est-à-dire, selon eux, dans l'église. Sont-ils eux-mêmes persécutés? ils trouvent que ce Dieu pacifique défend les voies de fait et ne voit la violence qu'avec une horreur extrême. Trouvent-ils que les pratiques superstitieuses sont lucratives et profitables pour eux-mêmes? nonobstant l'aversion de Jésus-Christ pour les offrandes, les pratiques et les cérémonies, ils y soumettent les peuples, ils les surchargent de rites mystérieux, ils les leur font bien plus respecter que les devoirs les plus saints de la société. Si Jésus n'a point voulu qu'on le vengeât, ils trouvent que son pere a voulu qu'on le vengeât à toute outrance. Si Jésus a déclaré que son royaume n'étoit pas de ce monde et a montré le plus grand mépris pour les richesses, ses prêtres trouvent dans l'ancien Testament des raisons et des titres pour tout envahir, pour conquérir l'univers, pour disputer aux Souverains

leur pouvoir, pour exercer en ce monde l'autorité la plus illimitée, la licence la plus effrénée. En un mot, si l'on trouve dans la Bible quelques préceptes d'une morale saine et utile, l'on y trouve également de quoi justifier les crimes les plus atroces.

Ainsi dans la religion chrétienne la morale dépend uniquement de la fantaisie des prêtres, de leurs passions, de leurs intérêts; elle n'a jamais de principes sûrs, elle varie suivant les circonstances; le Dieu dont ils sont les organes et les interpretes ne dit que ce qui leur convient le mieux et ne les contredit jamais; suivant leurs caprices, il change perpétuellement d'avis, il approuve et désapprouve les mêmes actions; il aime ou déteste une même conduite; il change le crime en vertu et la vertu en crime.

Que résulte-t-il de tout cela? C'est que les chrétiens n'ont jamais de principes sûrs en morale; elle varie avec la politique des prêtres, qui sont en possesion de commander à leur crédulité, et qui, à force de menaces et de terreurs, obligent les hommes à fermer les yeux sur leurs contradictions, et les ames les plus honnêtes à commettre les forfaits les plus grands toutes les fois qu'il s'agit

de la religion. C'est ainsi que sous un Dieu qui recommande l'amour du prochain, les chrétiens s'accoutument dès l'enfance à détester ce prochain hérétique, et sont presque toujours dans la disposition de lui nuire par la seule raison qu'il n'est pas soumis aux volontés de leurs prêtres. C'est ainsi que, sous un Dieu qui ordonne d'aimer ses ennemis et de pardonner les offenses, les chrétiens haïssent et détruisent les ennemis de leurs prêtres et vengent sans mesure les injures qu'ils prétendent avoir reçues. C'est ainsi que sous un Dieu juste et dont on ne cesse de vanter la bonté, les chrétiens, au signal de leurs guides spirituels, deviennent injustes et cruels, et se font un mérite d'avoir étouffé pour eux les cris de la nature, la voix de l'humanité, les conseils de la sagesse et de l'intérêt public.

En un mot, toutes les idées du juste et de l'injuste, du bien et du mal, de la bonté et de la méchanceté, se confondent nécessairement dans la tête d'un chrétien. Son prêtre despotique commande au nom de Dieu à la nature même. A sa voix puissante la raison disparoît, la vérité est forcée de fuir, l'imagination se trouble, l'homme ne

consulte plus que le fanatisme et le délire qui lui sont inspirés d'en-haut. Dans son aveuglement il foule aux pieds les devoirs les plus sacrés, et il se croit vertueux en outrageant toutes les vertus. A-t-il des remords ? son prêtre les appaise bientôt et lui indique des pratiques faciles à l'aide desquelles il pourra se réconcilier avec Dieu. A-t-il commis des injustices, des rapines, des vols ? il peut tout réparer en donnant à l'église des biens dont il a dépouillé ses concitoyens, ou en répandant des largesses qui serviront à faire dire des prieres et à nourrir l'oisiveté. Jamais ce prêtre ne lui reprochera les injustices, les cruautés et les crimes qu'il aura commis pour le soutien de l'église et pour l'avantage de ses ministres ; les fautes qu'il trouvera les plus impardonnables seront toujours celles qui auront été nuisibles aux intérêts du clergé. Manquer de foi et de soumission aux prêtres sera le plus affreux des crimes, ce sera *le péché contre le S. Esprit*, qui ne peut se remettre ni dans ce monde-ci ni dans l'autre ; mépriser les objets que les prêtres ont intérêt de faire respecter, sera qualifié de *blasphème* et d'*impiété*. Ces mots vagues et vuides de

sens suffiront pour exciter l'horreur du vulgaire imbécille. Le mot terrible de *sacrilege* désignera tout attentat commis sur la personne, sur les biens et sur les droits sacrés du clergé. L'omission de quelque pratique futile sera exagérée et représentée comme un crime bien plus détestable que les actions les plus nuisibles au genre humain. En faveur de la fidélité à remplir les devoirs religieux, le prêtre facile pardonnera à son esclave soumis ses vices, ses débauches criminelles, et ses excès les plus crians.

Vous voyez donc, Madame, que la morale chrétienne n'a réellement en vue que l'utilité des prêtres. Ne soyons donc pas surpris s'ils ont voulu s'en faire les arbitres et les souverains, et s'ils ont décrié comme fausses et comme criminelles toutes les vertus qui ne pouvoient s'accommoder à leurs systêmes merveilleux. La morale chrétienne ne semble s'être proposé que d'aveugler les hommes, de troubler leur raison, de les rendre abjects et timides, de les plonger dans l'avilissement, de les décourager, de les obliger à se hair, à se mépriser eux-mêmes, de leur faire perdre de vue la terre qu'ils habitent pour n'envisager que le ciel. A l'aide de cette

morale, les prêtres sont devenus les vrais maîtres ici-bas ; ils ont imaginé des vertus et des pratiques utiles pour eux seuls ; ils ont prescrit et dénigré celles qui étoient vraiment utiles à la société ; ils ont fait de leurs disciples des esclaves qui faisoient consister la vertu et le mérite à être aveuglément soumis à tous leurs caprices, prompts à embrasser sans examen leurs indignes querelles, et qui n'ont jamais eu d'idées véritables de la morale et de la vertu.

Pour jeter les fondemens d'une bonne morale, il est donc absolument nécessaire de détruire les préjugés que les prêtres nous inspirent ; il faut commencer par rendre à l'ame des hommes son énergie et son ressort que de vaines terreurs semblent avoir brisé ; il faut renoncer à ces notions surnaturelles qui jusqu'ici les ont empêchés de consulter la nature, et qui ont forcé la raison de plier sous le joug de l'autorité ; il faut encourager l'homme et le détromper de ces principes avilissans et destructeurs qui lui persuadent qu'il est l'objet du courroux céleste, que sa nature est corrompue, que sa raison n'est qu'un guide infidele qu'il ne doit point consulter, et que c'est en s'aveuglant lui-même

qu'il obtiendra le bonheur. Il faut le désabuser de l'idée qu'il doit se haïr lui-même, qu'il lui est défendu de travailler à sa félicité ici-bas, qu'il est pour lui des choses plus intéressantes que d'être heureux en ce monde et que de pratiquer la vertu réelle. Enfin il faut lui apprendre à s'aimer lui-même, à mériter sa propre estime, et à s'attirer, par sa conduite, l'amitié, la bienveillance et la considération de ceux avec lesquels il est forcé de vivre.

La morale religieuse ne semble imaginée que pour dissoudre la société et pour replonger chacun des membres qui la composent dans l'état sauvage. Les vertus chrétiennes tendent évidemment à isoler l'homme, à le détacher des liens qui l'unissent à ses semblables pour l'attacher uniquement à ses prêtres ; à lui faire perdre de vue son bonheur le plus solide pour ne s'occuper que de chimeres dangereuses pour lui-même et pour les autres. Nous ne vivons en société que pour nous procurer plus facilement des biens, des secours et des plaisirs que nous n'obtiendrons point si nous vivons seuls. Si l'on nous fait un devoir de nous rendre malheureux en ce monde, de nous détester nous-

mêmes,

mêmes, de fuir l'estime des autres, de nous affliger volontairement, de ne nous attacher fortement à personne, n'est-ce pas nous inviter à dissoudre la société, à faire divorce avec le genre humain, à devenir des sauvages étrangers les uns aux autres.

Cependant s'il est vrai que Dieu soit l'auteur de l'homme, c'est Dieu qui a rendu l'homme sociable, c'est Dieu qui voulut que l'homme vécut en société pour son plus grand bonheur. Si Dieu est bon, il ne peut approuver que l'homme renonce à la société pour se rendre misérable ; si Dieu est l'auteur de la raison, il voulut que l'homme fût raisonnable et qu'il se servît de cette raison pour découvrir le moyen de se procurer le bien-être que sa nature lui fait desirer. Si Dieu s'est révélé, ce ne peut être que par les penchans qu'il donne à tous les hommes, et cette révélation est bien plus évidente et plus claire que toutes ces révélations supposées qui sont visiblement contraires à toutes les notions qu'on nous donne de la Divinité. Cela posé, si l'on se croit obligé de remonter jusqu'à Dieu pour établir les devoirs qui lient les hommes entr'eux, on peut dire que Dieu s'est expliqué très-clai-

rement par le desir constant du bien-être qui se montre dans tous les êtres de l'espèce humaine. Mais comme ce n'est qu'en consultant la raison que nous pouvons découvrir les moyens qui peuvent nous conduire à la félicité, Dieu voulut que nous fissions usage de cette raison, et qu'elle fût pour nous un guide sûr pour arriver au but où nous tendons. Il est donc évident qu'en regardant l'homme comme la créature de Dieu, ce Dieu voulut que l'homme consultât sa raison qui lui procurera un bonheur bien plus solide et plus vrai que toutes les chimeres révélées ou que les vertus nuisibles que la religion lui propose.

Quelles que soient nos opinions sur la Divinité, substituons donc la morale de la raison à celle de la religion. A une morale partiale et réservée pour un petit nombre d'hommes, substituons une morale universelle, intelligible pour tous les habitans de la terre, et dont chacun d'entr'eux trouvera les principes dans sa propre nature. Etudions cette nature, ses besoins, ses desirs; examinons les moyens de les satisfaire; considérons quel est le but qui nous fait vivre en société; voyons à quoi nos associés sont, par leur nature, forcés

d'attacher leur affection, leur bienveillance, leur estime et leurs secours ; voyons quelle est la conduite qui excite nécessairement leur haine, leur mépris, leurs châtimens ; que l'expérience nous éclaire dans nos recherches ; que la raison nous décide pour les actions qui nous procureront le bonheur la plus réel, le plus durable et le plus solide : suspendons ces actions quand leurs effets nous paroîtront incertains ; que des avantages passagers ne nous fassent point sacrifier un bien-être permanent ; pour quelques instans de plaisir, ne renonçons jamais à un bien-être continu ; conservons-nous nous-mêmes, augmentons autant qu'il est en nous, la somme de notre félicité ; travaillons avec courage à écarter de nous les maux ; adoucissons, s'il se peut, ceux qui sont sans remede ; cherchons dans nous-mêmes et dans nos semblables, des ressources contre nos peines ; intéressons-les à notre sort ; méritons leur affection et leur secours, par les biens que nous leur ferons éprouver.

En nous conduisant de la sorte, nous aurons une morale naturelle, raisonnable, constante, faite pour tous les hommes, et

bien plus propre à contribuer au bonheur de la société et de chacun de ses membres, que cette morale mystique, incertaine ou perverse, que nous prêchent les ministres de la religion. Nous aurons dans la raison et dans notre propre nature, des guides bien plus sûrs que ces Dieux que le sacerdoce fait parler comme il veut, et dont à chaque instant il explique le langage selon ses vues intéressées. Nous aurons une morale invariable, faite pour durer autant que la race des hommes. Nous aurons des préceptes fondés sur la nécessité des choses; en les violant, chacun se trouvera puni; en les observant, chacun sera récompensé. Tout homme équitable, utile, bienfaisant sera l'objet de l'amour de ses concitoyens; tout homme injuste, inutile et méchant, sera l'objet de leur haine; tout homme honnête et modéré, sera content de lui-même; tout homme vicieux ou pervers, sera forcé de trembler, de se haïr lui-même, de rougir au fond de son cœur, et de craindre à chaque instant, que les regards des autres ne dévoilent ses dispositions.

Ainsi, Madame, si l'on demande ce que l'on pourroit substituer à la religion, je ré-

pondrai, une morale sensée, une éducation honnête, des habitudes avantageuses, des principes évidens, des loix sages, qui en imposent aux méchans, des récompenses qui invitent à la vertu. L'éducation aujourd'hui, ne tend évidemment qu'à faire des esclaves superstitieux ; les vertus qu'elle inculque à la jeunesse, ne sont que des vertus fanatiques, qui façonne l'esprit au joug que les prêtres lui feront porter toute la vie; les motifs dont ils se servent, sont fictifs et imaginaires ; les châtimens et les récompenses qu'ils nous montrent dans un lointain obscur, ne produisent aucun effet, ou ne sont propres qu'à faire des enthousiastes inutiles, ou des fanatiques dangereux. Les principes sur lesquels la religion établit sa morale, sont chancelans et ruineux ; ceux sur lesquels la morale de la raison est établie, sont inébranlables, et ne seront jamais renversés. Tant que l'homme sera un être raisonnable, occupé de sa conservation propre, et tendant au bonheur, il aimera la vertu, il en sentira les avantages, et il craindra pour lui-même les effets du désordre ou du crime. Il chérira la vertu, parce qu'il desire le bien-être. Il haïra le crime, parce qu'il est de sa

nature de fuir la douleur. Tant que les sociétés humaines subsisteront, elles auront besoin de vertus pour se soutenir, de bonnes loix pour se conserver, de citoyens actifs pour les servir et les défendre. Ces loix seront bonnes, quand elles inviteront les membres de la société à s'occuper du bien-être du corps, dont eux-mêmes font partie. Ces loix seront équitables, quand elles récompenseront ou puniront à proportion du bien ou du mal qu'éprouvera la société. Ces loix, appuyées par une autorité visible, et fondées sur des motifs présens, auront sans doute bien plus de force que celles de la religion, qui n'ont que des motifs incertains, éloignés, imaginaires, et qui, comme l'expérience le prouve, ne sont pas suffisans pour contenir des hommes à qui l'on a toujours montré la raison comme dangereuse, ou en qui l'on s'est bien gardé de la développer.

Si au lieu d'étouffer, comme on fait, la raison humaine, on s'étudioit à la perfectionner; si au lieu de nous repaître de mensonges, on nous montroit la vérité; si au lieu de nous prêcher une morale surnaturelle, on nous annonçoit une morale hu-

maine et guidée par l'expérience, nous n'aurions pas besoin de mobiles imaginaires, ni de fables effrayantes, pour sentir la nécessité de la vertu. Chacun s'appercevroit que c'est à la pratique de la vertu, à l'observation fidelle des devoirs de la morale, que son propre bonheur est nécessairement attaché. Est-il époux; il sentiroit que pour son propre bonheur, il doit montrer des soins, de l'attachement, de la tendresse à la compagne que le destin ne lui donne que pour partager avec elle les plaisirs et les peines de la vie; cette compagne, en considérant ses intérêts véritables, sentiroit qu'elle doit s'interdire tout ce qui pourroit aliéner le cœur de son époux, ou même diminuer son estime, sa confiance, ses sentimens pour elle. Les peres et les meres sentiroient que leurs enfans sont destinés à être un jour les consolateurs et les supports de leur vieillesse, et que, par conséquent, ils ont le plus grand intérêt à leur inspirer de bonne heure les sentimens dont ils veulent un jour recueillir les fruits avantageux pour eux-mêmes. Ces enfans, pour peu qu'ils commencent à réfléchir, se verront intéressés à mériter la bienveillance de leurs parens, et

à leur donner des preuves d'une reconnoissance qu'ils exigeront à leur tour de leur postérité. Le maître sentira ce qu'il doit à ses serviteurs ; il reconnoîtra que, pour en être servi avec affection, il leur doit des soins, de la bonté, de l'indulgence ; et ceux-ci ne pourront s'empêcher de reconnoître à leur tour, qu'ils sont intéressés à la conservation, à la prospérité, à mériter la bienveillance d'un maître dont ils sont obligés de dépendre. L'ami sentira le besoin qu'il a du cœur de son ami : nécessaire à sa propre félicité, il cultivera soigneusement en lui les dispositions qu'il desire d'y trouver. Les membres d'une même famille reconnoîtront la nécessité d'entretenir l'union que la nature a mise entr'eux, afin de s'aider mutuellement à écarter les malheurs qu'ils ont à craindre, et à se procurer les biens qu'ils sont faits pour desirer. Les associés, s'ils réfléchissent au but de leur association, sentiront que pour l'obtenir ils doivent agir de bonne-foi et remplir fidelement leurs engagemens réciproques. Le citoyen, lorsqu'il consultera sa raison, s'appercevra bientôt que son sort est lié à celui de la nation dont il est membre, et qu'il est forcé de partager

ses prospérités et ses malheurs. En conséquence, chacun dans sa sphere, et suivant ses facultés, se trouvera intéressé à la servir de toutes ses forces, de ses talens, de ses lumieres; et il reconnoîtra que celui qui l'afflige est un homme dangereux, et que l'ennemi de l'état, est toujours l'ennemi du citoyen.

En un mot, tout homme qui voudra réfléchir sur lui-même, sera forcé de reconnoître la nécessité de la vertu pour être heureux en ce monde. Il verra que la justice est la base de toute société; que la bienfaisance attire nécessairement l'affection et l'amour; que tout homme qui s'aime lui-même doit chercher à les mériter; qu'il a besoin de l'estime de ses associés; qu'il doit être jaloux de sa réputation; qu'un être foible, qui peut à chaque instant éprouver des malheurs, doit pour son propre intérêt montrer à ses semblables de la pitié, de l'humanité, et leur prêter des secours dont il peut à tout moment avoir lui-même le plus grand besoin.

Pour peu que l'on médite sur les effets des passions, on sentira la nécessité de les réprimer, pour s'épargner des repentirs souvent inutiles, qui suivent toujours leurs em-

portemens fâcheux. Ainsi, la seule réflexion suffit pour faire connoître les dangers de la colere, les suites funestes de la vengeance, les conséquences de la calomnie ou de la médisance. Chacun peut aisément remarquer, qu'en lâchant la bride à ses desirs effrénés, il devient l'ennemi de la société; c'est aux loix à contenir celui qui, renonçant à sa raison, méconnoîtroit les motifs qui doivent le retenir.

Si l'on me dit qu'en supposant que l'homme n'est pas libre dans ses actions, ou ne peut être le maître de retenir ses passions, les loix ne seroient pas en droit de le punir; je répondrai, que si l'homme n'est pas libre de ne pas faire le mal, les hommes qui l'entourent ne sont point libres à leur tour, de ne pas le haïr pour le mal qu'il leur fait; et que la société, pour sa conservation propre et son bonheur, est évidemment en droit d'écarter celui qui se trouve dans la malheureuse nécessité de lui nuire à elle-même. Les fautes nécessaires de l'homme, excitent nécessairement la haine de ceux qui en éprouvent l'influence.

Si l'homme qui consulte sa raison a des motifs réels et puissans pour faire du bien

aux autres, et pour s'abstenir de leur nuire, il n'en a pas de moins pressans pour résister aux penchans qui pourroient le solliciter au vice. L'expérience suffit pour lui faire connoître qu'il devient lui-même tôt ou tard la victime de ses propres excès ; il n'existe point un seul vice qui ne se punisse lui-même. Cela posé, la prudence ou le desir de se conserver, empêcheront tout homme sensé de donner un libre cours à ses penchans déréglés ; il sentira le besoin qu'il a de la modération dans ses plaisirs, de la tempérance, de la chasteté ; ceux qui méconnoîtront ces vérités, en seront nécessairement punis par la privation de la santé, par le mépris de la société, et souvent par une existence infirme et malheureuse, que la mort vient terminer.

Faut-il donc, Madame, des lumieres surnaturelles ou des révélations divines, pour sentir la vérité des principes de cette morale? Est-il besoin d'aller chercher dans les régions inconnues de l'avenir, des motifs incertains et fictifs, pour nous apprendre la conduite, que, pour notre propre intérêt, nous devons tenir en ce monde? Ne suffit-il pas de vouloir être heureux, de

vouloir se conserver, pour se sentir obligé d'employer les moyens sans lesquels on ne peut obtenir ce but commun de tous les êtres raisonnables? Tout homme qui veut périr ou qui consent à rendre son existence malheureuse, quiconque sacrifie son bonheur permanent aux plaisirs d'un instant, est un fou ou un imprudent qui n'a point réfléchi sur ses intérêts les plus chers.

Si les principes si clairs de cette morale humaine, ont été et sont encore méconnus, c'est à la religion elle-même qu'il s'en faut prendre. Ce sont ces notions obscures, mystiques, contradictoires, qui ont fait de la science la plus évidente et la mieux démontrée, une science inintelligible, mystérieuse, incertaine, qui n'étoit à la portée de personne. Entre les mains de nos prêtres, la morale est devenue une énigme impossible à deviner. Ils ont fondé nos devoirs sur un Dieu que l'esprit de l'homme ne pourra jamais comprendre, au lieu de les fonder sur l'homme lui-même; ils ont jeté dans les cieux, les fondemens d'un édifice qui est fait pour la terre; ils ont voulu régler nos mœurs d'après des oracles équivoques qui se contredisent à chaque instant, et qui

souvent ne tendent qu'à nous rendre malheureux, inutiles et pervers. Ils ont prétendu rendre leur morale plus sacrée, en nous invitant à la suivre par les récompenses et les châtimens éloignés qu'ils nous annoncent au nom de la Divinité. Ils ont poussé le délire jusqu'à nous dire que l'homme ne devoit point s'aimer lui-même, qu'il devoit se haïr; que pour se rendre heureux dans l'avenir, il falloit qu'il renonçât à tout bonheur ici-bas. Au lieu de diriger les passions des hommes vers le bien public, au lieu de les faire contribuer au bonheur de la société, ils ont voulu que l'on anéantit les passions essentielles à la nature humaine, sans lesquelles nous ne serions plus des hommes et la société ne pourroit point subsister. Enfin, ils ont fait main-basse sur tous les plaisirs, et pour l'homme parfait ils ont prétendu qu'il falloit qu'il fût totalement insensible.

Ne soyons donc point étonnés si cette morale surnaturelle, ou plutôt si contraire à la nature, fut toujours inefficace. C'est en vain que l'on veut combattre ou anéantir la nature, elle est plus forte que les prestiges de l'imagination. En dépit de toutes ses spéculations subtiles et merveilleuses, l'homme

continuera toujours à s'aimer lui-même, à desirer le bien-être et à fuir la douleur. Il aura donc toujours des passions ; quand ces passions seront modérées ou ne tendront qu'au bien public, elles seront honnêtes et légitimes, et l'on approuvera les actions qui en seront les effets ; quand ces mêmes passions seront désordonnées, funestes à la société, fatales à lui-même, on les condamnera, on les punira, on haïra et l'on méprisera celui qui les fera sentir aux autres. L'homme aimera toujours les plaisirs, parce qu'il est de son essence d'aimer ce qui rend son existence agréable ; jamais on ne parviendra à lui faire chérir ce qui l'incommode ou ce qui le rend habituellement malheureux. Aussi la morale chrétienne, qui ne semble inventée que pour combattre la nature et la soumettre à des chimeres, fut toujours sans effet sur la plupart des hommes. Elle ne servit qu'à tourmenter quelques ames foibles et crédules sans retenir aucunes de celles qui eurent des passions violentes ou des habitudes enracinées. Quand cette morale se relâcha pour se prêter aux penchans et aux passions des hommes, elle fut évidemment contraire aux principes fondamentaux d'une religion

inflexible ; quand elle conserva toute sa rigueur, elle fut impraticable ; elle ne fut suivie que par quelques fanatiques qui en combattant leur propre cœur, en étouffant leur propre nature, n'en devinrent souvent que plus incommodes à la société. Cette morale adoptée par la plupart des dévots, sans déraciner leurs habitudes ou leurs penchans naturels, ne fit que les mettre dans une contradiction perpétuelle avec eux-mêmes ; leur vie fut un cercle de fautes et de scrupules, de péchés et de remords, de crimes et d'expiations, de plaisirs qu'ils se reprocherent très-souvent sans raison et de repentirs très-infructueux. En un mot, la morale religieuse porta souvent le trouble dans les cœurs, dans les familles, dans les nations ; elle fit des enthousiastes, des fanatiques, des dévots scrupuleux ; elle fit un grand nombre d'insensés et de malheureux ; elle ne rendit personne meilleur ; elle ne fit bons que ceux que la nature, l'habitude et l'éducation avoient déjà fait tels.

C'est le tempérament qui décide de notre conduite : des passions modérées, des habitudes honnêtes contractées de bonne heure et long-tems exercées, des exemples louables,

des opinions sensées nous déterminent à la vertu et nous rendent susceptibles de bonheur. Il est bien difficile d'être vertueux et heureux avec un tempérament bien ardent qui produit des passions désordonnées. Il faut du calme pour jouir de soi-même et pour consulter la raison. La nature, en nous donnant des passions vives ou une imagination emportée, nous fait des funestes présens ; elle nous rend alors très-incommodes à nous-mêmes et souvent très-nuisibles aux autres ; elle nous met dans l'impossibilité de consulter nos intérêts réels, et de résister à nos penchans présens. Les passions que la raison ne peut point contenir ne seront pas plus contenues par les chimeres de la religion. C'est en vain que l'on se flatteroit d'obtenir par son secours un bonheur dont la nature ne nous a point rendus susceptibles, ou des vertus désavouées par un tempérament trop emporté. La religion laisse les hommes tels que la nature et l'habitude les ont faits ; si elle produit quelques changemens en eux, je crois avoir assez prouvé que ces changemens ne sont rien moins qu'avantageux.

Félicitez-vous donc, Madame, d'être née

avec

avec des dispositions heureuses, et d'avoir reçu des principes honnêtes qui vous mettent à portée d'être contente de votre sort et de pratiquer la vertu par habitude et par goût. Continuez à faire les délices d'une famille qui vous chérit, qui vous estime, qui vous honore. Continuez à répandre des bienfaits autour de vous. Continuez à faire des actions qui vous font si justement estimer et chérir de tout le monde. Aimez-vous, estimez-vous vous-même; des sentimens si légitimes et si doux ne seront point blâmés des autres. Travaillez à votre propre bonheur en vous occupant de celui de tous les êtres avec qui votre destin vous lie; conservez-moi sur-tout une part dans votre précieuse amitié; permettez que je m'applaudisse si j'ai pu écarter de votre ame les nuages qui troubloient sa sérenité, ou si j'ai appellé votre raison au secours de votre esprit qu'une imagination trop sensible sembloit vouloir égarer. Abjurez pour jamais une superstition qui n'est propre qu'à faire des malheureux; que la morale de la nature soit votre unique religion; que le bonheur soit votre but constant; que la raison soit votre guide; que la vertu vous procure les moyens de

l'obtenir ; que cette vertu soit l'unique objet de votre culte. Aimer et pratiquer la vertu, est la seule maniere d'aimer et d'honorer la Divinité. S'il existe un Dieu qui s'intéresse au bien-être de ses créatures ; s'il existe un Dieu rempli de justice et de bonté ; s'il existe un Dieu sage et raisonnable, il ne s'irritera point contre vous pour avoir consulté votre raison ; s'il existoit une autre vie, ce Dieu ne pourroit vous y rendre malheureuse après s'être servi de vous pour faire tant d'heureux ici-bas. Je suis, &c.

LETTRE XII.

De l'indifférence des spéculations des hommes, et de l'indulgence que l'on doit avoir pour elles.

SOUFFREZ, Madame, que je vous félicite de l'heureux changement que vous daignez m'annoncer. Convaincue par des raisonnemens simples, mais que le trouble de votre ame vous empêchoit de faire vous-même, vous voyez donc enfin le peu de fondement des notions futiles qui, depuis quelque tems, troubloient votre tranquillité ; vous reconnoissez l'inefficacité des prétendus secours

que la religion se vante de fournir ; vous sentez les dangers évidens et sans nombre qui résultent d'un systême qui jusqu'ici n'a servi qu'à rendre les hommes ennemis de leur propre repos et de celui des autres. Je vois avec plaisir que la raison ne peut point perdre ses droits sur votre esprit, et qu'il suffit de vous montrer la vérité pour que vous l'embrassiez aussi-tôt. Applaudissez-vous de votre docilité ; elle prouve la solidité de votre jugement. Il est glorieux de se rendre à la raison et de pouvoir soutenir l'éclat de la vérité. Le préjugé arme tellement les hommes, que le monde est rempli de gens qui, en dépit de leur jugement, résistent obstinément aux preuves les plus fortes. Des yeux long-tems fermés à la lumiere ne soutiennent le grand jour qu'avec peine ; s'ils entr'ouvrent un instant les paupieres, ils les referment aussitôt ; les vérités les plus frappantes ne sont pour la plupart des hommes que des bluettes incommodes dont ils se débarrassent bientôt en se replongeant dans l'obscurité.

Je ne suis nullement étonné des embarras qui vous restent, ni de ce penchant, qui malgré vous vous ramene quelquefois à des

opinions que la réflexion vous montre comme contraires à la raison. Il est impossible d'anéantir sur-le-champ des habitudes enracinées ; l'esprit de l'homme semble flotter dans le vuide quand on lui ôte tout d'un coup des idées qui depuis long-tems lui servoient de points d'appui ; il se trouve dans un monde nouveau dont les routes lui sont inconnues. Tout système d'opinions n'est que l'effet de l'habitude ; l'esprit a autant de peine à se départir de sa façon de penser pour prendre des idées nouvelles, que le corps en éprouve lorsqu'on le prive de la faculté d'agir avec laquelle il s'est familiarisé. Que l'on propose à quelqu'un de quitter le tabac parce qu'on le jugera nuisible à sa santé, ou il n'écoutera pas, ou ce ne sera qu'avec une peine extrême qu'il pourra se déterminer à renoncer à une chose dont l'habitude lui a fait un besoin véritable ; s'il se rend, long-tems il cherchera machinalement sa tabatière, il éprouvera des desirs toutes les fois qu'il verra prendre du tabac aux autres ; ce ne sera que peu-à-peu qu'il pourra se défaire d'une habitude dont il aura reconnu le danger.

Il en est précisément de même de nos

préjugés de toute espèce ; ceux de la religion ont sur-tout des droits puissans sur nous. Dès l'enfance nous avons été familiarisés avec eux ; l'habitude nous en a fait des besoins, notre façon de penser nous est devenue nécessaire, notre esprit accoutumé à s'en occuper ne peut plus s'en passer, et notre imagination croit s'égarer dans le vuide quand on lui ôte les merveilles et les chimeres dont elle avoit coutume de se repaître ; ses fantômes les plus hideux lui sont devenus chers ; elle s'étoit par habitude apprivoisée avec eux, de même que peu-à-peu nos yeux s'accoutument à voir sans peine les objets les plus désagréables et les plus propres à révolter.

D'ailleurs la religion, par l'inconséquence de ses systêmes merveilleux et bizarres, donne à l'esprit un exercice continuel ; il se croit condamné à une inaction fâcheuse quand on le prive tout d'un coup des objets sur lesquels il s'exerçoit autrefois. Cet exercice est d'autant plus nécessaire que l'imagination est plus vive. Voilà sans doute pourquoi il faut communément aux hommes des folies nouvelles pour remplacer les anciennes. C'est encore la vraie raison pourquoi la dévotion se trouve si souvent propre à consoler

des grandes disgraces, à faire diversion aux chagrins, à remplacer des passions fortes, à dédommager quelquefois même des plaisirs et des plus grandes dissipations. Les merveilles et les chimeres multipliées que la religion présente à l'esprit lui donnent de l'activité, l'occupent entierement; l'habitude les lui rend familieres et nécessaires; les terreurs elles-mêmes finissent souvent par avoir des agrémens pour lui. Il est des esprits actifs et inquiets qui demandent à être continuellement remués; il est des imaginations qui veulent être alternativement alarmées et consolées; il est une infinité de gens qui ne peuvent s'accommoder de l'état tranquille où les mettroient la raison et la vérité. Beaucoup de personnes ont besoin de fantômes, il leur manque quelque chose quand elles sont rassurées.

Ces réflexions serviront à vous expliquer les variations continuelles auxquelles beaucoup de personnes sont sujetes sur-tout en matiere de religion. Semblables à des barometres vous les voyez varier sans cesse; leur imagination flottante ne peut jamais se fixer; tantôt vous les trouvez livrées à la superstition la plus noire, tantôt vous

les croiriez parfaitement dégagées des préjugés. Tantôt elles sont tremblantes aux pieds d'un prêtre, tantôt elles paroissent avoir entierement secoué le joug. Des personnes de beaucoup d'esprit ne sont point toujours exemptes de ces variations, leur jugement est souvent la dupe de leur imagination pétulante et inquiete qui les empêche de se fixer. D'ailleurs il n'est point rare de voir une ame timide et craintive jointe à beaucoup d'esprit.

Que dis-je ! l'homme n'est point et ne peut être toujours le même. Sa machine est exposée à des révolutions, à des vicissitudes perpétuelles, les pensées de son ame varient nécessairement avec les états divers par lesquels son corps est forcé de passer. Quand le corps est languissant et abattu, l'ame n'a communément ni vigueur ni gaieté. La débilité des nerfs anéantit communément toute l'énergie de l'ame, que l'on a si gratuitement distinguée du corps; les personnes d'un tempérament bilieux ou mélancoliques ne peuvent point se prêter à la joie ; la dissipation les importune ; la gaieté des autres les fatigue. Concentrées en elles-mêmes, elles aiment à se nourrir d'idées sombres

que la religion est très-propre à leur fournir. La dévotion pourroit se traiter comme les vapeurs ; la superstition est une maladie invétérée que l'on pourroit guérir par des remedes physiques. Il est vrai qu'il est difficile de garantir des rechûtes des hommes d'un tempérament assez mal constitué pour reproduire promptement les humeurs nuisibles qui les ramenent à leurs anciens préjugés. Il n'est point aisé d'inspirer du courage à un lâche ; il est presqu'impossible de guérir de la superstition un homme que le tempérament et l'habitude forcent continuellement à trembler. On a pris tant de peines pour éterniser les erreurs humaines, et tant de précautions pour nous empêcher de nous en défaire, qu'il est très-rare de trouver des personnes dont la raison ne se démente quelquefois. C'est l'éducation seule qui pourroit opérer la cure radicale de l'esprit humain.

Ce qui vient d'être dit suffit, je crois, Madame, pour vous rendre raison des variations que l'on remarque si souvent dans les idées des hommes, et de cette pente secrette qui les ramene quelquefois malgré eux à des préjugés dont leur esprit sembloit

être entiérement dégagé. Vous sentirez à présent ce que vous devez penser de ces penchans secrets que nos prêtres voudroient faire passer pour des inspirations intérieures, pour des sollicitations divines, pour des effets de la grace, tandis qu'ils sont évidemment des effets des vicissitudes qu'éprouve notre machine, tantôt saine et tantôt viciée, tantôt robuste et tantôt affoiblie ; dispositions d'où dépendent toujours nécessairement nos façons de penser et d'envisager les choses.

Cela peut encore vous faire juger si nos docteurs sont bien fondés à se vanter si fort des triomphes qu'ils remportent souvent à l'article de la mort sur la raison des incrédules dont ils ont occasion de troubler les derniers momens. C'est-là, disent-ils, qu'il faut les attendre; c'est alors que l'homme détrompé voit les choses sous le vrai point de vue, et que prêt à quitter la terre il est forcé de reconnoître ses erreurs. Il n'y a, sans doute, que des imposteurs qui puissent s'appuyer de pareils raisonnemens, et il n'y a que des dupes qui puissent s'en contenter. Est-ce donc dans l'état de l'accablement, de la foiblesse et du délire qu'un

homme est en état de juger sainement ? Un moribond dont l'esprit et le corps sont privés d'énergie, et qu'un prêtre barbare vient encore effrayer, est-il donc bien capable de raisonner, d'argumenter, de détruire les sophismes qu'on lui propose ? Ce sont, sans doute, d'étranges vérités que celles de la religion, puisque, pour en sentir la force, il faut avoir le corps et l'esprit entierement abattus.

C'est dans l'état de santé que l'on peut se promettre de raisonner avec justesse ; c'est lorsque l'ame n'est ni troublée par la crainte, ni altérée par la maladie, ni égarée par des passions que l'homme peut juger sainement. Les jugemens d'un mourant ne peuvent être d'aucun poids ; il n'y a que des imposteurs qui puissent s'aider de son suffrage. La vérité ne se fait connoître à nous que lorsque dans un corps sain nous jouissons d'un esprit sain. Nul homme, sans une présomption insensée et ridicule, ne peut répondre des idées qui lui viendront quand sa machine sera affoiblie ou dérangée ; il n'y a que des prêtres inhumains qui puissent avoir le front de se prévaloir de son état pour le troubler ; il n'y a que des fourbes qui osent se vanter

ensuite des mauvais raisonnemens qu'ils lui auront extorqués, ou des triomphes que leurs sophismes auront remportés sur son jugement débile. Les idées des hommes varient nécessairement avec les divers états de leur machine ; l'homme qui meurt ne peut raisonner que comme un homme dont l'esprit et le corps sont sur le point de s'éteindre.

Ne soyez donc, Madame, ni découragée ni surprise si quelquefois vous sentez d'anciens préjugés réclamer encore des droits qu'ils avoient long-tems usurpés sur votre raison ; attribuez pour lors ces vacillations à quelque dérangement dans la machine, à quelques mouvemens désordonnés qui suspendent pour un tems la faculté de raisonner. Songez qu'il est très-peu de gens qui soient constamment les mêmes et qui voient toujours les choses des mêmes yeux. Notre corps étant sujet à des variations continuelles, il faut nécessairement que nos façons de penser varient ; nous pensons d'une façon pusillanime et lâche lorsque nos fibres sont relâchées et quand notre corps est abattu. Nous pensons juste quand notre corps est sain, c'est-à-dire, quand toutes ses parties

remplissent exactement leurs fonctions. C'est à la façon dont nous pensons en santé qu'il faut en appeler des incertitudes que nous éprouvons quand notre machine n'est point dans son assiette ordinaire. Nous ne raisonnons bien juste que lorsque nous nous portons bien.

Quoi qu'il en soit, pour calmer les inquiétudes qui troubleront peut-être quelquefois votre esprit, il suffit de réfléchir un instant, et vous reconnoîtrez sans peine que votre façon de penser ne peut jamais avoir de suites fâcheuses pour vous-même. En effet, comment un Dieu que l'on suppose bon, juste et raisonnable, pourroit-il s'irriter de la façon de penser des hommes, qui est toujours parfaitement involontaire, et qui jamais ne peut lui nuire? L'homme est-il donc un instant le maître de ses idées, qui sont à chaque moment excitées par des objets et des causes qui ne dépendent aucunement de lui? S. Augustin lui-même a reconnu cette vérité : *Il n'y a*, dit-il, *personne qui soit maître de ce qui se présente à son esprit.* Ne devroit-on pas en conclure que rien ne doit être plus indifférent à Dieu que les pensées qui s'élevent dans l'esprit

de ses créatures, qui par conséquent ne peuvent l'offenser ?

Si nos docteurs se piquoient d'être conséquens dans leurs principes, ils devroient sentir cette vérité. Ils reconnoîtroient qu'un Dieu juste ne peut point être offensé des mouvemens qui se passent dans le cerveau de l'homme que l'on suppose son ouvrage. Ils sentiroient que ce Dieu, s'il est sage, n'a pas lieu de se fâcher des fausses idées qui peuvent s'élever dans l'esprit des créatures à qui il n'a lui-même donné qu'un entendement et des connoissances très-bornées ; ils verroient que si Dieu est vraiment tout-puissant, sa gloire et sa puissance n'ont point à s'alarmer des opinions et des idées des foibles mortels, et que les notions qu'ils se forment sur son compte ne peuvent faire aucun tort ni à sa grandeur ni à son pouvoir. Enfin, si ces docteurs ne se faisoient pas un devoir de renoncer au bon-sens et d'être toujours en contradiction avec eux-mêmes, ils ne pourroient refuser d'avouer que Dieu seroit le plus injuste, le plus déraisonnable, le plus cruel des tyrans, s'il punissoit des êtres qu'il a lui-même créés imparfaits, pour avoir mal raisonné.

Pour peu que l'on y réfléchisse, on voit toujours que les théologiens se sont étudiés à faire de la Divinité un maître farouche, déraisonnable et méchant, qui exige de ses créatures des qualités qu'elles ne peuvent avoir. Les idées qu'ils se sont formées de cet être inconnu furent toujours empruntées de celle des hommes puissans qui, jaloux de leur pouvoir et des respects de leurs sujets, prétendent que ceux-ci aient toujours pour eux des sentimens de soumission, et punissent avec rigueur ceux qui par leur conduite ou leurs discours annoncent des sentimens peu respectueux. Ainsi vous voyez, Madame, que Dieu a été fait sur le modele d'un despote inquiet, soupçonneux, jaloux de l'opinion que l'on avoit de lui, qui pour assurer son pouvoir, châtioit cruellement tous ceux qui n'avoient point de lui des idées propres à maintenir sa puissance ou à flatter sa vanité.

Il est évident que c'est sur des idées si ridicules et si contraires à celles que l'on nous donne de la Divinité, qu'est fondé l'absurde système des chrétiens, qui se persuadent qu'elle est très-sensible aux opinions des hommes, qu'elle s'offense très-sérieusement

de leurs pensées et qu'elle les punira sans pitié pour s'être trompés sur son compte, ou pour avoir raisonné d'une façon qui nuiroit à sa gloire. Rien ne fut plus pernicieux au genre humain que cette funeste manie qui dément les idées qu'on nous donne d'un Dieu juste, d'un Dieu bon, d'un Dieu sage, d'un Dieu tout-puissant, d'un Dieu dont les créatures ne peuvent jamais diminuer la gloire et la puissance infinie. En conséquence de ces suppositions impertinentes, les hommes ont toujours craint de ne point se former des notions convenables du souverain caché dont ils croyoient dépendre ; leur esprit s'est mis à la torture pour deviner sa nature incompréhensible, et dans la crainte de lui déplaire, ils ont entassé sur lui des attributs humains sans s'appercevoir qu'à force de vouloir l'honorer, ils le déshonoroient en effet, et qu'à force de lui assigner des qualités incompatibles, ils l'anéantissoient réellement. C'est ainsi que presque toutes les religions de la terre, sous prétexte de faire connoître la Divinité et d'expliquer ses voies, l'ont avilie et rendue plus méconnoissable, et ne sont devenues qu'un athéisme raisonné par lequel on détruisoit réellement

l'être que l'on prétendoit mettre à la portée des mortels.

A force de réfléchir ou de rêver sur la Divinité, les hommes n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans les ténebres ; leur jugement se troubla toutes les fois qu'ils voulurent faire de cet être l'objet de leurs méditations ; ils ne purent en raisonner juste parce qu'ils n'en eurent jamais que des idées obscures et fausses ; ils ne furent jamais d'accord, parce qu'ils partirent toujours de principes absurdes ; ils furent toujours incertains et peu d'accord avec eux-mêmes, parce qu'ils sentirent très-bien qne leurs principes étoient douteux ; ils tremblerent toujours, parce qu'ils s'imaginerent qu'il étoit fort dangereux de se tromper ; ils disputerent sans relâche, parce qu'il est impossible de convenir de rien quand on raisonne d'objets parfaitement inconnus, et que les imaginations des hommes sont forcées de se peindre diversement ; enfin ils se tourmenterent cruellement les uns les autres pour leurs opinions également insensées, parce qu'ils crurent devoir y attacher la plus grande importance, et parce que la vanité de chacun d'eux ne leur

leur permit pas de céder ou de souscrire aux rêveries des autres.

C'est ainsi que la Divinité est devenue pour les hommes une source de malheurs, de divisions et de querelles ; c'est ainsi que son nom seul inspira de la terreur ; c'est ainsi que la religion donna le signal de tant de combats et fut toujours une vraie pomme de discorde pour les mortels inquiets, qui disputerent toujours avec la plus grande chaleur sur des objets dont jamais ils n'eurent des idées véritables. Ils se firent un devoir d'y penser et d'en raisonner, et ils ne purent jamais le faire pertinemment, parce que leur esprit n'est en état de se former des notions vraies que de ce qui peut frapper leur sens. Dans l'impossibilité de connoître la Divinité par eux-mêmes, ils s'en rapporterent à ce que voulurent leur en dire des hommes adroits qui prétendirent avoir un commerce intime avec elle, être inspirés par elle-même, avoir des connoissances particulieres refusées au reste du genre humain. Ces hommes privilégiés n'apprirent rien aux nations que leurs propres rêveries réduites en système, sans leur donner des idées plus distinctes de l'être caché qu'ils prétendoient

leur faire connoître ; ils peignirent Dieu sous les traits les plus convenables à leurs propres intérêts ; ils en firent un monarque bon pour ceux qui leur seroient aveuglément soumis, terrible pour tous ceux qui refuseroient de leur obéir aveuglément.

Vous voyez donc, Madame, que ce sont des hommes qui ont fait évidemment la Divinité bizarre qu'on nous annonce, et qui pour rendre leurs opinions plus sacrées, ont prétendu qu'elle s'offensoit griévement quand on n'avoit pas sur son compte les idées qu'il leur avoit plu d'en donner. Dans les livres de Moyse, Dieu se définit lui-même *celui qui est*; mais bientôt cet inspiré en racontant l'histoire de son Dieu, nous le montre comme un tyran qui tente l'homme, qui le punit d'avoir été tenté, qui extermine tout le genre humain, parce qu'un seul a succombé ; en un mot, qui dans toute sa conduite agit comme un despote que sa puissance dispense de toutes les regles de la justice, de la raison, de la bonté.

Les successeurs de Moyse nous ont-ils transmis des idées plus claires, plus sensées, plus compatibles que la Divinité ? Le fils de Dieu lui-même nous a-t-il fait connoître son

pere? L'église, perpétuellement éclairée des lumieres de l'Esprit saint, est-elle enfin parvenue à fixer nos incertitudes? Hélas! malgré tous ces secours surnaturels nous ne connoissons pas mieux le moteur caché de la nature; les idées que nous en donnent les récits que nous en font nos infaillibles docteurs, ne sont propres qu'à confondre notre jugement et à réduire notre raison au silence. Ils font de Dieu un pur esprit, c'est-à dire, un être qui n'a rien de commun avec la matiere, et qui néanmoins a créé la matiere qu'il a tirée de sa propre substance. Ils en font le moteur de l'univers sans être l'ame de l'univers. Ils en font un être infini qui remplit l'espace de son immensité, quoique l'univers matériel occupe pourtant aussi l'espace. Ils en font un être tout-puissant, mais dont les projets échouent sans cesse, vu qu'il ne peut ni maintenir le bon ordre qu'il aime, ni gêner la liberté de l'homme; il est forcé de permettre le péché qui lui déplaît et qu'il pourroit prévenir. Ils en font un pere infiniment bon, mais qui se venge sans mesures; ils en font un monarque infiniment juste, mais qui confond l'innocent et le coupable, qui pousse l'injustice et la cruauté

jusqu'à exiger la mort de son propre fils pour expier les crimes du genre humain, dont les iniquités ne cessent point pour cela. Ils en font un être rempli de sagesse et de prévoyance, tandis qu'ils le font agir en insensé. Ils en font un être raisonnable, qui s'irrite des pensées involontaires et nécessaires qui se prodnisent dans le cerveau de ses créatures, et qui les condamnera à des supplices éternels pour n'avoir point cru des rêveries incompatibles avec les attributs divins, ou pour avoir osé douter que Dieu pût rassembler en lui-même des qualités impossibles à concilier.

Il n'est donc point surprenant que bien des gens, révoltés de ces idées si contradictoires et si choquantes, tombent dans l'incertitude et le doute sur l'existence d'une pareille Divinité, ou même la nient formellement. Il est impossible, en effet, d'admettre le Dieu du christianisme, dans lequel on voit sans cesse des imperfections infinies, alliées avec les imperfections les plus frappantes, dans lequel, pour peu que l'on y réfléchisse, l'on ne trouve que le produit informe de l'imagination égarée de quelques rêveurs, que l'ignorance a réduits

au désespoir ; ou de quelques imposteurs, qui, pour subjuguer les hommes, ont voulu les jeter dans l'embarras, confondre leur raison et les remplir de frayeurs. Tels paroissent, en effet, avoir été les motifs de ceux qui ont eu l'arrogance de faire connoître aux nations la Divinité qu'ils ne connurent jamais eux-mêmes ; ils la peignirent toujours sous les traits d'un tyran inaccessible, qui ne se montroit qu'à ses ministres et à ses favoris, qui se plaisoit à se voiler aux yeux du vulgaire, et qui s'irritoit violemment lorsqu'on ne la connoissoit pas, ou lorsqu'on refusoit d'en croire ses prêtres sur leurs rapports totalement inintelligibles.

Si, comme je l'ai dit plus d'une fois, il est impossible de croire ce qu'on ne peut comprendre, ou d'être intimément convaincu de ce dont on ne peut se faire des idées claires et distinctes ; il faut en conclure que, lorsque les chrétiens nous assurent qu'ils croyent le Dieu qu'on leur annonce, ils se trompent évidemment, ou ils veulent nous tromper. Leur foi ou leur croyance en Dieu, n'est qu'une adhésion non raisonnée à ce que leurs prêtres leur disent d'un être

dont ils ont rendu l'existence aussi incroyable qu'impossible pour tout homme qui voudra le méditer. S'il existe un Dieu, ce Dieu ne peut assurément être celui que les chrétiens admettent ou font profession de croire sur la parole de leurs théologiens. Est-il, en bonne-foi, un seul homme dans le monde qui puisse avoir une idée claire de ce que nos prêtres appellent un *Esprit*? Si nous leur demandons ce que c'est qu'un esprit, ils nous diront que c'est un être immatériel qui n'a aucune des propriétés ou qualités que nous puissions connoître. Mais qu'est-ce qu'un être immatériel, &c.? C'est un être qui n'a aucune des qualités que nous puissions connoître, qui n'a ni forme, ni étendue, ni couleur, &c.

Mais comment pouvez-vous être assuré de l'existence d'un être qui n'a aucune des qualités connues? On nous dit que c'est par la foi : mais qu'est-ce qu'avoir de la foi? c'est adhérer sans examen à ce que disent nos prêtres. Mais qu'est-ce que nos prêtres nous disent de Dieu? Ils nous en disent des choses que nous ne pouvons ni comprendre ni concilier. L'existence de Dieu lui-même est entre leurs mains devenue le mystere le plus

impénétrable de la religion. Mais enfin ces prêtres eux-mêmes comprennent-ils le Dieu ineffable qu'ils annoncent aux autres? En ont-ils des idées véritables? Peuvent-ils eux-mêmes être sincérement convaincus de l'existence d'un être qui réunit des qualités incompatibles et qui s'excluent réciproquement? Nous ne pouvons le croire, et nous sommes autorisés à penser que ces prêtres quand ils professent de croire le Dieu dont ils nous parlent, ou ne savent ce qu'ils disent, ou veulent évidemment nous tromper.

Ne soyez donc point surprise, Madame, s'il se trouve des gens qui osent révoquer en doute l'existence d'un être que les théologiens, à force de le méditer, ne sont jamais parvenus qu'à rendre plus incompréhensible, ou même à détruire tout-à-fait. Ne vous étonnez pas s'ils ne s'entendent jamais entr'eux lorsqu'ils en raisonnent, s'ils disputent toujours sur son compte; enfin, si jusqu'ici l'existence de la Divinité, qui sert pourtant de base à toute religion, n'est point encore établie sur des preuves incontestables. Cette existence ne peut nullement être démontrée par des révélations dans lesquelles on reconnoît visiblement l'ouvrage de l'imposture,

qui sappent plutôt la Divinité et ses perfections qu'elles ne les établissent. Cette existence ne peut point être fondée sur les qualités que nos prêtres assignent à la Divinité, vu que de ces qualités rassemblées il résulte que Dieu n'est rien de ce que nous connoissons, et par conséquent ne peut nous présenter aucune idée certaine. Cette existence ne peut être fondée sur les qualités morales que nos prêtres attribuent à la Divinité, vu qu'elles sont impossibles à concilier dans un même sujet, qui ne peut être à-la-fois bon et méchant, juste et injuste, clément et implacable, sage et l'ennemi de la raison humaine.

Sur quoi peut donc se fonder l'existence de Dieu? Nos prêtres nous disent eux-mêmes que c'est sur la raison, sur le spectacle de la nature, sur l'ordre merveilleux que nous appercevons dans l'univers. Ceux à qui ces motifs, pour croire l'existence de la Divinité, ne paroîtront pas convaincans, ne trouveront point de motifs plus pressans dans toutes les religions du monde, systêmes bien plus propres à égarer l'imagination qu'à convaincre l'esprit, et qui, bien loin d'ajouter plus de certitude ou d'évidence aux preuves

que la nature peut fournir de l'existence de Dieu, ne font que l'ébranler et la rendre incroyable par les contradictions palpables qu'ils nous débitent à l'envi sur le compte d'un être dont l'essence sera toujours voilée aux foibles yeux des mortels.

Que faut-il donc penser de Dieu ? Il faut penser qu'il est, sans prétendre en raisonner. Si nous ne pouvons aller plus loin, c'est qu'il n'a pas voulu se faire mieux connoître ; c'est qu'il est impossible que l'être borné connoisse l'être infini ; c'est qu'il y a du délire à vouloir raisonner sur la nature d'un être sur lequel tous les hommes de tous les âges ont été, sont et seront dans une égale ignorance. Si quelque chose est prouvée dans le monde, c'est que la Divinité n'a point voulu que les mortels raisonnassent sur son compte. S'il est un châtiment visible qui soit venu de sa part aux habitans de la terre, nous devons le reconnoître dans les vertiges, les calamités et les folies que les querelles théologiques ont produit ici-bas.

Mais que penserons-nous de ceux qui ignorent ce Dieu, qui nient son existence, qui ne peuvent le reconnoître dans les œuvres d'une nature où ils voient le bien et le mal,

l'ordre et le désordre se succéder constamment et partir de la même main ? Quelles idées aurons-nous de ces hommes qui regardent la matiere comme éternelle, comme agissante par elle-même suivant des loix invariables ; comme assez forte pour produire d'elle-même tous les effets que nous voyons ; comme perpétuellement occupée à faire naître et à détruire, à combiner et à dissoudre ; comme incapable d'amour ou de haine, comme privée des facultés que nous nommons *intelligence* et *sentiment* dans les êtres de notre espece, mais capable d'enfanter des êtres que leur organisation rend intelligens, sensibles et pensans? Que dirons-nous de ces penseurs qui trouvent qu'il ne peut y avoir ni bien ni mal, ni ordre ni désordre réels dans l'univers ; que ces choses ne sont jamais que relatives aux différens états des êtres qui les éprouvent, et que tout ce qui se fait dans l'univers est nécessaire et soumis au destin ? En un mot, que dirons-nous des athées ?

Nous dirons qu'ils ont une façon différente d'envisager les choses, ou plutôt qu'ils se servent de mots différens pour exprimer les mêmes objets. Ils appellent *Nature* ce que

d'autres appellent *Divinité ;* ils appellent *Nécessité* ce que d'autres appellent les *Décrets* divins ; ils appellent l'énergie de la nature ce que d'autres appellent le moteur ou l'auteur de la nature ; ils appellent *Destin* ou *Fatalité* ce que d'autres appellent un *Dieu*, dont les loix sont toujours exécutées.

Sera-t-on en droit de les haïr, de les exterminer ? Non, sans doute, à moins que l'on ne se crût en droit de faire périr tous ceux qui ne parleroient pas la même langue dont nous serions convenus de nous servir entre nous. C'est pourtant à ce degré d'extravagance que les idées funestes de la religion ont porté l'esprit humain. Echauffés par leurs prêtres, les hommes se haïssent et s'assassinent, parce qu'en matiere de religion ils ne parlent point la même langue. La vanité fait que chacun s'imagine que la sienne est la meilleure, la plus expressive, la plus intelligible, tandis qu'on ne voit pas que la théologie est une langue que n'entendent ni ceux qui la parlent, ni ceux mêmes qui l'inventent. Le seul nom d'*athée* suffit pour irriter la colere des dévots et pour armer la fureur de gens qui répetent sans cesse le nom de Dieu sans jamais être en état de s'en

faire aucune idée. Si par hasard ils s'imaginent en avoir quelques notions, ce ne sont jamais que les notions confuses, contradictoires, incompatibles, insensées, qui leur sont dès l'enfance inspirées par leurs prêtres; et ceux-ci, comme on a vu, ne peignent jamais leur Dieu que d'après les traits décousus que l'imagination leur fournit, ou ceux qui leur paroissent les plus conformes aux intérêts de leurs passions, dont les peuples se rendent complices sans savoir pourquoi.

La moindre réflexion suffiroit néanmoins pour faire sentir que Dieu, s'il est juste et s'il est bon, ne peut point exiger d'être connu de ceux qui n'ont pu le connoître. Si les athées sont des hommes déraisonnables, Dieu seroit injuste de les punir d'avoir été des aveugles et des insensés, ou d'avoir eu trop peu de pénétration et de lumieres pour sentir la force des preuves naturelles sur lesquelles se fonde l'existence de la Divinité. Un Dieu plein d'équité ne peut point punir des hommes pour avoir été aveugles ou pour avoir mal raisonné. Les athées, quelque fous qu'on les suppose, sont des êtres moins insensés que ceux qui font pro-

fession de croire un Dieu rempli de qualités qui s'entre-détruisent ; ils sont bien moins dangereux que les adorateurs d'un Dieu méchant, qui s'imaginent lui plaire en exterminant pour des opinions. Nos spéculations sont indifférentes à Dieu, dont rien ne peut ternir la gloire ni diminuer la puissance ; ces spéculations nous sont avantageuses dès qu'elles nous rendent heureux au-dedans de nous-mêmes ; elles devroient être parfaitement indifférentes à la société, dès qu'elles n'influent point sur son bonheur. Or il est évident que les opinions des hommes n'influent sur le bonheur de la société que lorsqu'on veut le gêner.

Ainsi, Madame, laissons les hommes penser comme ils voudront, pourvu qu'ils agissent de la façon qui convient à des êtres destinés à vivre en société. Que chacun spécule à sa maniere, pourvu que ses rêveries ne l'engagent point à nuire aux autres. Nos idées, nos pensées, nos systêmes ne dépendent point de nous ; ce qui paroît convaincant pour l'un n'a point la force d'en convaincre un autre. Tous les hommes n'ont ni les mêmes yeux ni les mêmes cerveaux ; tous n'ont point reçu les mêmes idées, la même

éducation ni les mêmes opinions ; ils ne seront jamais d'accord quand ils auront la témérité de raisonner sur des objets invisibles et cachés que chacun d'entr'eux est forcé de voir avec les yeux de l'imagination, sans qu'il soit possible de vérifier lequel a le mieux rencontré.

Les hommes ne disputent point long-tems sur les objets que leurs sens sont toujours à portée de vérifier ou de soumettre à l'expérience. Il est un petit nombre de vérités évidentes et démontrées sur lesquelles tous les mortels sont forcés d'être d'accord. Les principes fondamentaux de la morale sont de ce nombre ; il est évident et démontré pour tout homme sensé que des êtres réunis en société ont besoin de la justice, doivent aimer la bienfaisance, sont faits pour se prêter des secours mutuels ; en un mot, sont obligés de pratiquer la vertu et d'être utiles à la société pour y vivre heureux et satisfaits. Il est évident et démontré que l'intérêt de notre conservation propre exige que nous modérions nos desirs, que nous mettions un frein à nos passions, que nous renonçions à des habitudes dangereuses, que nous nous abstenions des vices qui

pourroient nuire à nous-mêmes ou indisposer les personnes avec qui nos besoins nous lient. Ces vérités sont évidentes pour tout être pensant dont les passions ne troubleront point la raison; elles sont totalement indépendantes des spéculations théologiques qui ne sont ni évidentes ni démontrées, et que jamais notre esprit n'est à portée de vérifier; elles n'ont rien de commun avec des opinions religieuses qui n'ont jamais pour garans que l'imagination, le fanatisme et la crédulité, et qui, comme je l'ai prouvé, produisent continuellement des effets directement opposés aux principes les plus évidens de la morale et au bien-être de la société.

Quelles que soient donc les notions des athées, elle ne seront jamais aussi dangereuses que celles de ces prêtres qui ne semblent avoir inventé des systêmes religieux que pour troubler, asservir et dépouiller les nations. Les principes spéculatifs d'un athée, faits pour très-peu de monde, ne peuvent avoir les mêmes suites que les principes contagieux du fanatisme et de l'enthousiasme, qui ne font servir la Divinité que pour apporter le désordre sur la terre.

S'il est des notions dangereuses et des spéculations funestes, ce sont celles des rêveurs qui se servent de la religion pour diviser les hommes et pour aiguiser leurs passions, et qui sacrifient les intérêts de la société, des souverains et des sujets à leur propre ambition, à leur propre avarice, à leur propre vengeance, à leurs propres fureurs.

On nous dit que l'athée n'a point de motifs pour bien faire, et qu'en refusant de reconnoître un Dieu il ne lui reste plus de frein pour résister à ses passions. Il est vrai que l'athée n'a point de frein ni de motifs invisibles, mais il a des motifs et un frein visibles qui, s'il y réfléchit, régleront ses actions. S'il nie l'existence de Dieu, il ne peut nier l'existence des hommes. Pour peu qu'il pense il trouvera que son propre intérêt exige qu'il modere ses passions, qu'il travaille à se rendre agréable, qu'il évite la haine, le mépris, les châtimens, qu'il s'abstienne des crimes, et qu'il se défende des vices et des habitudes qui pourront tôt ou tard se tourner contre lui-même. Ainsi relativement à sa morale l'athée a des principes plus sûrs que le superstitieux, le fanatique, le dévot, que la religion invite à montrer

montrer du zele, et qui se croient souvent obligés en conscience de commettre des crimes pour appaiser leur Dieu. Si rien n'arrête l'athée, mille forces réunies poussent souvent le fanatique à violer les devoirs les plus sacrés.

D'ailleurs je crois vous avoir déjà prouvé que la morale du superstitieux n'a jamais de principes certains ; elle varie avec les intérêts de ses prêtres qui n'expliquent les intentions de la Divinité que de la façon qui convient le mieux à leurs circonstances présentes ; et trop souvent ces circonstances exigent que leurs dévots disciples soient cruels et méchans. Au contraire, l'athée qui ne puise sa morale que dans sa propre nature et dans les rapports constans qui lient entr'eux les membres de la société, a une morale certaine qui ne se fonde ni sur le caprice ni sur les circonstances ; quand il commet le mal il doit sentir qu'il est blâmable, et comme le fanatique intolérant et persécuteur, il n'a pas lieu de s'applaudir du mal qu'il a commis.

Vous voyez donc, Madame, que du côté de la morale l'athée lui-même a des avantages marqués sur le dévôt superstitieux qui

ne connoît d'autres regles que le caprice de ses prêtres, d'autre morale que celle qui convient à leurs intérêts, d'autres vertus que ces vertus abjectes dont l'effet est de le rendre esclave de leurs volontés, souvent très-contraires aux intérêts du genre humain. Ainsi vous reconnoîtrez qu'à tout prendre, la morale naturelle d'un athée est bien plus constante et plus sûre que celle d'un superstitieux qui croit se rendre agréable à son Dieu toutes les fois qu'il sert les passions de ses prêtres. Si l'athée est assez aveugle ou corrompu pour méconnoître les devoirs que lui prescrit sa nature, il est pour lors sur la même ligne que le superstitieux que ses motifs invisibles n'empêchent pas d'être méchant, et que ses guides sacrés sollicitent souvent à l'être.

Ces réflexions serviront encore à confirmer ce que je vous ai dit ci-devant, pour vous prouver que la morale n'avoit rien de commun avec la religion, et que cette religion même en étoit plutôt l'ennemi que l'appui. La vraie morale doit se fonder sur la nature de l'homme ; la morale religieuse ne se fondera jamais que sur les chimeres de l'imagination et sur le caprice de ceux

qui font parler à la Divinité, un langage souvent très-contraire à celui de la nature et de la droite raison.

Souffrez donc, Madame, que je vous le répete ; la morale est la seule religion naturelle de l'homme, le seul objet digne de l'occuper ici bas, le seul culte qu'il puisse rendre à la Divinité. C'est uniquement en remplissant les devoirs évidens de cette morale, que nous pouvons nous flatter d'accomplir les intentions connues de la Divinité. Si c'est elle qui nous a faits ce que nous sommes, elle voulut que nous travaillassions à la conservation de notre être, et à notre bonheur. Si c'est elle qui nous a faits raisonnables, elle a voulu que nous consultassions notre raison pour distinguer le bien du mal, l'utile du nuisible. Si elle nous a rendus sociables, elle a voulu que nous vécussions en société, et que nous missions en usage tous les moyens de la maintenir. Si elle nous a donné un esprit borné, elle a voulu visiblement nous interdire des recherches infructueuses, qui ne sont propres qu'à nous tourmenter vainement, et à troubler le repos de la société. Si elle attache notre conservation et notre bien-être à une

certaine conduite, notre destruction et notre malheur à une conduite opposée, elle a fait des loix claires, qui nous obligent, sous peine d'être punis sur-le-champ par la honte, la crainte et les remords ; d'un autre côté, nous nous trouvons récompensés de même d'une maniere frappante, par les avantages réels que la vertu nous procure en ce monde, où malgré la dépravation qui y regne, le vice se trouve toujours puni, et la vertu n'est jamais totalement privée de la satisfaction, d'estime et de récompenses ; puisque, lors même que les hommes sont injustes, elle nous met en droit de nous estimer nous-mêmes.

Voilà, Madame, à quoi se réduisent les dogmes de la religion naturelle ; en les méditant, et sur-tout en les pratiquant, nous serons vraiment religieux, nous remplirons les vues de la Divinité, nous serons chéris des hommes, nous serons vraiment en droit de nous aimer et de nous estimer nous-mêmes ; nous pourrons nous conserver, nous nous rendrons solidement heureux en ce monde, et nous n'aurons rien à craindre dans un autre.

Ce sont ces loix si claires, si démontrées,

dont l'infraction est si évidemment punie; dont l'observation est si sûrement récompensée, qui constituent le code de la nature, dont tous les êtres vivans, sentans et pensans, sont forcés de reconnoître l'autorité, soit qu'ils admettent un Dieu comme l'auteur de cette nature, soit qu'ils regardent cette nature elle-même comme la source de toutes les choses. Le scepticisme le plus outré ne peut douter de ces loix dont tout démontre la réalité. L'athée ne peut refuser de reconnoître des loix fondées sur une nature dont il fait son Dieu, et sur les rapports immuables et nécessaires qui subsistent entre les êtres. L'Indien, le Chinois, le Sauvage reconnoîtront ces loix évidentes, toutes les fois qu'ils ne seront point préoccupés par des passions ou par des préjugés; enfin, ces loix si vraies et si évidentes ne paroîtront incertaines, obscures ou fausses qu'à ces superstitieux qui préferent les chimeres de l'imagination aux vérités naturelles et aux réalités du bon-sens; à ces dévots qui ne connoissent d'autres loix que les caprices de leurs prêtres; qui voudroient qu'on ne suivit d'autre morale que celle qui s'accommode à leurs vues dangereuses.

Ainsi, belle Eugénie, permettons aux hommes de penser comme ils voudront, ne les jugeons que d'après leurs actions. Opposons la raison à leurs systêmes quand ils ont des suites pernicieuses pour eux-mêmes et pour les autres ; guérissons-les de leurs préjugés, quand nous voyons qu'eux-mêmes et la société en sont les victimes malheureuses. Montrons-leur la vérité qui est l'unique remede de l'erreur ; banissons de notre esprit les fantômes lugubres qui ne sont propres qu'à le troubler ; ne méditons point de vains mysteres qui ne sont faits que pour nous détourner des objets qui méritent de nous occuper. Renonçons à une morale qui ne paroît inventée que pour nous égarer et nous empêcher de connoître celle qui peut nous guider sûrement. Occupons-nous de nous-mêmes et de notre propre bonheur ; méditons notre nature et les devoirs qu'elle nous impose ; craignons les châtimens nécessaires qu'elle inflige tôt ou tard aux violateurs de ses loix ; ambitionnons les récompenses qu'elle promet et qu'elle tient à ceux qui les observent avec fidélité. Pratiquons une morale simple qui ne manquera jamais de nous conduire au bonheur, et qui, tant

que la race humaine subsistera, fera l'unique soutien de la société.

Si nous voulons sortir de nous-mêmes pour méditer, soyons au moins toujours d'accord avec la nature. N'abandonnons jamais le flambeau de la raison ; cherchons sincérement le vrai ; quand nous serons incertains, arrêtons-nous, ou suivons ce qui nous paroîtra le plus probable : abandonnons nos opinions dès que nous les reconnoîtrons destituées de fondemens. De bonne-foi avec nous mêmes, ne résistons point aux impulsions de notre cœur, quand la raison les guidera ; consultée dans le calme des passions, elle ne nous conseillera jamais de nous permettre ni des crimes ni des vices, soit cachés soit publics ; elle nous prouvera que nous ne devons pas nous flatter de plaire à un Dieu sage, en croyant des absurdités ; ni à un Dieu bon, en faisant des choses nuisibles à nous-mêmes et à nos semblables.

Je suis, &c.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES MATIERES.

Contenues dans ce Volume.

ELOGE DE FRÉRET.

LETTRE PREMIERE. *Des sources de la crédulité. Motifs pour examiner sa religion.* 1

LETT. II. *Des idées que la religion nous donne de la Divinité.* 37

LETT. III. *Examen des Ecritures saintes. De l'économie de la religion chrétienne, et des preuves sur lesquelles le christianisme se fonde.* 59

LETT. IV. *Des dogmes fondamentaux de la religion chrétienne.* 96

LETT. V. *De l'immortalité de l'ame, et du dogme de l'autre vie.* 116

LETT. VI. *Des mystères du christianisme; des sacremens; des cérémonies religieuses.* 150

LETT. VII. *Des pratiques ou exercices de piété. Des prieres; des austérités.* 170

LETT. VIII. *Des vertus évangéliques, et de la perfection chrétienne.* 192

LETT. IX. *Des avantages que la religion procure au gouvernement.* 228

LETT. X. *Des avantages que la religion procure à ceux qui la professent.* 263

LETT. XI. *De la morale humaine ou naturelle.* 293

LETT. XII. *De l'indifférence des spéculations des hommes, et de l'indulgence que l'on doit avoir pour elles.* 322

Fin de la table.

a39003 009525733b